

KELLY HARTE

# Coup de folie sur la City



RED  
DRESS  
I N K®



© 2004, Kelly Harte.

© 2007, 2011, Traduction française : Harlequin S.A.

978-2-280-24263-9

DU MÊME AUTEUR DANS LA COLLECTION RED DRESS  
INK

*Ma rivale et moi* (n° 14)

*Cet ouvrage a été publié en langue anglaise  
sous le titre :*

*Traduction française de*  
CAROLINE CHAMINADOUR

HARLEQUIN®  
et Red Dress Ink® sont des marques déposées du Groupe Harlequin

*Illustration couverture :*  
VIRGINIE JACQUIOT

*Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une  
contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.*

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13

Tél. : 01 42 16 63 63

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

[www.harlequin.fr](http://www.harlequin.fr)

Tout a commencé à cause d'une pastèque. Une pastèque moisie et en état de putréfaction avancé. Le destin tient parfois à peu de chose...

Nous étions à la fin de l'année universitaire. Dans quelques jours, j'allais terminer ma dernière année d'études de photographie. Un matin, ma mère est venue me rendre visite sans prévenir pour déposer une pastèque qu'elle venait d'acheter au marché. Deux pour le prix d'une! m'a-t-elle annoncé fièrement en mettant l'énorme fruit entre mes bras. Comme elle avait traversé toute la ville pour me faire ce précieux cadeau, je n'ai pas pu le refuser. Mais impossible de la caser dans mon minuscule réfrigérateur. C'était ma première pastèque rien que pour moi — à dire vrai, je n'en achète jamais et je n'aime pas tellement ça, je préfère une alimentation plus riche en calories. Je l'ai donc posée sur le rebord de la fenêtre de ma misérable chambre meublée et je l'ai oubliée.

Quelques jours plus tard, on aurait dit qu'elle s'était dégonflée, comme si elle se décomposait de l'intérieur. Allongée sur mon lit, j'observais avec fascination le lent travail de la pourriture sur le fruit. J'appréciais le contraste entre la peau encore verte et brillante de la pastèque en décomposition et le gazon grisonnant que j'apercevais au centre du terrain vague de l'autre côté de la rue.

C'est alors que j'ai eu une idée de génie.

Voilà des jours et des jours que je cherchais en vain l'inspiration pour la photo qui me ferait gagner le premier prix de l'exposition de fin d'année. Gagner ce prix était ma seule chance d'échapper à un destin tout tracé.

Je n'étais pas une très bonne élève — mes notes se situaient dans la moyenne, ce qui n'augurait pas d'un avenir très brillant. Tout ce que je pouvais espérer, c'était un job de sous-fifre dans un studio photo de seconde zone. J'étais condamnée à faire toute ma vie des photos scolaires et, avec un peu de chance, des photos de mariage. Mon dernier espoir était donc de gagner ce prix. Un de mes professeurs, compatissant, m'avait donné un tuyau précieux à propos du juge de l'exposition, un bobo snobinard ne jurant que par le style « réalisme social austère » et les titres prétentieux.

Je me suis levée de mon lit, j'ai pris un couteau et j'ai délicatement découpé une tranche dans le fruit pour faire apparaître la chair rouge. Avec l'aide d'un bon éclairage, j'ai intensifié le contraste avec l'arrière-plan triste et gris.

Le coup de génie résidait dans le titre que je donnai à cette photographie. Je l'ai baptisée *Décomposition urbaine*.

Le juge a adoré l'idée, et j'ai remporté le premier prix — un emplacement sur le book d'une célèbre agence de photo et donc un avenir dans la capitale !

Deux semaines plus tard, me voilà installée à Londres, dans le quartier branché de Shoreditch. Avachie sur le canapé de Sophie, j'attends le déluge d'offres qui ne va pas manquer d'arriver. Un jour ou l'autre. La nourriture m'ayant porté chance, je me suis inscrite dans l'annuaire professionnel sous le titre de « photographe gastronomique ». Comme nous sommes toute la journée assaillis de photographies d'aliments en tout genre, c'est qu'il y a bien un marché. Tant pis si ce n'est pas le sujet qui m'inspire le plus. Ce choix a un autre avantage : c'est une clé pour

rencontrer des célébrités et devenir célèbre à mon tour. Il y a des célébrités dans tous les domaines — des chefs, des décorateurs, des coiffeurs, des pépiniéristes... Bien sûr, il y a des photographes célèbres, mais aucun n'est spécialisé dans la gastronomie. Aucun en tout cas n'est assez célèbre pour avoir sa magnifique demeure en photo dans *Hello ! Magazine*, ce qui, d'après moi, est le comble du *people*.

Sauf que, pour l'instant, les choses ne se passent pas exactement comme prévu car je n'ai pas obtenu un seul rendez-vous. C'est pourquoi, en cette fin d'après-midi de septembre, quand mon portable se met à croasser (c'est la sonnerie que j'ai choisie), je bondis aussitôt.

— Tao Tandy, dis-je d'un ton professionnel.

C'est Sophie. J'essaie de ne pas lui montrer ma déception. J'aurais préféré que ce soit l'agence. Sophie m'appelle tous les jours depuis son bureau pour s'informer de l'avancement de mes recherches.

— J'ai de bonnes nouvelles pour toi, dit-elle joyeusement.

— Un job ?

— Mieux.

— Qu'y a-t-il de mieux qu'un job ?

— J'ai envoyé un mail en interne à tous les départements de la banque.

— Quel genre de mail ? dis-je, méfiante.

— Un mail demandant si quelqu'un connaissait un bon plan pour se loger, bien sûr.

*Bien sûr.*

Je ne peux pas lui en vouloir. Sa priorité, c'est que je lève le camp. Ma présence lui vaut des réflexions quotidiennes de la part de ses colocataires snobinardes qui supportent difficilement l'invasion de leur territoire.

— Et ?

— Et je crois que nous avons tiré le gros lot !

— C'est quoi, le piège ?

— Ne sois pas cynique, s'il te plaît, Tao, c'est vraiment un très bon plan, le genre qui ne se présente qu'une seule fois dans une vie.

— Où ? dis-je en imaginant un sordide studio dans une lointaine banlieue.

— Hampstead...

En effet, ça sonne bien, en tout cas pas comme une sordide banlieue. Je reste pourtant méfiante.

— Si c'est vraiment un bon plan, ce n'est pas cher !

— Justement, non seulement ce n'est pas cher, mais c'est gratuit ! Gratis, tu n'auras pas à verser un centime !

— En échange de ma vertu ?

— En échange de ta présence auprès d'un animal de compagnie en l'absence de son maître.

— C'est bien ce que je disais, c'est un piège.

— Mon Dieu, Tao, écoute-moi, s'il te plaît. Tu as l'occasion de vivre dans le quartier le plus coté de Londres pour rien et tu te plains!

— Je ne me plains pas, mais j'ai du mal à y croire. C'est trop beau pour être vrai. Je n'ose pas me réjouir trop vite.

— Ce n'est pas encore gagné. Tu dois passer un entretien avec le propriétaire de l'animal pour qu'il t'accorde sa confiance.

— Son voyage va durer combien de temps ?

— Deux mois. C'est parfait. Cela te donnera le temps de chercher un appartement.

— Qui t'a donné cette information ?

— C'est quelqu'un du service Investissements étrangers qui a répondu à mon mail. On a chatté durant la pause déjeuner.

*Service Investissements étrangers.* Ça paraît tellement sérieux et professionnel que je ne peux m'empêcher de ressentir une pointe de jalousie vis-à-vis de Sophie. Nous avons débuté ensemble à la banque de Manchester mais, très vite, il a été évident que la plus douée des deux pour la finance, c'était elle. Elle a très rapidement été promue au siège de Londres. C'est à ce moment-là que j'ai décidé de retourner à l'université pour étudier la photographie. C'était le déclic que j'attendais pour me lancer dans une vie plus glamour et branchée qu'une carrière bancaire.

— C'est un homme ou une femme?

— C'est un homme et en plus, il est très séduisant. C'est sa grand-tante qui vit à Hampstead.

— Pourquoi ne s'occupe-t-il pas lui-même de l'animal en question?

Sophie marque un temps d'arrêt avant de me répondre.

— Apparemment, les animaux ne sont pas son fort, et il ne peut pas chambouler toute sa vie parce que sa grand-tante part en voyage.

— Un type qui n'aime pas les animaux et qui ne dépanne pas sa vieille tante, ce n'est pas très sympa. Il s'appelle comment ce type?

— Jérôme Audesley. Et tu devrais plutôt lui être reconnaissante car sinon, tu n'aurais pas le job !

— Et qu'est-ce qui te permet de dire que je vais l'avoir, ce job? Tu crois que je vais plaire à sa grand-tante ?

— Je n'en sais rien, mais comme elle est apparemment un peu... excentrique, je pense que tu as toutes tes chances.

Ce n'est pas une réponse très encourageante, mais je n'ai rien à perdre et je note le nom et l'adresse de la grand-tante de Jérôme Audesley. Tout en écrivant, j'interroge Sophie :

— Quelle race, l'animal?

Après une pause, elle me répond :

— C'est un perroquet, et la vieille dame l'adore.

J'ai l'impression qu'elle ne m'a pas tout dit, mais déjà séduite par l'idée de m'installer dans un quartier agréable, je laisse passer l'occasion d'en savoir plus.

— Je l'appelle tout de suite, dis-je à Sophie.

Au téléphone, Mme Adrienne Audesley a la diction de la reine d'Angleterre et de Margaret Thatcher réunies. Je n'ai jamais entendu une voix plus distinguée. Croyant bien faire, je me recommande de son petit-neveu, mais, au ton de sa voix, je m'aperçois que je fais fausse route.

— Vous êtes une de ses amies ? me demande-t-elle avec méfiance.

— Non, dis-je aussitôt, il travaille avec une de mes amies.

Une petite pause à l'autre bout du fil, puis :

— Pouvez-vous venir immédiatement?

Je pourrais, mais comme j'ignore totalement le temps qu'il me faut pour arriver jusque chez elle, je préfère me donner une petite marge. Je lui annonce que je serai chez elle dans une heure.

— Ne soyez pas en retard car je dois sortir.

Craignant malgré tout d'arriver en retard, je choisis de sauter dans un taxi. Quand le chauffeur stoppe enfin, je suis sans voix. D'abord parce que la course vaut une petite fortune, ensuite parce que la maison devant laquelle il s'est arrêté est vraiment somptueuse. Hampstead est l'un des plus beaux quartiers de Londres, une sorte de village au cœur de la capitale. Située dans la rue principale, la maison de style géorgien possède trois étages, sans compter l'entresol. Une volée de marches mène à une porte à la peinture noire étincelante. Je règle la course à contrecœur. J'ai beau expliquer au chauffeur qu'étant au chômage, il pourrait me faire une petite ristourne, il reste inflexible. En attendant ma monnaie, j'observe la maison en me demandant à quel étage vit Mme Audesley. Elle ne m'a donné aucune indication mais je suppose que son nom doit être en face de l'une des sonnettes. Arrivée en haut des marches, je remarque que l'appartement de l'entresol a sa propre entrée. Je suppose que c'est là que la vieille dame vit avec son perroquet. Je constate également qu'il n'y a qu'une seule sonnette à la porte d'entrée principale. Ayant envie de savoir à quoi ressemblent mes futurs voisins, je sonne. Au moment où la porte s'ouvre, je sais que je suis en face de Mme Audesley. Elle correspond parfaitement à sa voix au téléphone. Grande et distinguée, elle se tient droite comme un I. Rien en elle ne trahit une quelconque fragilité, si ce n'est son âge visiblement avancé. Elle doit avoir environ soixante-dix ans, comme ma grand-mère, mais la comparaison s'arrête là, elle n'a ni permanente ni coloration bleutée. Ses cheveux d'un beau gris argent sont élégamment coiffés en chignon.

— Mademoiselle Tandy? me demande-t-elle d'un ton interrogateur tout en me dévisageant de la tête aux pieds.

En me rendant à ce rendez-vous important, j'avais fait attention à ma tenue et j'étais assez satisfaite de mon choix vestimentaire. Mais soudain en face de cette dame vêtue comme une duchesse douairière d'un twin-set en cachemire bleu ciel et d'une jupe en lin, je me sens — comment dire ? — assez misérable.

Il est vrai que je n'ai qu'un budget d'étudiante qui ne me permet aucun extra. Après avoir payé l'essentiel, il ne me reste presque rien pour le superflu, c'est-à-dire les vêtements et le maquillage.

— Je suis Tao, dis-je en lui serrant la main. Je débite la suite de l'explication à toute vitesse — ça s'écrit T-A-O, mes parents étaient hippies, enfin surtout ma mère, du reste elle l'est encore, et mon nom vient de...



— Taoïsme, m'interrompt Mme Audesley qui parvient enfin à se libérer de ma poigne ferme. C'est une sorte de religion ou plutôt une philosophie fondée sur l'enseignement du philosophe chinois Lao Zi. Entrez, je vous en prie, mademoiselle Tandy.

— Je suis impressionnée, dis-je en la suivant dans le hall immense. C'est la première fois que je rencontre quelqu'un qui connaît l'origine de mon nom sans pour autant être une amie de ma mère.

— J'ai étudié les religions dans ma jeunesse, répond-elle, mais je suis une athée convaincue.

En jetant un coup d'œil dans le grand miroir de l'entrée je m'aperçois que mes cheveux, à l'origine sagement attachés en queue-de-cheval, volettent maintenant en mèches folles autour de mon visage. Tout en suivant Mme Audesley, j'essaie de les rattacher mais j'interromps mon geste à la vue de l'impressionnant salon qui s'ouvre devant moi. Un superbe lustre domine la pièce décorée dans des tons bleu pâle et crème. Sur un signe de sa main, je prends place sur une chaise tendue de brocart, puis elle s'assied en face de moi, de l'autre côté de l'élégante cheminée en marbre noir. Celle-ci est surmontée d'un tableau que je suppose être un portrait de famille, un militaire en grande tenue.

— Mon mari, Larry, dit-elle suivant mon regard. Il est mort il y a une vingtaine d'années. Il était aussi charmant qu'ennuyeux et, pour être tout à fait honnête, il ne me manque pas du tout.

Je ne m'attendais pas du tout à ce genre de remarque venant d'elle, mais j'apprécie son honnêteté. Je commence à trouver Mme Audesley à mon goût. Je vais droit au but :

— Si j'ai bien compris, vous vous apprêtez à partir en voyage et vous recherchez quelqu'un pour prendre soin de votre perroquet?

Elle me jette un bref regard par en-dessous qui ne laisse rien augurer de bon et elle répond sévèrement :

— Ce n'est pas un perroquet, c'est un African Grey du Congo. Je peux même vous dire qu'il n'accepte pas n'importe qui auprès de lui. Il a déjà découragé plusieurs postulants et si nous ne parvenons pas à trouver la perle rare, je serai obligée d'annuler mon voyage.

Elle me raconte que son fils l'a invitée au Portugal où il vit avec sa famille. Elle aurait bien voulu emmener Sir Galahad avec elle, mais celui-ci n'apprécie guère les changements. J'ai le sentiment qu'il en faudrait peu pour qu'elle renonce à ce voyage qui ne la tente pas plus que ça. Nous parlons un moment de ma situation et elle semble satisfaite de mes réponses. Elle ne recherche pas quelqu'un avec des horaires réguliers. Le plus important, m'explique-t-elle, c'est que Sir Galahad ne reste pas seul plus d'une heure d'affilée.

— Mon jardinier occupe l'appartement de l'entresol, poursuit-elle, il est lui-même assez souvent absent, mais il a accepté de veiller sur Sir Galahad quand il est à la maison. Il faudra donc que le ou la baby-sitter communique régulièrement avec lui.

Je lui montre la copie de mes diplômes et de mes références professionnelles — la banque de Manchester — et je lui transmets les noms des propriétaires des appartements que j'ai occupés précédemment. Ce qu'elle lit semble lui convenir, mais il est évident que le véritable test est encore à venir.

— Quand pourrai-je faire connaissance de... euh... Sir Galahad?

Elle me répond d'une voix que je trouve soudain sinistre, comme si elle prenait un plaisir

morbide à ce qui allait suivre.

— Il vous attend dans la pièce à côté.

Je me lève et me dirige vers la porte qu'elle m'indique.

— Je vous laisse en tête à tête cinq minutes, nous verrons bien comment vous vous en sortez tous les deux.

Je n'ai aucune idée des raisons qui ont découragé les précédents postulants, alors, ne sachant à quoi m'attendre, je n'ai aucun préjugé. Je n'ai jamais vu de perroquet African Grey, du Congo ou d'ailleurs, je ne sais pas de quoi de tels oiseaux sont capables ni quels risques ils représentent pour les humains. Mais qui ne tente rien n'a rien. Aux innocents les mains pleines! Cela dit, si j'avais su, je ne serais peut-être jamais entrée dans cette pièce...

Je referme la porte derrière moi car je préfère qu'il n'y ait pas de témoin. La pièce dans laquelle je pénètre me paraît identique à la précédente, c'est-à-dire immense par rapport à l'appartement de mon amie Sophie. Elle est élégamment meublée d'une paire de fauteuils confortables disposés de part et d'autre d'une belle cheminée en marbre blanc mais, contrairement à la pièce précédente, la décoration est limitée à deux tableaux représentant des paysages. La plus grande partie de l'espace est occupée par une immense cage en cuivre. Juché sur le plus haut barreau, Sir Galahad me tourne le dos. J'avance lentement vers lui en surveillant mes gestes pour ne pas l'effrayer. Je fais une longue pause qui me permet de l'observer. Ce n'est pas un très bel oiseau, mais il a tout de même belle allure avec les plumes grises et noires de son dos et sa longue queue rouge.

— Comment ça va, Sirg? dis-je en employant intuitivement un diminutif.

Ses pattes bougent sur la barre. Il se retourne lentement vers moi, et j'ai l'impression que ses petits yeux noirs me dévisagent avec perplexité. Ils sont entourés d'une bande de peau rose et nue que je trouve assez dégoûtante, mais je fais de mon mieux pour ne pas le montrer. Il me fixe un long moment en bougeant ses pattes nerveusement. Je tends la main vers lui, il attrape doucement l'un de mes doigts dans son bec noir. Mais, au moment où je veux retirer mon doigt, la prise se resserre inexorablement comme un étau sans qu'il ne cesse de me fixer de ses petits yeux noirs. Nous restons ainsi face à face durant une minute. Je sais que je n'ai que deux options :

La première, paniquer et appeler Mme Audesley au secours.

La deuxième, montrer à ce vaurien qui commande.

La première option étant synonyme d'échec, je choisis évidemment la seconde.

Avec un regard sévère, je lui parle en articulant distinctement :

— Lâche mon doigt immédiatement !

Interloqué, l'animal se redresse, ouvre son bec, me dévisage d'un air surpris et se détourne d'un air boudeur. Puis il me regarde de nouveau et, l'espace d'une seconde, il me semble qu'il me fait un clin d'œil complice. D'un petit coup d'aile, il quitte sa cage et se juche sur mon épaule où il entame une exploration de mon oreille qu'il mordille gentiment. Soulagée qu'il n'ait pas d'intention belliqueuse à mon égard, je lui gratte le poitrail, caresse à laquelle il répond par un ronronnement digne d'un aspirateur.

Mes cinq minutes doivent être écoulées car c'est à ce moment que Mme Audesley entre dans la

pièce. Elle a l'air choquée de découvrir son précieux African Grey me murmurant des mots doux à l'oreille. Elle en reste muette pendant quelques secondes.

— J'ai réussi le test?

Sir Galahad et Mme Audesley hochent la tête à l'unisson.

Quand j'arrive à l'appartement de Sophie, ses deux colocataires, les deux C comme Chipies, sont là. Ce sont des filles qui se disent branchées et qui trouvent amusant de vivre dans un quartier célèbre. Autrefois, on y croisait Jack l'Eventreur, bien que ce dernier ait plutôt fréquenté Whitechapel en son temps. Aujourd'hui, on y rencontre des artistes connus et, malgré les restaurants asiatiques et les pubs, ce quartier a gardé son cachet d'autrefois. En tout cas, pour Jemima et Fiona, vivre à Shoreditch, le quartier *hype* de Londres, c'est un minimum quand on a de l'ambition. Et, de l'ambition, elles n'en manquent pas ! Leur objectif est de percer dans leurs milieux professionnels respectifs, la publicité et le marketing. Elles lisent *Tatler* en rêvant d'être un jour quelqu'un. Mais leur but ultime est d'épouser un jeune homme de bonne famille, si possible un joueur de polo plein aux as, qui prendra soin d'elles et leur évitera tout stress, notamment celui de gagner leur vie. A part leur besoin obsessionnel de se faire remarquer, leur occupation favorite est de se moquer de mon accent du nord — Sophie, ma compatriote, ayant perdu le sien depuis longtemps. Il est vrai qu'il est difficile de se moquer de Sophie, qui arbore un décolleté vertigineux et des petits amis plus canons les uns que les autres. Cela lui vaut un certain respect de la part des deux Chipies. Je ne comprends pas comment elle en est venue à partager son appartement avec deux filles aussi différentes d'elle.

Mais se loger à Londres est tellement difficile que parfois, il faut accepter l'inacceptable. Un jour, dans un pub près de son travail, Sophie a entendu Jemima et Fiona commenter le départ de leur précédente colocataire. Celle-ci, amoureuse d'un Brésilien, s'apprêtait à le suivre au bout du monde. Sophie, qui recherchait désespérément un logement et qui ne rate jamais une opportunité quand elle se présente, s'est immiscée dans la conversation. D'après elle, la cohabitation n'est pas si difficile parce que l'appartement est non seulement proche de son travail mais étonnamment confortable pour une HLM. Son occupant officiel le sous-loue, ce qui est formellement interdit par la municipalité, mais comme le loyer est ridiculement bas pour la superficie et le quartier, les deux C n'ont posé aucune question en entrant dans les lieux. C'est évidemment une arnaque, mais le jour où j'ai croisé l'occupant officiel, un grand mec baraqué avec une toile d'araignée tatouée sur la joue, j'ai compris pourquoi Sophie non plus n'a pas osé poser trop de questions. La conversation s'arrête lorsque j'entre dans la pièce, je comprends aussitôt qu'elles sont en train de casser du sucre sur mon dos.

— Bonne nouvelle! dis-je en m'asseyant sur le canapé en face d'elles.

Encore vêtues de leur uniforme de travail — le tailleur noir réglementaire —, elles sirotent un verre de chardonnay aussi glacé que l'atmosphère. Elles se regardent avant de me jeter un coup d'œil méfiant. Je poursuis :

— Je vous quitte ce week-end.

— Quelle bonne nouvelle ! s'exclame Jemima avec un petit sourire narquois.

— Ne t'en fais pas, ma chère, tu as vraiment fait tout ce que tu as pu, ajoute Fiona, faussement désolée pour moi.

— Je ne repars pas à Manchester, si c'est ce que vous croyez, dis-je en ménageant mon effet.

Jemima désigne mon pauvre matériel photo et les deux valises qui contiennent toutes mes

richesses, et susurre fielleusement :

— Ne me dis pas que tu vas t'installer à l'hôtel? Tu risques de te faire piquer tous tes trésors et ce serait vraiment dommage !

Je prends mon temps avant de répondre. J'enlève d'abord l'élastique qui retient ma queue-de-cheval. Je secoue la tête, mes cheveux m'arrivent aux épaules. Ma coupe n'est pas aussi branchée que celles des deux C. L'une a les cheveux courts et effilés, l'autre, un carré parfait. Elles sont blondes toutes les deux grâce à un coiffeur de talent et donc hors de prix qu'elles fréquentent assidûment. Je n'ai pas leurs moyens, mais moi, au moins, mes cheveux sont blonds naturellement.

— Mauvaise pioche, mais vous avez une deuxième chance.

— Tu as trouvé un petit pied-à-terre dans une banlieue dortoir?

— Hampstead, dis-je en ôtant les chaussures avec un soupir de soulagement.

— Hampstead! crient-elles d'une même voix.

— J'en ai bien peur, mais il y a des gens qui vivent là-bas, vous savez.

Elles croient que je plaisante — l'humour du nord, sans doute...

— Sérieusement, où exactement vas-tu habiter? demande Fiona avec un sourire forcé.

— Hampstead, dis-je pour la seconde fois. Vous en avez entendu parler?

Nouvel échange de regards. Elles boivent une gorgée de chardonnay en silence. Ça va peut-être les aider à avaler la pilule. Elles ont beau avoir des superjobs et des vêtements de luxe, ces filles n'ont pas de cœur.

— Je ne savais pas qu'à Hampstead, il y avait des quartiers moches, finit par lâcher Jemima dont l'assurance semble néanmoins ébranlée.

— Il y en a certainement, dis-je à mon tour d'un ton ironique, mais celui où je vais vivre est un quartier tout à fait bien fréquenté.

Je regarde ma montre, il commence à se faire tard, j'ai passé un long moment à visiter ma nouvelle maison en compagnie de Mme Audesley qui m'a demandé de « faire comme chez moi ». J'ai eu d'abord l'impression qu'elle était un peu choquée de voir à quel point son cher perroquet m'avait adoptée. Elle m'a lancé des regards curieux, comme si elle essayait de comprendre comment j'avais pu réussir ce miracle — apprivoiser Sir Galahad. En trente-neuf ans, je suis la deuxième personne avec laquelle il se comporte ainsi, l'autre élu de son cœur étant le jardinier. Elle voulait que je le rencontre pour décider ensemble de nos tours de garde. Elle a également parlé de son petit-neveu, celui qui travaille avec Sophie à la banque. Je ne sais pas pourquoi mais j'ai senti une certaine inquiétude à ce sujet.

— Et tu pars quand exactement ? demande Jemima qui interrompt ma réflexion.

— Samedi matin. Tu peux m'aider à déménager avec ta voiture si tu veux.

Il est évident que, en d'autres circonstances, elle aurait été ravie de décliner l'invitation en me répondant une gentillesse du genre « Tu rêves! », mais je la sens tellement avide et curieuse de savoir où je vais m'installer qu'elle me répond :

— Si je peux t'aider à débarrasser le plancher, je ne vais pas m'en priver.

Fiona qui, contrairement à Jemima, n'a ni voiture ni malice, s'exclame :

— Tu ne vas quand même pas transporter toutes ses cochonneries dans ta voiture !

— C'est la seule façon pour elle de satisfaire sa curiosité, lui dis-je du tac au tac en regardant Jemima qui rougit. Cela dit, toi, Fiona, tu n'es pas obligée de nous accompagner.

Fiona comprend un peu tard qu'elle s'est fait piéger, mais sa curiosité étant plus forte que son orgueil, elle insiste elle aussi pour m'aider. C'est à ce moment que Sophie arrive, étonnée de tant de gentillesse de la part de ses colocataires. Elle m'interroge sur le thème de la discussion.

Je n'ai pas eu le temps de lui téléphoner après ma rencontre avec Mme Audesley. Je lui fais part de mon départ, et elle se réjouit pour moi. Ne voulant pas faire profiter les deux C comme Curieuses de tous les détails de mon entrevue à Hampstead, je lui propose d'aller grignoter quelque chose chez Félix pour fêter l'événement.

— C'est moi qui t'invite, dis-je à Sophie.

Le café de Félix est situé à l'angle de la rue, c'est une vieille gargote qui a gardé tout le charme des vieux cafés d'autrefois. On n'y trouve ni pain français ni bagel américain, il est tout à fait authentique, typiquement *british*. C'est pourquoi Sophie et moi l'adorons. Nous nous régaloons de petits pains de la taille d'une assiette, garnis de frites, que nous accompagnons de grandes rasades de thé brûlant. Félix est un lieu en voie de disparition, un endroit où l'on peut manger un repas complet pour moins d'une livre et où le moindre plat contient au moins un millier de calories. Le paradis sur terre.

Félix et sa douce moitié Angie sont arrivés du comté du Donegal il y a vingt-deux ans. La famille s'est peu à peu agrandie et, aujourd'hui, leurs sept enfants leurs donnent un coup de main selon la disponibilité de chacun. Ils vivent dans l'appartement au-dessus du café, et l'on entend souvent Angie interpellé un des moufflets, ce qui ajoute une touche familiale au tableau. Ce soir, c'est au tour de John de donner un coup de main à son père. A quatorze ans, c'est un fan d'Arsenal qui s'habille aux couleurs de son équipe préférée, c'est-à-dire en rouge et blanc.

— Tu as la tête de quelqu'un qui vient de toucher le gros lot, dit Félix en m'accueillant.

Je fais le tour du comptoir pour le saluer pendant que Sophie s'empresse de s'asseoir à la dernière table libre qui est justement notre table favorite. Une fois installée, elle fait un petit signe de la main à Félix pour lui dire bonjour. Le drame de Félix, c'est sa calvitie naissante qu'il masque, ou tente de masquer, par une mèche qu'il rabat sur le dessus de sa tête et qu'il fait tenir à l'aide d'un produit collant — gel, cire, huile alimentaire, qui sait ? Avec leur teint clair et leurs cheveux roux, ses enfants sont les clones parfaits de leur père, à l'époque où il avait encore des cheveux...

— J'ai trouvé un endroit où je vais m'installer! dis-je avant de passer notre commande habituelle.

— Près d'ici? demande-t-il.

Je lui explique que c'est dans un autre quartier. Il a l'air désolé pour moi, surtout quand je parle du perroquet.

— Une de mes vieilles tantes en avait un et, du jour où elle l'a installé chez elle, sa vie a été un enfer! Il la menait à la baguette, il avait un fichu caractère et passait son temps à jurer. Son

précédent propriétaire était un marin, c'est sans doute l'explication.

Tout en me racontant les aventures de sa tante avec son perroquet, Félix prépare nos petits pains qu'il tartine de beurre avant de les fourrer de frites. Il remplit ensuite deux mugs de thé bien fort avant de conclure :

— Je n'ai jamais entendu personne dire autant de grossièretés. Heureusement pour elle, ma tante était sourde comme un pot.

Félix a toujours une anecdote à raconter, ce qui contribue au charme du lieu. Je le connais depuis peu mais je ressens de la tristesse à l'idée de quitter le quartier et de ne plus les voir chaque jour, lui et sa famille. En très peu de temps, j'ai pris mes petites habitudes. Tous les matins, je viens boire une tasse de thé et, même si je suis d'habitude incapable d'avaler quoi que ce soit avant midi, je finis toujours par me laisser tenter par les œufs au bacon et la saucisse de Félix.

— Ne sois pas triste, tu reviendras, dit-il en encaissant ma monnaie.

Sa remarque sonne plus comme une certitude qu'une question.

— Pour quelqu'un qui a de telles ambitions professionnelles, tu n'as vraiment rien d'un gastronome, dit Sophie quand je la rejoins peu après à notre table contre la fenêtre embuée.

Elle a raison, mais je ne vois pas où est le problème.

— La bouffe, c'est toujours de la bouffe, lui dis-je allègrement, j'aime autant photographier un humble bâton de poisson pané qu'un vol-au-vent sauce financière.

— Donc, poursuit-elle en décapitant son petit pain pour arroser les frites chaudes de sauce tomate épicée, comment as-tu fait ? Je croyais que le perroquet était une terreur!

— Je remarque au passage que tu avais oublié de mentionner ce détail, ce dont je te remercie, lui dis-je, mi-figue, mi-raisin.

— Si je te l'avais dit, tu te serais dégonflée, me dit-elle en souriant.

— Si j'avais su à quel point il peut être vicieux quand il n'aime pas quelqu'un, c'est certain, je n'aurais même pas essayé de l'approcher. Mme Audesley m'a dit qu'il avait découragé trois postulants.

Sophie me dévisage avec curiosité.

— Je ne savais pas que tu avais un don avec les perroquets.

Je tartine mes frites de sauce onctueuse.

— Ce n'est pas un perroquet, c'est un African Grey! Si j'en crois sa propriétaire, chez les perroquets, c'est le dessus du panier.

N'ayant aucune référence en matière de perroquet, cette précision de Mme Audesley m'a laissée aussi perplexe qu'elle-même en constatant l'affection que son cher Sir Galahad m'a témoignée dès notre première rencontre. Mais elle a dû se rendre à l'évidence, les signes ne trompent pas : il m'a sorti le grand jeu. Blotti contre mon cou, il m'a gratifiée d'une série d'imitations parfaites, allant de la vieille sonnerie de téléphone au flot bruyant d'une chasse d'eau. Il a même imité la voix distinguée de sa maîtresse donnant une série d'ordres impérieux comme :

« Asseyez-vous, je vous en prie. » ou encore « Vous désirez un morceau ou deux? »

— J'ai peut-être été un African Grey dans une vie antérieure, dis-je, ne trouvant aucune autre explication. Mme Audesley m'a mise en garde et aujourd'hui, j'ai eu droit au meilleur de son répertoire. Mais il lui arrive parfois d'être très grossier et de dire des noms d'oiseaux à tous ceux qui l'approchent. Il paraît que c'est son petit-neveu qui lui apprend des horreurs.

— Qui? Jérôme?

J'acquiesce tout en écrasant le petit pain pour pouvoir plus facilement croquer dedans.

— J'ai l'impression qu'elle ne l'aime pas beaucoup. En fait, elle m'a clairement fait comprendre qu'il était interdit de séjour chez elle en son absence.

Sophie est indignée.

— Je ne comprends pas pourquoi, Jérôme est tout à fait charmant!

Ce qui, dans le langage de Sophie, signifie qu'elle le trouve à son goût.

— En tout cas, Sir Galahad partage son avis. Lorsqu'elle a mentionné le nom de son neveu, il s'est exclamé : « Espèce de vaurien ! » avec la même intonation que sa maîtresse.

Sophie prend un air choqué tout en mastiquant avec conviction.

— Tu ne vas quand même pas me dire que ce perroquet sait de quoi il parle? Elle lui a fait un lavage de cerveau, c'est tout!

— Tu as sans doute raison, dis-je en avalant une bouchée, d'autant que, s'il était si affreux que ça, il ne se préoccuperait pas de trouver quelqu'un pour s'occuper du perroquet durant l'absence de sa grand-tante. Remercie-le encore de ma part, s'il te plaît, dis-je pour détendre l'atmosphère un peu tendue à cause de ma remarque.

Sophie se déride enfin et m'assure qu'elle le fera. Nous mangeons quelques instants en silence et nous ramassons même du bout du doigt les dernières miettes de notre festin au fond de nos assiettes.

— Je suis vraiment contente que tu aies décidé de prendre ta vie en main, me dit-elle enfin. J'ai eu peur à un moment que tu ne t'enterres en province.

— Moi aussi, dis-je sincèrement, car mon amie avait vu juste.

Pendant des années, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour sortir de l'univers psychédélique dans lequel ma mère évoluait. Je ne pouvais plus supporter de planer dans une ambiance zen et de psalmodier des mantras à toute heure. J'ai fini par prendre le chemin opposé. Ma rébellion s'est traduite par sept années passées dans une banque et toute une ribambelle de petits amis BCBG, sérieux et insipides. Je me suis fiancée avec Malcolm, qui exerçait l'honorable profession de vendeur dans une compagnie d'assurances. Pour célébrer notre engagement et notre foi dans l'avenir, nous avons signé un crédit sur quinze ans pour une maison mitoyenne située dans une banlieue respectable. A peine un an plus tard, je me suis soudain réveillée et j'ai annoncé à Malcolm que tout était fini entre nous. D'abord étonné, puis en colère, il a été obligé d'accepter ma décision de nous séparer et de vendre la maison. Entre-temps, il y avait eu un boom immobilier et, avec ma part de la vente, j'ai pu payer mes études de photographie et épargner le reste en vue d'un avenir incertain. Sophie, pour sa part, travaille toujours dans une banque.

Nous sommes en réalité très différentes. A part son tour de poitrine, qui est indéniablement un



atout, elle a la peau très claire et de longs cheveux noirs qui lui donnent un petit air de Blanche-Neige. Elle n'a jamais rêvé de posséder une maison mitoyenne en banlieue et elle a surtout un goût pour la finance et des compétences professionnelles que je n'ai pas. Elle baisse soudain la voix et fait le dos rond.

— Ne te retourne surtout pas, je crois que quelqu'un vient à notre table.

Elle a à peine terminé sa phrase que l'homme en question passe devant moi et s'adresse à elle :

— Vous me faites une petite place, les filles ?

C'est le propriétaire de l'appartement que sous-loue Sophie. Son sourire fait apparaître une denture qui ferait le bonheur d'un orthodontiste. Il est vêtu d'un jogging d'une saleté repoussante, il s'installe néanmoins à côté de nous.

— Nous allions partir, dit Sophie, ce qui est la pure vérité.

Le contraste est frappant entre son look et le nôtre — Sophie portant un tailleur noir très chic et moi la tenue que j'avais pour mon entretien avec Mme Audesley. Malgré l'espace réduit, il parvient à s'asseoir sur la banquette. Il n'a pas l'air de vouloir manger car il ne pose pas d'assiette devant lui. Je jette un coup d'œil interrogatif à Félix qui me répond :

— John apportera la commande de M. Parker quand elle sera prête.

— Vous vous appelez vraiment monsieur Parker ? dis-je en riant.

Je trouve amusant que cet homme, dont le prénom est Peter et qui a une toile d'araignée tatouée sur la joue, ait le même patronyme que Spiderman. Je m'apprête à lui demander s'il a une parenté quelconque avec le héros volant, lorsque Sophie me donne un coup de pied sous la table accompagné d'un regard noir.

— Oui, c'est mon nom, pourquoi ? me demande-t-il en s'arrachant à regret à la contemplation du décolleté de Sophie pour me dévisager.

— Euh, c'est parce que c'est le nom de jeune fille de ma mère, dis-je, à court d'idée.

C'est une réponse idiote, mais elle lui convient. C'est la première fois que je le vois de si près, j'en profite donc pour le détailler. Il a des cheveux tellement noirs et tellement épais qu'on dirait qu'ils sont faux, comme si un gros chat noir s'était enroulé autour de son crâne et s'y était endormi. Il ne me prête aucune attention, tout occupé qu'il est à dévorer Sophie des yeux.

— Il y a un karaoké au Peeler samedi soir, lui dit-il, ça te tente ?

Le Peeler est un bar mal famé où je n'oserais jamais entrer, à moins d'avoir beaucoup bu ou d'être escortée d'une armée de gardes du corps champions de boxe. Je suis curieuse de savoir comment Sophie va décliner l'invitation sans le vexer.

— Ce serait avec plaisir, mais je suis déjà prise. Je dois aider Tao à déménager.

Il me jette un regard noir, comme si j'étais personnellement responsable de tous ses malheurs. Je résiste à la tentation de répondre à Sophie que je me débrouillerai sans elle, mais elle anticipe en me donnant un deuxième coup de pied sous la table.

— Je suis désolée, dis-je à mon tour, mais j'ai vraiment besoin de Sophie.

J'entends très distinctement le soupir de soulagement de Sophie qui se lève.

— Ce sera pour une autre fois.

Et, après un salut à Félix, nous quittons le café en essayant de garder notre sérieux. Arrivées dans la rue, nous éclatons de rire.

— Je suis sûre qu’il porte une perruque.

— Evidemment, c’est une perruque, mais il faut faire comme si tu ne le savais pas. J’ai eu peur à un moment que tu ne tires dessus, tellement tu la regardais fixement.

Avant de remonter à l’appartement, nous achetons une bouteille de vin à la petite épicerie et, comme aucune de nous deux n’a envie de passer la soirée en compagnie des deux Miss Chipies, nous nous installons dans la chambre de Sophie avec deux verres. Elle s’allonge sur son lit, et je m’installe sur la moquette en position du lotus. Les mauvaises habitudes ont la vie dure! Nous parlons de mes projets qui ne semblent pas convaincre Sophie.

— Mais je te fais confiance, tu as toujours su très bien te débrouiller et, dans cette ville, ça compte autant que le talent.

Je préfère ne pas m’appesantir sur cette remarque à double sens...

Après mon entretien de cet après-midi, j’ai retrouvé le sourire et je me sens très optimiste quant à mon avenir. C’est au moment où nous finissons nos verres, à ce stade de bien-être où tout semble possible, qu’elle me fait une confidence bouleversante : elle vient de rencontrer l’homme de sa vie.

Connaissant Sophie, c’est une révélation alarmante. La seule chose qui me rassure, c’est qu’il ne doit porter ni perruque ni tatouage en forme de toile d’araignée sur la joue.

Je me réveille avec une nausée familière. Chaque fois que je fais un écart alimentaire, je le paie le lendemain par une crise de foie. Le petit pain aux frites de la veille m'est resté sur l'estomac. La diète s'impose — pas de petit déjeuner ni même de déjeuner aujourd'hui. Ayant eu une alimentation macrobiotique toute ma jeunesse, j'adore manger des cochonneries, mais je dois faire attention car je suis fragile. Malgré le peu d'attrait que présente son régime alimentaire, ma mère est assez ronde et, comme je ne veux pas vieillir comme elle, je ne m'interdis rien mais je fais de longues pauses entre chaque écart alimentaire.

Mme Audesley me téléphone dans la matinée pour me demander de venir chez elle cet après-midi à 3 heures afin de rencontrer son jardinier. Puisque j'ai six heures devant moi, je décide de prendre le métro jusqu'à Covent Garden pour déposer des rouleaux de pellicule dans le laboratoire recommandé par mon agence. Je pourrais développer mes photos moi-même, j'en suis tout à fait capable, quoique... Mais je pense que les deux Chipies verraient d'un mauvais œil leur salle de bains transformée en chambre noire. Le laboratoire Linford est situé dans un vieil et bel immeuble de King Street. C'est assez inhabituel car, en général, les laboratoires photo se trouvent plutôt dans des zones industrielles. Mais, si des professionnels lui font confiance, je n'ai aucune raison d'être méfiante. Au rez-de-chaussée, une toute petite boutique est ouverte sur la rue et, à l'intérieur, derrière un vieux comptoir de bois, une rousse incendiaire m'adresse le sourire le plus éclatant qui soit. Avant que j'aie pu dire quoi que ce soit, elle me demande dans quelle branche je travaille.

— Gastronomie.

Elle remballe aussitôt son sourire. Son pull rouge au col en V couvre à peine une poitrine artificiellement gonflée par un soutien-gorge à balconnet. Elle est très maquillée, et j'ai l'intuition qu'elle rêve chaque jour de rencontrer le photographe qui la prendra pour modèle et lui ouvrira les portes de la célébrité.

— Vous êtes mannequin?

— Même pas, répond-elle, amère.

— Vous avez essayé auprès des agences? dis-je en sortant cinq pellicules de mon sac.

— J'ai eu deux rendez-vous mais ils estiment que j'ai un look trop marqué.

Ils n'ont pas tort. Peut-être que si elle avait la main plus légère sur le maquillage et la teinture rousse, elle aurait eu une chance, car elle est grande, mince, et elle a un joli visage.

— Changez de look et d'agence.

Elle me lance un regard en coin du genre de quoi je me mêle? et me demande froidement mon nom et mon adresse pour son fichier. Je l'interroge pour savoir combien de temps prendra le développement de mes photos.

— D'habitude, il faut compter une journée, mais si vous payez un extra, vous pourrez les avoir dans trois heures.

Je n'aurais pas dû lui parler comme cela. Ma franchise est mal perçue ; ici, il vaut mieux prendre des gants.

— Je paierai l'extra et je vous demande pardon si je vous ai choquée. Vous êtes vraiment très belle, je trouve dommage que vous vous enlaidissiez avec ces tonnes de maquillage.

Visiblement radoucie, elle accepte mes excuses. Je note mentalement d'éviter d'être trop directe à l'avenir.

— Le standard E6, cela vous va?

Cela me va parfaitement, elle le note sur ma fiche.

— Est-ce que vous faites les tirages sur place?

— Non, ce n'est qu'un guichet où l'on dépose ses pellicules et où l'on retire ses photos. Un coursier passe toutes les heures pour apporter les dépôts au labo, puis il revient avec les photos développées. Je l'attends d'une minute à l'autre. Avec un peu de chance, vous n'aurez que deux heures à attendre et non trois.

Je suis ravie car je suis impatiente de voir les photos que j'ai faites chez Félix. J'ai réalisé plusieurs clichés de ses somptueuses assiettes de saucisse et œufs au bacon, puis je suis allée au marché de Brick Lane où j'ai photographié quelques étals colorés avec mon nouvel appareil, un Hasselblad. Si la qualité des photos dépend du prix de l'appareil, les photos doivent être superbes! J'étais très contente du vieux Pentax que mon père m'avait donné, mais j'ai pensé récemment que je devais investir dans un appareil de qualité supérieure. Voilà pourquoi je me suis saignée aux quatre veines pour ce Hasselblad 201F. Outre cette petite merveille, mon matériel se compose d'une caméra numérique, d'un ordinateur et de tout l'attirail moderne d'un photographe professionnel — l'ensemble valent l'équivalent de la moitié d'un pavillon mitoyen de banlieue... C'est une petite fortune mais c'est surtout un investissement. Il est grand temps de rentrer dans mes frais, c'est pourquoi, en sortant du laboratoire de photo, je me rends aussitôt à l'agence A la Une pour leur proposer mes services. L'agence a un nom plutôt ringard, mais elle est connue et branchée. Les gens qui y travaillent ont l'air cool, un peu trop même, car la réceptionniste avec qui j'ai essayé de sympathiser n'a jamais daigné me rappeler. Elle garde toujours un visage impassible, de peur sans doute d'abîmer son maquillage, à moins que ses muscles faciaux ne soient paralysés par le Botox.

— Bonjour, Amber, vous vous souvenez de moi ? lui dis-je avec un grand sourire.

Elle m'adresse un regard hostile en pinçant ses magnifiques lèvres rouge baiser. Assise à un bureau de verre, elle a devant elle un agenda en cuir couleur cerise, un téléphone à sa droite et, à sa gauche, un ordinateur. Elle est elle-même vêtue d'un uniforme rouge cerise.

— Nous n'avons rien à vous proposer, si c'est ce que vous voulez savoir, réplique-t-elle d'une voix qui se veut distinguée.

Mais malgré ses efforts pour avoir l'air d'une pure Londonienne, je décèle une trace d'accent des Midlands.

— Si cela ne vous gêne pas, je souhaiterais le vérifier moi-même en rencontrant quelqu'un d'un peu plus haut placé que vous dans la hiérarchie de l'agence.

Ce n'est pas très diplomate, mais je commence à en avoir assez de ces bonnes femmes et de leurs mesquineries. Je me demande où est passée la fameuse solidarité féminine dont ma mère me rebat les oreilles depuis l'enfance ! Amber a un mouvement de recul puis reprend sa contenance

glacée.

— Vous devez prendre rendez-vous, dit-elle en ouvrant l’agenda rouge devant elle. Je ne peux rien vous proposer avant un mois.

— Un mois !

Elle a l’air enchantée de mon désarroi et de son petit pouvoir. Elle n’est qu’une réceptionniste mais elle détient les clés qui mènent à la direction de l’agence et donc à mon avenir. J’hésite entre accepter le rendez-vous et lui suggérer de se le mettre quelque part, lorsque la porte à gauche du bureau s’ouvre sur deux hommes. C’est visiblement la fin de leur réunion, ils se serrent la main. Je reconnais alors Taylor Wiseman, le célèbre chef américain. Il a son propre show télévisé et une légion d’adoratrices. Je n’en fais pas partie, mais je dois reconnaître qu’il est assez canon. Brun, grand et mince, il arbore généralement sa tenue blanche immaculée de grand cuisinier. Le costume gris sombre qu’il porte aujourd’hui le rend encore plus séduisant.

— Nous allons vous mettre en contact avec les meilleurs membres de notre équipe, dit l’autre homme avec un sourire charmeur.

— Il est très important que le courant passe entre nous, nous allons devoir passer pas mal de temps ensemble pour réaliser ce projet. Il faut que je m’entende bien avec cette personne et que j’aime ses idées.

L’autre homme acquiesce.

— Je vais dresser une liste de ceux auxquels je pense et je vous la soumettrai. Vous les rencontrerez ensuite et vous ferez votre choix.

— J’attends de vos nouvelles, répond Taylor en tournant les talons.

C’est à ce moment que je prends ma décision. Tant pis pour ma tenue — je porte un jean délavé et une veste en tweed qui a connu des jours meilleurs —, ce n’est pas comme cela que je m’habille quand j’ai un rendez-vous important. Mes cheveux rebelles encadrent librement mon visage vierge de tout maquillage, mais il faut savoir saisir les opportunités.

Je fais le tour du bureau, je lui bloque le passage et je lui tends la main :

— Monsieur Wiseman, je suis enchantée de vous rencontrer.

C’est sans doute ce que Sophie appelle mes « coups de bluff » ou mon « culot », mais j’ai l’intuition que cette rencontre inattendue est une chance pour moi.

Il me fait un grand sourire, ce qui est encore plus impressionnant qu’à la télévision, d’autant que le hâle de sa peau accentue le contraste avec ses dents d’un blanc éclatant. Ses yeux bruns me sourient également, et il me dit avec une pointe d’accent américain :

— Tout le plaisir est pour moi, euh... vous êtes ?

— Tao Tandy, je suis photographe gastronomique, la meilleure !

L’homme qui accompagne Taylor se rapproche et me dévisage d’un air étonné. C’est un bel homme d’une quarantaine d’années au visage expressif. Il ne me connaît évidemment pas mais, là encore, j’y vais au bluff. Je lance un regard à Amber, coincée derrière son bureau, qui a l’air furieux.

— J’ai rejoint l’agence il y a quelques semaines et je me suis dit qu’il était grand temps de vous

rencontrer. Amber était justement en train de me proposer un rendez-vous avec vous.

— Jerry Marlin, dit-il en me serrant la main.

Le grand patron lui-même ! Je lui décoche mon plus beau sourire.

— Vous êtes la gagnante du prix de Manchester, n'est-ce pas ?

J'acquiesce avec modestie.

— Ça tombe bien, ajoute-t-il, je voulais vous voir, mais je crois que nous n'avions pas vos coordonnées téléphoniques.

— C'est étrange, je les ai laissées à Amber il y a deux semaines.

— J'ai dû me tromper en les notant, répond Amber précipitamment devant le regard interrogateur de Jerry.

Celui-ci jette un coup d'œil à sa montre.

— Quel dommage, j'ai un déjeuner d'affaires dans dix minutes, mais on se voit après, d'accord ?

Je me souviens soudain de mon rendez-vous avec Mme Audesley.

— Navrée mais je ne peux pas car j'ai moi-même un rendez-vous à 3 heures. Je peux revenir demain, si vous voulez.

Jerry regarde Amber qui plonge dans son agenda en reniflant.

— Vous avez un petit créneau d'une demi-heure demain matin entre 10 heures et 10 h 30, dit-elle d'une voix glaciale.

— D'accord pour 10 heures, dit-il en me lançant un regard appréciateur.

Puis il s'éloigne en faisant un clin d'œil à Taylor.

Je sens le regard d'Amber fixé sur mon dos.

— Vous êtes libre pour le déjeuner ? me demande Taylor.

— Je ne déjeune pas, j'ai fait quelques écarts hier soir.

Ses beaux yeux noirs me lancent un regard curieux.

— Un petit café alors ? Je connais un endroit sympa à côté d'ici où ils font un excellent cappuccino.

— Saupoudré de cannelle ?

— Exactement, dit-il avec un grand sourire.

Avant de lui emboîter le pas, j'achève Amber d'un « A demain ! » triomphant.

Evidemment, je n'attends pas de réponse.

Depuis son arrivée à Londres, tout est allé très vite pour Taylor, comme il me l'explique en chemin. Il a été repéré par une productrice qui lui a proposé d'animer un show télévisé aussitôt plébiscité par les téléspectateurs. Le problème c'est que, dans l'urgence, personne n'a pensé aux produits dérivés et notamment à réaliser un livre de recettes. Cette fois, pour la deuxième saison de son émission, la production est décidée à mettre le paquet. Un livre luxueux est donc en préparation.

— Je ne veux pas seulement des illustrations tirées de l'émission, je souhaite des clichés d'une

grande qualité artistique, c'est pourquoi je suis en relation avec votre agence.

Je me sens soudain tout excitée. N'est-ce pas le signe du destin que j'attendais? Décidée à ne pas laisser passer ma chance, je me lance :

— J'ai justement beaucoup d'idées, nous pourrions peut-être décider d'un rendez-vous pour en parler.

Il me dévisage en silence.

— Et si vous me parliez de vos goûts à vous ? Qu'est-ce que vous aimez manger?

Piégée. Je bois une gorgée de cappuccino en réfléchissant. Le café où nous sommes installés est visiblement récent, ce n'est pas une de ces chaînes qui fleurissent à tous les coins de rue. Que vais-je lui répondre? Que j'aime la cuisine méditerranéenne? Tout le monde l'aime et, en plus, elle est réputée pour être bonne pour la santé. Je ne prendrai aucun risque. Ou alors, plus originale, la cuisine australasienne, très à la mode à Londres en ce moment. Ou alors, je suis honnête — c'est plus simple et puis j'ai assez bluffé pour aujourd'hui.

— Etant originaire du nord de l'Angleterre, j'ai un net penchant pour tout ce qui contient un maximum de cholestérol, le *suet pudding* à la graisse de rognon, les pâtisseries et les frites faisant partie du trio de tête.

Il grimace un sourire, ne sachant si c'est du lard ou du cochon (ah! l'humour anglais...) Enfin, il comprend que je suis sérieuse.

— Mais comment faites-vous pour rester si mince? Pour quelqu'un qui mange ainsi, vous êtes vraiment bien foutue!

— J'alterne excès et abstinence, dis-je flattée par le « si mince » et le « bien foutue ».

Je lui détaille le menu de la veille chez Félix et lui explique que je suis à la diète aujourd'hui.

Il me pose alors des questions sur ce café, visiblement très intéressé par ma description.

Je lui dis que j'ai fait des photos de chez Félix.

Il aimerait beaucoup les voir. Je lui réponds que ce serait avec plaisir.

Il me propose un rendez-vous demain soir dans son restaurant. Si mes photos lui plaisent, il me demandera peut-être de collaborer à son livre.

Je suis fière comme Artaban. Il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué, mais c'est quand même très prometteur pour ma carrière.

Nous en sommes au deuxième cappuccino saupoudré de cannelle lorsque la conversation prend un tour plus personnel. Je lui parle de mes récents déboires avec la gent féminine, sans citer de noms. Il pense que c'était sans doute dû à une « grande franchise très rafraîchissante ».

— Cela doit être un euphémisme pour dire que je suis insensible et grossière.

Je lui raconte alors l'épisode récent avec la vendeuse rousse du labo photo.

— Merci de me prévenir, j'essaierai de ne pas me vexer si vous me faites une réflexion de ce genre, dit-il en souriant de nouveau. Pourquoi pensez-vous que les femmes ne vous aiment pas ?

— Je ne sais pas mais j'en suis sûre, dis-je.

Je reste silencieuse un moment. Il est très sympa, mais je ne le connais pas assez pour lui

raconter le dernier épisode triste de ma vie.

— Moi, je vous aime bien, dit-il alors que son regard devient encore plus intense.

Il est temps d'en savoir plus sur lui et sur sa vie.

— Depuis que je suis à Londres, je n'ai pas beaucoup de temps à moi. Je connais du monde, bien sûr, mais il n'y a personne de... euh, spécial, vous voyez ce que je veux dire?

Comment se fait-il que cet homme si séduisant, coqueluche de toutes les ménagères du Royaume-Uni, soit encore un cœur à prendre ? Il est peut-être gay, mais ce n'est pas le signal qu'il m'envoie depuis que j'ai fait sa connaissance. On ne peut pas vraiment dire qu'il me drague, mais il est clair que je l'intéresse. Du reste, il veut me revoir dès demain. Autant le dire, je suis flattée.

Nous nous quittons à 2 heures de l'après-midi, après que j'ai refusé un troisième café. Si je continue à avaler autant de litres de crème, je vais devoir prolonger ma diète, pour rester « aussi mince et bien foutue ». Sur le chemin jusqu'au métro, j'observe mon reflet dans toutes les vitrines. J'ai le cœur joyeux et je suis pleine d'optimisme pour l'avenir, même s'il reste encore pas mal d'obstacles — et pas des moindres — à franchir. Je prends au passage mes photos développées, mais j'évite de les regarder, de peur de gâcher ma joie. Le succès de mon entreprise dépendant pour une large part de la réussite de ces photos, je préfère différer ma déception, au cas où elles seraient ratées. J'ai eu raison de m'excuser auprès de la rousse incendiaire car elle m'accueille avec le sourire, à moins qu'elle ne se moque de moi parce que mes photos sont nulles. Je deviens parano — il me semble voir un rictus au coin de ses lèvres. Je prends un petit air supérieur, du genre « qu'est-ce qu'une fille qui veut devenir mannequin peut bien comprendre à l'art ? » Et je sors de la boutique sans jeter un coup d'œil aux photos. Mais, arrivée à destination en avance, je craque. Il y a un peu de vent, mais il fait bon cet après-midi. Je m'installe sur le muret en bas de l'allée qui mène à la porte de Mme Audesley et je plonge la main dans mon sac pour regarder les tirages. Je crains que, sans éclairage professionnel, mon travail ne paraisse trop amateur. Si c'est le cas, je ne montrerai pas les photos, je me contenterai de la fameuse pastèque. J'ouvre l'enveloppe en croisant mentalement les doigts et je suis aussitôt rassurée. C'est un portrait d'un client de Félix attablé devant une assiette d'œufs au bacon sur une table en Formica. Il tient ses couverts fermement et regarde l'objectif en souriant. On sent qu'il a faim et qu'il est impatient de manger. Ce n'est pas la photo du siècle mais c'est une bonne photo. Encouragée, je regarde les autres tirages. Les photos du marché sont aussi très bonnes, particulièrement l'étal des fromages français avec son vendeur qui vient chaque semaine de France pour vendre sa marchandise.

— C'est le marché de Brick Lane, dit une voix à côté de moi.

Je suis tellement surprise que je sursaute et manque de faire tomber toutes les photos par terre. Appuyé au muret, un homme regarde mes photos par-dessus mon épaule. Jeune, environ mon âge, grand et baraqué, plutôt mignon, les cheveux bruns un peu longs, le sourire engageant. Mais je déteste que l'on m'espionne. Je lui lance un regard glacial.

— Pas mal, vous êtes professionnelle ?

Sa remarque me dégèle un peu, mais je ne cède pas à la flatterie de ce type mal élevé et mal fagoté. Il porte un vieux jean avec des traces de terre aux genoux et un sweat-shirt de rugby rouge, très usé et effiloché. D'un air pincé, je range mes photos dans leur enveloppe et je jette un coup d'œil à ma montre. 3 heures moins cinq. C'est l'heure. Je remonte l'allée et, à ma grande surprise,



le type m'emboîte le pas.

— Je crois que nous allons dans la même direction, dit-il nonchalamment.

— Pas pour longtemps, je pense, dis-je, sûre de moi.

— Vous venez du nord, on dirait, dit-il, pas du tout refroidi par mon ton glacial. Moi aussi, je viens de Blackpool, mais cela fait quelques années que je vis ici maintenant.

Son accent m'est en effet assez familier. Je suis prête à baisser la garde, mais sa phrase suivante me vexa.

— Je parie que vous venez d'arriver à Londres.

Je déteste faire provinciale et qu'on me le fasse remarquer. De plus, son insistance à me suivre jusque dans l'allée de Mme Audesley me rend encore plus nerveuse.

— Il me semble que cela ne vous regarde pas, dis-je en m'arrêtant brutalement et en me retournant vers lui. Si c'est comme ça qu'on drague dans le coin, je trouve ça très lourd. Maintenant, je vous demande de me laisser tranquille, j'ai un rendez-vous important et je n'ai pas de temps à perdre.

— Je ne peux pas vous laisser tranquille, malheureusement, dit-il en souriant et en haussant les épaules — des épaules à la musculature, reconnaissons-le, tout à fait acceptable. Et je suis désolé de vous contredire, ce n'est pas de la drague, même si vous êtes charmante. Non, ici comme dans le nord, on appelle ça de la politesse.

— Qu'entendez-vous par « je ne peux pas vous laisser tranquille »?

— Je ne peux pas vous laisser tranquille, parce que moi aussi, j'ai un rendez-vous important avec Mme Audesley, dit-il ingénument.

J'ai eu tellement peur qu'il me suive pour m'importuner que je ne relève pas l'ironie du ton qu'il a employé pour me singer avec son rendez-vous important. Mais maintenant que je comprends la situation, je commence à en percevoir le ridicule. Et il me donne le coup de grâce.

— Du reste, j'habite aussi ici.

Mal à l'aise, je suis son regard jusqu'à l'entresol.

— Oh! dis-je avec un sourire pour essayer d'effacer la mauvaise impression des premiers instants, vous êtes sûrement le jardinier. Moi qui croyais avoir affaire à un vieux monsieur, avec casquette et dentier.

Il s'amuse de me voir aussi mal à l'aise.

— Vous, en revanche, j'ai tout de suite compris qui vous étiez.

Il consulte sa montre et ajoute d'une voix plus sérieuse :

— Il est 3 heures. Il est temps d'y aller. Mme Audesley n'aime pas que l'on soit en retard.

— Ah, vous voilà ! dit Mme Audesley en ouvrant la porte. Je vois que vous avez déjà fait connaissance.

En fait, nous n'avons échangé que quelques mots et nous ne nous sommes même pas présentés mais, comme elle m'avait dit la veille que son jardinier s'appelait Chris, je suppose qu'elle lui a aussi donné mon nom. Je suis encore assez mal à l'aise à cause de ce qui vient de se passer entre nous — impression renforcée par le fait que ces deux-là s'entendent très bien. C'est une évidence. Je remarque également que la tenue vestimentaire de son jardinier n'a pas l'air de gêner le moins du monde Mme Audesley.

— Vos préparatifs avancent bien? lui demande-t-il alors que nous la suivons à l'intérieur de son immense salon.

— Marcus s'est occupé de tout. Il ne me reste qu'à faire mes bagages, et ce n'est pas une mince affaire, car je pars tout de même assez longtemps, dit-elle avec un soupir.

Elle nous fait signe de nous asseoir avant de se tourner vers moi.

— J'ai vérifié vos références, et tout me paraît parfait.

J'acquiesce en silence, attendant qu'elle poursuive. Chris s'est assis à côté de moi sur le canapé, Mme Audeley est restée debout en face de nous comme hier. Elle porte un ensemble beige apparemment très coûteux et un rang de perles fines autour d'un cou encore très beau pour son âge. J'aimerais beaucoup lui ressembler plus tard. La dernière fois que j'ai vu ma mère, j'ai remarqué qu'elle avait plus de rides et que son cou était aussi plissé que celui d'une de ces dindes que l'on voit sur l'étalage des volaillers. Si je tiens de ma mère, après tout, je vais devoir être vigilante dans les vingt-cinq prochaines années.

— J'ai fait la liste de ce qu'il faut faire et ne pas faire avec Sir Galahad, je vous la donnerai samedi après-midi, dit-elle en s'adressant à moi.

— Vous partez ce jour-là? lui demande Chris.

— Oui, un taxi vient me chercher à 4 heures de l'après-midi, et je compte sur vous, Tao, pour être là.

— J'ai prévu d'arriver vers midi, dis-je, si ça vous convient.

Je n'entends pas la réponse de Mme Audesley, parce que, à ce moment-là, un gros gloussement rauque nous parvient de la pièce voisine. Je dévisage mes deux voisins d'un air ébahi alors que ceux-ci échangent un regard entendu. Chris se lève.

— Viens ici, mon vieux, dit-il en ouvrant la porte de la pièce voisine.

Quand il réapparaît, Sir Galahad est perché sur son épaule et il nous regarde d'un air hautain. Dès qu'il m'aperçoit, il pousse un nouveau gloussement, bat des ailes, s'envole et atterrit sur ma tête. Il se met aussitôt à fouiller dans mes cheveux, sans doute en quête d'une quelconque nourriture.

— Et si nous buvions notre thé ? demande Chris qui se tient à côté d'une desserte sur laquelle reposent un plateau en argent, une théière et des tasses. Je vous sers, Adrienne ? demande-t-il à

Mme Audesley.

Je suis étonnée de la familiarité avec laquelle il s'adresse à son employeuse. Celle-ci acquiesce et s'assied enfin dans un fauteuil à côté de moi.

— Il est apparemment ravi de vous voir, dit-elle d'une voix où il me semble percevoir une pointe de jalousie.

— Ce cri qu'il a poussé est son cri de bienvenue. Il a reconnu votre voix. J'y ai droit d'habitude, mais pas ces jours-ci.

Chris parle tout en servant le thé dans de fines tasses en porcelaine de Chine qu'il pose sur la table basse entre nous. Pendant ce temps, Sir Galahad, qui a fini d'inspecter mes cheveux, ronronne sur ma tête comme un gros matou. Je lui gratte la gorge amicalement, ce qui lui plaît tellement que soudain, d'une voix gutturale, il fait une déclaration obscène.

— Sir Galahad! s'écrie Mme Audesley, outrée.

L'oiseau quitte alors ma tête ; se posant sur mon épaule, il me regarde d'un air sévère et dans un gloussement me dit :

— Ce n'est pas bien du tout!

Comme si c'était moi qui venais de dire cette énormité !

— Je suis navrée, Tao, dit Mme Audesley, très gênée, je vous ai prévenue que son langage est un peu... épicé parfois. Je pense qu'il fait cela pour que vous le remarquiez. Tu es un vilain garnement, Sir Galahad, dit-elle avec une voix pleine d'indulgence.

— Adrienne pense que c'est la faute de son neveu, qui est incontrôlable, précise Chris en s'asseyant à mon côté. Toutefois, Sir Galahad dit des choses que je n'imagine même pas dans la bouche de Jérôme, dit-il en lançant un regard accusateur à Mme Audesley qui grimace en rougissant.

— Mon mari était un peu sourd, et j'avoue que j'en ai parfois profité dans le passé pour dire ce que je pensais et, aujourd'hui, voilà le résultat, Sir Galahad répète tout.

— Espèce de vieux schnock! s'exclame l'oiseau comme s'il comprenait que l'on parle de lui.

Mme Audesley a un petit rire attendri puis, jetant un regard au portrait de son mari au-dessus de la cheminée, elle ajoute :

— Il était beaucoup plus âgé que moi, et la vie était assez difficile avec lui. Plusieurs fois, j'ai été tentée de verser quelques gouttes de poison dans son gin. Je ne l'ai jamais fait, évidemment, mais je me défoulais en disant des insultes à mi-voix.

A ce moment, bizarrement, Sir Galahad se met à imiter le bruit d'une personne en train de s'étrangler. Surprise, Mme Audesley le dévisage comme si c'était la première fois qu'elle entendait ce son venant de son perroquet. Je me tourne vers Chris, qui a l'air aussi étonné qu'elle. C'est alors que le perroquet se met à tousser puis crache quelque chose sur mes genoux. On dirait une petite balle. Je la ramasse et l'examine de près. Ce sont peut-être des herbes ou des céréales compressées. Je renifle l'objet et mon analyse se confirme. Je ne suis pas particulièrement dégoûtée et je remercie donc Sir Galahad pour le cadeau. Mme Audesley pousse un profond soupir, comme si elle était soulagée.

— Je n'ai plus le moindre doute de son affection pour vous! dit-elle d'un ton entendu.

— Je suis vexé, répond Chris. C'est une régurgitation, une preuve d'amour! Et je dois avouer qu'il ne l'a jamais fait pour moi.

— C'est parce que tu es un homme, le rassure Mme Audesley, il ne fait ça que pour les femmes de sa vie et jusqu'à présent, cela m'était exclusivement réservé. Du reste, ça fait longtemps qu'il ne me l'avait pas fait.

L'oiseau nous regarde comme s'il nous comprenait et, bien que je sois persuadée qu'il ne peut pas nous comprendre, il écoute sa maîtresse attentivement, puis il s'envole et atterrit sur les cheveux impeccablement coiffés de Mme Audesley. Une fois perché sur sa tête, il claironne en imitant parfaitement l'accent des présentateurs de la BBC :

— Voici l'heure de la météo marine!

— N'essaie pas de m'amadouer, lui répond-elle, faussement sévère, en levant la main pour lui gratouiller les ailes.

Avec un oiseau couché sur sa tête, elle devrait avoir l'air ridicule, mais ce n'est pas le cas. Elle me regarde.

— Après ce que je viens de voir, je suis rassurée de laisser mon vieil ami quelque temps.

— Je vous promets que j'en prendrai le plus grand soin, lui dis-je avec chaleur.

Je sais que c'est ce qu'elle veut entendre, mais je suis sincère. J'avoue que je suis flattée que Sir Galahad me témoigne autant d'affection, mais ce n'est pas difficile de l'aimer. Bien sûr, ce n'est pas un être humain, mais il parle tellement bien et à si bon escient, qu'on a presque l'impression que c'est un humain déguisé en perroquet.

— Amen! dit-il, faisant s'esclaffer sa maîtresse.

Une fois notre thé avalé, Mme Audesley suggère à Chris de me faire visiter le jardin, ce qui est une façon délicate de nous permettre de faire plus ample connaissance et de répartir les tours de garde. Malgré les mauvais débuts de notre relation, je suis optimiste pour la suite. Il n'y a aucune raison que nous ne nous entendions pas. Mme Audesley semble le tenir en si haute estime qu'elle le loge chez elle.

— Ça fait combien de temps que vous travaillez pour Mme Audesley? lui dis-je en traversant la terrasse qui donne sur le jardin.

Je n'y connais pas grand-chose en jardinage mais il est évident que ce jardin est parfaitement entretenu.

— Ça fait quatre ans, mais je ne vis ici que depuis un an.

C'est un gros avantage de pouvoir vivre dans cette maison, mais je suppose que son salaire ne doit pas être très important. Tout en admirant les haies parfaitement taillées et les parterres fleuris, je réalise que même si le jardin est de belle taille, il n'est pas suffisamment grand pour occuper un jardinier à plein temps. Il doit certainement travailler ailleurs. C'est la question que je lui pose, mais Chris ne me prête aucune attention, il a sorti un sécateur de sa poche et coupe une rose magnifique. Je vois bien qu'il m'écoute d'une oreille distraite mais j'insiste :

— Et que faites-vous en dehors de votre travail ?

— Oh, pas grand-chose, je n'aime pas beaucoup sortir. Vous savez, l'été, je travaille beaucoup le soir.

— Pourquoi les coupez-vous, elles n'ont pas l'air fanées ?

Il me regarde comme si j'étais stupide.

— Evidemment qu'elles ne sont pas fanées, je fais un bouquet. Adrienne aime avoir toujours un bouquet de fleurs fraîches dans le salon. Cela fait partie de mon travail.

Je me demande s'il n'est pas en train de se venger de ma froideur de tout à l'heure. Si c'est le cas, c'est complètement idiot, et je dois faire de mon mieux pour arranger les choses entre nous.

— Ça vous dirait que j'attende que vous ayez fini votre travail pour que nous allions boire un verre dans le coin ? Comme ça, nous pourrions faire plus ample connaissance avant que je n'emménage.

A genoux dans l'herbe humide, il me tourne le dos, occupé à tailler ses rosiers. Je comprends maintenant pourquoi son jean est couvert de terre à la hauteur des genoux.

— Je suis désolé, mais je ne peux pas. J'attends une visite d'une minute à l'autre, dit-il en jetant un coup d'œil à sa montre.

Il jure à mi-voix entre ses dents, se relève rapidement et, les fleurs à la main, se dirige vers la maison, me plantant au milieu du jardin. Ne sachant que faire, je le suis dans la cuisine. Il est en train de remplir un vase d'eau fraîche. Je m'apprête à faire une remarque ironique sur notre amitié qui démarre en dents de scie, quand Mme Audesley fait irruption dans la cuisine et s'extasie sur les fleurs. Je garde mes réflexions pour moi. Je suis devenue complètement transparente pour eux, tant ils sont plongés dans leur discussion sur les roses. Ils comparent le bouquet à ceux de l'année précédente, employant des noms latins. Moi qui ne reconnais que trois noms de fleurs, je suis complètement perdue. Chris regarde sa montre encore une fois, termine le bouquet et déclare :

— Je suis désolé, Adrienne, je dois vous laisser maintenant, je vous verrai avant votre départ, bien sûr.

Puis, se rappelant ma présence, il se tourne vers moi et ajoute d'une voix peu enthousiaste :

— Je suis ravi d'avoir fait votre connaissance, Tao, faites-moi signe si vous avez besoin de quoi que ce soit et n'oubliez pas de me signaler vos absences pour que je prenne le relais auprès de Sir Galahad.

Il tourne les talons, dit au revoir au perroquet qui lui répond avec un bruit de trompette. Mme Audesley précise à mon intention qu'il s'agit de la sonnerie aux morts. Après son départ, je quitte les lieux à mon tour. Au moment où je descends les marches du perron, j'aperçois une femme d'une quarantaine d'années qui se dirige vers l'appartement de Chris à l'entresol. Très belle, superbement vêtue, elle est juchée sur des talons impressionnants. Elle disparaît de mon champ de vision.

Je décide de pousser la porte de la petite boutique de cadeaux située au coin de la rue. J'ai besoin de me changer les idées et de me calmer les nerfs après la rencontre houleuse avec le jardinier de Mme Audesley. Et puis ce sera l'occasion de trouver un petit cadeau pour Sophie que je veux remercier de son hospitalité. Je me demande pour qui se prend ce type? Il me donne des ordres, me demande de lui signaler mes absences et, pire, refuse mon invitation à aller boire un pot

en toute amitié. J'ai beau me répéter qu'il ne sait pas ce qu'il a perdu, l'image de la femme sublime que j'ai vue entrer chez lui me trotte toujours dans la tête. Je me demande bien ce qu'elle lui trouve, peut-être son côté homme des bois... C'est bien connu : certaines femmes prennent leur pied en s'envoyant en l'air avec des ouvriers incultes mais bien baraqués. Comme je sais qu'il travaille pour d'autres personnes que Mme Audesley, je suppose que c'est l'une de ses clientes. Alors que j'admire un chandelier en cristal qui semble absorber toute la lumière de la boutique, j'ai la vision gênante de Mme Audesley et de Chris assis l'un contre l'autre sur le canapé bleu pâle du salon. Je repousse cette vision avec force en me sermonnant. Il est temps que je reprenne mes esprits. Ce n'est pas parce qu'ils ont l'air de bien s'entendre et qu'il l'appelle par son prénom qu'il y a quoi que ce soit d'autre que de l'amitié et de l'estime entre eux. Mme Audesley a soixante-dix ans, elle est bien conservée et elle a un cou de jeune fille, mais une telle différence d'âge me paraît insurmontable.

Le chandelier fait partie d'une paire dont le prix inscrit sur l'étiquette est tellement élevé que je ne pense plus à rien d'autre. Soixante-cinq livres, c'est beaucoup trop cher pour moi, c'est dommage car c'était le cadeau idéal pour Sophie. Et, à moins que je ne laisse le prix collé dessus, elle n'aura aucune idée de la valeur du cadeau. A part la vendeuse, une jolie brunette plongée dans un livre derrière son comptoir, je suis seule dans le magasin. Les chandeliers à la main, je prends une grande inspiration et je me dirige vers elle pour lui demander une ristourne. A sa tête, je comprends que c'est la première fois qu'on lui fait une telle demande, mais une fois la surprise passée, elle me regarde avec un grand sourire. Elle a d'étranges yeux pâles et le plus petit nez que j'ai jamais vu. On dirait un elfe de contes de fées.

— Je suis désolée, mais je ne peux pas vous accorder de réduction. Je ne suis qu'une employée, mais je peux peut-être vous proposer autre chose qui serait davantage dans votre budget, me dit-elle aimablement.

Elle se lève, passe avec grâce de l'autre côté du comptoir et se dirige vers une étagère que je n'avais pas remarquée. Elle est mince et svelte — c'est tout à fait le genre de fille qui me fait me sentir lourde et pataude. Elle me tend une paire de chandeliers tout à fait semblables aux précédents et les expose à la lumière.

— On voit à peine la différence, me fait-elle remarquer, et ils coûtent moins de vingt livres.

— Vous pouvez me faire un paquet-cadeau ?

— Je vais vous en faire un magnifique, répond-elle en souriant.

Je quitte la boutique une demi-heure plus tard. Pendant ce temps, Alina et moi sommes presque devenues amies. Elle remplace pendant quelques jours le propriétaire des lieux qui s'est rendu à une foire-exposition au nord du pays de Galles.

Alina est comédienne et, en ce moment, elle est entre deux contrats, le terme étant, d'après moi, assez exagéré. Son dernier rôle remonte à six mois. Elle jouait la victime dans la reconstitution d'un crime. Peu importe, elle est très sympa, et je suis sûre qu'elle aura un jour ou l'autre le rôle de sa vie. Elle est ravie que j'emménage à côté et a promis de venir me voir. Je suis enchantée d'avoir rencontré une femme qui ne soit pas une peau de vache et j'espère que nous allons devenir amies. Une fois dans la rue, mon paquet-cadeau à la main, j'appelle Sophie. Il est presque 6 heures et, avec un peu de chance, elle a déjà fini sa journée et a quitté la banque. Quand elle me répond, je

lui propose de nous retrouver une demi-heure plus tard dans un pub près de son appartement. J'ai envie de tout lui raconter de mes rencontres avec le charmant Taylor et l'affreux Chris et je veux profiter de ce moment où nous serons toutes les deux, loin des grandes oreilles des deux Chipies, pour lui donner son cadeau. Mais elle n'a pas le temps car elle a un rendez-vous à 20 heures. Elle est impatiente de rentrer chez elle pour se plonger dans un bain et se préparer. Déçue, j'insiste :

— Oh, Sophie, s'il te plaît, j'ai tant de choses à te raconter! Nous n'aurons peut-être pas la chance de partager un moment comme celui-là avant longtemps.

— Bon d'accord, on boit un pot, mais pas trop longtemps, je dois être prête à 20 heures.

Elle raccroche avant que j'aie le temps de lui demander avec qui elle a rendez-vous. J'arrive au pub quarante minutes plus tard, elle est assise et regarde sa montre avec impatience. Je m'excuse mille fois de mon retard.

— Désolée, Tao, mais je n'ai que dix minutes à te consacrer.

Je lui offre son cadeau emballé avec goût par Alina dans un papier jaune citron entouré d'un ruban violet. Le bar est encore vide et le barman, un homme entre deux âges avec une queue-de-cheval, acquiesce tristement et en silence quand je lui passe commande d'un seul verre de vin rouge. Sophie a l'air d'apprécier le cadeau mais je vois bien à sa tête qu'elle est ailleurs. Elle lève l'un des chandeliers pour l'observer à la lumière, et ses yeux s'éclairent.

— Ils sont magnifiques, Tao, mais tu n'aurais pas dû, je sais que tu es fauchée en ce moment et ils ont dû coûter une fortune!

Je ne le nie pas, mais je balaie ses objections d'un revers de la main.

— Je voulais te remercier pour tout ce que tu as fait pour moi. Je te suis très reconnaissante de m'avoir accueillie.

— Je sais.

— J'ai rencontré Taylor Wiseman aujourd'hui, dis-je à toute vitesse, le célèbre chef cuisinier qui a une émission à la télé. Et tu sais quoi ? Il m'attend demain matin à son restaurant pour parler avec moi d'une éventuelle collaboration!

Mais elle est de nouveau perdue dans ses pensées. Elle remballé les chandeliers, les glisse dans son sac et regarde sa montre avant de me jeter un regard vide.

— C'est bien.

— Mieux que bien, super! C'est peut-être le début de la gloire!

— Alors je croise les doigts pour toi.

Elle commence à m'ennuyer, ce n'est pas du tout la réaction que j'attendais! Je voudrais qu'elle partage mon excitation et mon enthousiasme.

— Bon, et la maison ? demande-t-elle en faisant enfin l'effort de s'intéresser à moi. Ça marche toujours ?

— Super aussi, j'emménage samedi vers midi. Tu es toujours d'accord pour me donner un coup de main?

— Tu peux compter sur moi, il me tarde de connaître l'endroit, dit-elle en passant la bandoulière de son sac au-dessus de sa tête. Je suis désolée, Tao, mais il faut vraiment que j'y aille maintenant.

— Mais où vas-tu? dis-je, déçue de la voir partir si vite alors que j'ai encore tant de choses à lui raconter.

— J'ai un rendez-vous, je te l'ai dit.

— Ce ne serait pas par hasard avec le neveu de Mme Audesley, le fameux enfant prodige ?

— Eh bien, justement, si, répond-elle sur la défensive, et tu ne devrais pas parler de lui sur ce ton. D'abord parce que tu ne le connais pas et ensuite parce qu'il me semble que tu devrais lui être reconnaissante, tu ne crois pas?

Elle n'a pas tort, je le reconnais et, pour ce que j'en sais, les raisons pour lesquelles Mme Audesley n'aime pas son neveu me paraissent assez minces. Même Chris a pris la défense de Jérôme en précisant qu'il n'était pas responsable de tout le grossier répertoire de Sir Galahad.

— Excuse-moi, Sophie, passe une bonne soirée, dis-je en plongeant le nez dans mon verre.

Elle accepte mes excuses, m'adresse un sourire et, pour montrer qu'elle ne m'en veut pas, me propose son lit.

— Je vais rentrer tard, je dormirai sur le canapé, dit-elle.

Ce qui en langage clair signifie qu'elle ne rentrera pas du tout cette nuit.

Comme je ne veux pas la déranger pendant qu'elle se pomponne pour sa soirée, je reste encore une heure dans le pub. Je commande un autre verre de vin et des amuse-gueules que je grignote en repensant à cette journée pleine de rebondissements, puis je prends le chemin de l'appartement en flânant dans les rues bondées. Dans la boutique du coin de la rue, qui est ouverte vingt-quatre heures sur vingt-quatre, j'achète un bagel à la crème de fromage et au saumon fumé.

Je suis un peu déçue de trouver l'appartement vide. Ça m'aurait amusée de raconter aux deux Chipies ma rencontre avec le fameux Taylor Wiseman, histoire de leur en mettre plein la vue avant de partir d'ici. Je ne les ai pas beaucoup vues cette semaine, elles sortent tout le temps, et je n'ai aucune idée des endroits qu'elles fréquentent. Il me semble qu'aucune d'elles n'a de petit copain attiré. Je pourrais téléphoner à mes parents pour leur raconter les dernières nouvelles mais cela ne les impressionnerait pas le moins du monde. Ils n'ont jamais eu de télévision et n'ont donc jamais entendu parler de Taylor Wiseman. De toute façon, il est plus prudent d'attendre mon rendez-vous de demain avant de crier sur les toits que je travaille avec lui. Ils ne savent rien non plus de mon déménagement chez Mme Audesley. Quand je les appellerai, j'aurai donc beaucoup de choses à leur raconter.

Je passe ma soirée devant la télé. Le film est un peu trop réaliste à mon goût. L'action se passe dans un hôpital, et la maquilleuse s'en est donné à cœur joie, tant c'est morbide. J'éteins et je décide, sans grande conviction, de commencer à faire mes cartons, mais j'abandonne aussi rapidement car il reste encore une journée avant mon déménagement. Je décide de me faire couler un bain et de voler quelques gouttes de bain moussant à Fiona. J'effacerai soigneusement la marque qu'elle a faite sur la bouteille et j'en ferai une autre un peu en dessous de la précédente. Ni vu ni connu... Mais d'abord, je vais tester ses produits de maquillage, son eye-liner hors de prix m'attire particulièrement. C'est alors qu'on sonne à la porte. Heureusement que je n'ai pas commencé à me dévêtir, me dis-je quand dans l'Interphone j'entends la voix du locataire en titre, Peter Parker, l'homme araignée.



— C'est à quel sujet? dis-je d'une voix interrogative.

— J'ai reçu un message d'une des snobinardes. Il paraît qu'elle a un problème électrique dans sa chambre.

Je ne suis pas au courant. Et que fait-il ici à cette heure tardive?

— Je suis désolée, mais je suis toute seule. Pouvez-vous revenir demain ?

— Non, je ne peux pas, alors vous allez ouvrir gentiment cette porte, sinon j'ouvre avec mon trousseau.

Je prends une profonde inspiration et j'appuie sur le bouton qui déverrouille la porte d'entrée. Je trouve incroyable et inquiétant que ce type ait les clés de l'appartement de mon amie et puisse y entrer quand il le souhaite. Mais je suis surtout inquiète pour moi-même. Je ne suis pas très rassurée à l'idée de me retrouver seule avec lui. Je l'entends progresser dans l'escalier, j'ouvre la porte avant même qu'il ne frappe et je la laisse ouverte derrière lui au cas où j'aurais besoin de partir en courant. Ce soir, il porte un ensemble en jean disparate, blouson en jean bleu et pantalon en jean noir. Il tient à la main une caisse en métal qui contient sans doute les outils avec lesquels il va réparer la panne électrique en question. Je grimace un sourire pour ne pas lui paraître trop hostile.

— Je vous laisse travailler.

— Je ne suis pas pressé, je boirais bien un petit verre, me répond-il en me jetant un rapide coup d'œil.

Que faire ? Je suis coincée. D'un côté je n'ai aucune envie qu'il s'attarde, de l'autre, je ne veux pas le froisser.

— Vous voulez une tasse de thé?

— Va pour une tasse de thé.

Il me suit dans la cuisine où je branche la bouilloire.

— Je vais attendre que l'eau bouille avant de me mettre au travail parce qu'après je vais couper l'électricité.

Il s'assied sans attendre mon invitation. J'essaie de m'occuper en sortant les tasses, le lait et le sucre. Il pousse un profond soupir d'aise.

— On peut dire que j'ai eu une journée d'enfer!

Zut, voilà qu'il veut engager la conversation. Je réponds par un laconique :

— Vraiment? Que s'est-il passé ?

La cuisine est déjà petite mais, avec lui en plein milieu, on ne peut plus bouger. Je commence à étouffer car il sent très mauvais. Je n'ose ni ouvrir la fenêtre ni vaporiser du désodorisant.

— J'ai eu un problème avec les services sociaux, ils menacent d'interrompre le versement de mes allocations. Ils me soupçonnent de toucher de l'argent non déclaré.

Comme par exemple en sous-louant illégalement un logement HLM, me dis-je intérieurement. Il plisse les yeux d'un air soupçonneux et ajoute sur un ton menaçant :

— Si je trouve celui qui m'a vendu, ça va faire des vagues!

— Pourquoi quelqu'un ferait-il ça? dis-je en me retournant vers la bouilloire qui s'est mise à siffler.

— Je n'en sais rien, mais il le regrettera, vous pouvez me croire!

Je sers le thé, lui propose lait et sucre. Après avoir servi les trois cuillères de sucre qu'il me demande, je change de sujet.

— Et vous-même, où vivez-vous ?

— Pas loin.

— Vous vivez seul?

D'un air gêné et cette fois d'une voix douce, il répond :

— Avec ma maman.

Par cette simple remarque, ce grand type tatoué et baraqué ne me fait plus aussi peur.

— Ce n'est pas trop difficile? dis-je sur le coup d'une intuition.

— Si les services sociaux suppriment nos allocations, elle me tuera ou bien elle ne me lâchera plus jusqu'à ce que je trouve un boulot.

— Où est le problème?

— C'est facile à dire, je n'ai aucune qualification, moi.

Et j'imagine que son apparence doit en décourager plus d'un. S'il se donnait un peu de mal, il pourrait être présentable, mais il faudrait qu'il prenne un bon bain et qu'il change de vêtements. Evidemment, il resterait le tatouage sur la joue...

— Vous savez, dis-je pour le mettre à l'aise, moi aussi, ça fait un an que je n'ai pas travaillé, mais j'espère que la chance va enfin tourner.

Et je ne sais pas pourquoi — est-ce la frustration de ne pas avoir pu parler à Sophie ou parce que je me sens en confiance — je lui raconte ma journée et, à ma grande surprise, il est aussi excité que moi de ma rencontre avec Taylor Wiseman.

— Ma mère l'adore! C'est une de ses fans, dit-il avec un sourire attendri qui montre à quel point il aime sa mère malgré ce qu'il m'a dit auparavant. Quand c'est l'heure de l'émission de l'Américain, je n'ai plus le droit de faire le moindre bruit dans l'appartement. Si vous avez le job, vous essaieriez de l'amener par ici pour que ma mère le rencontre, faites ça pour moi, comme ça, elle me lâchera les baskets.

Je ne veux pas le décevoir mais je ne suis pas sûre que ce soit aussi simple. Puis les bonnes choses ayant aussi une fin, je lui rappelle, maintenant qu'il a fini son thé, qu'il est venu pour faire des travaux.

— Vous devez intervenir dans quelle chambre? Il se lève à regret et se dirige vers la chambre de Jemima. Il en ressort quelques minutes plus tard.

— Vous avez une ampoule neuve?

Je n'ai aucune idée de l'endroit où elles peuvent être, mais je me fie à mon intuition et je trouve une boîte d'ampoules dans le placard de l'entrée. Il ressort de la chambre au bout d'une minute, l'air exaspéré.

— Quelles idiotes, elles ne savent même pas qu'une ampoule, ça se change de temps en temps !  
Ne me demandez pas pourquoi, mais j'aime bien Peter Parker.

Au matin, il n'y a aucune trace de Sophie sur le canapé. Il est clair qu'elle a découché et qu'elle s'est rendue directement à son bureau depuis l'appartement de Jérôme. Je suis peut-être un peu vieux jeu, mais ça me choque. C'est sans doute un héritage de ma jeunesse. Ma mère hippie a toujours milité activement pour l'amour libre, au point de me faire prendre la pilule le jour de mon quinzième anniversaire. Je me souviens que cela m'avait à la fois terrifiée et consternée, mais pour avoir la paix et éviter toute discussion embarrassante, j'avais fait semblant d'accepter de la prendre. Je sais que j'aurais fait bon nombre de jalouses au collège si mes amies l'avaient su — avoir des parents aussi cool, c'était le rêve de toutes les filles ! Mais, moi, je rêvais secrètement d'avoir une mère vieux jeu qui me mette en garde contre les dangers d'une sexualité trop précoce. J'avais dix-huit ans la première fois que j'ai fait l'amour, ce qui est assez tardif, comparé à mes amies.

Lorsque j'ai emménagé avec Mal, j'avais donc très peu d'expérience. C'est une des raisons pour lesquelles ça n'a pas marché entre nous. Je ne voulais pas le tromper, mais il m'arrivait de me demander comment ce serait avec quelqu'un d'autre. Cela a certainement motivé ma décision de le quitter, même si le prétexte que je lui ai donné est que je me trouvais trop jeune pour m'engager.

Une fois à l'université, pendant mes études de photo, j'ai rattrapé le temps perdu, mais à vingt-cinq ans, je suis toujours dans la moyenne basse sur le plan de l'expérience sexuelle.

J'arrive à l'agence A la Une avec dix minutes d'avance et je dois endurer les coups d'œil glacés d'Amber. Il faudrait crever l'abcès et lui demander quel est son problème. J'ai bien réussi à discuter avec Peter Parker, alors pourquoi pas avec elle ? Mais je ne veux pas prendre le risque que la discussion dégénère et que le ton monte entre nous, à quelques mètres de la porte du bureau du patron. De toute façon, je connais très bien la raison de son hostilité : elle m'en veut de l'avoir court-circuitée pour obtenir un rendez-vous avec Jerry Marlin, et mon déjeuner avec l'animateur de télé le plus sexy du moment a dû la rendre folle de jalousie. Je sens qu'elle trépigne en face de moi, mais je ferme les yeux et fais semblant de me concentrer sur le laïus que je vais servir à Jerry Marlin pour l'éblouir. En réalité je ne pense à rien, je fais confiance à mon inspiration le moment venu. C'est alors qu'elle s'adresse à moi. On dirait un sifflement venimeux :

— Si j'étais vous, je me méfierais.

J'ouvre lentement les yeux et je la vois au-dessus de moi, elle a silencieusement fait le tour de son bureau, ses bras maigres serrés sur sa poitrine creuse. Je la regarde en souriant.

— Je devrais me méfier de qui ou de quoi ?

— Du grand chef.

— Taylor ? dis-je en utilisant son prénom à dessein pour lui montrer notre degré d'intimité.

— D'après la rumeur il est avec Mary Deacon, la productrice de son émission. C'est grâce à elle qu'il en est là, il lui doit tout.

Je déglutis, gênée. Je suis sûre qu'elle raconte n'importe quoi. Il m'a dit lui-même qu'il était célibataire, mais comme je ne veux surtout pas donner du grain à moudre à Amber, je prends l'air détaché.

— Ça ne me concerne pas. L'intérêt que je porte à M. Wiseman est purement professionnel.

Elle n'a pas l'air de me croire.

— Si vous le dites, mais il sait très bien où est son intérêt et s'il doit faire un choix, méfiez-vous, c'est vous qu'il laissera tomber!

Pour être tout à fait franche, même si je le trouve attirant, pas un instant je n'ai considéré Taylor sous l'angle de la séduction. Je suis flattée qu'il ait envie de me revoir et éventuellement de travailler avec moi, encore plus flattée parce qu'il est la coqueluche de millions de femmes, mais il n'est pas du tout mon type d'homme. En fait je le trouve trop beau. Mais je ne peux pas l'avouer à Amber — elle ne me croirait pas ! C'est pourtant la stricte vérité. Pourtant ce qu'elle vient de dire me blesse parce que, si elle a raison, ça voudrait dire qu'il m'a menti.

— En tout cas, merci du conseil, lui dis-je avec un sourire pour qu'elle ne sente pas qu'elle a quand même marqué un point, je ne l'oublierai pas.

La sonnerie de l'Interphone la rappelle à son bureau. Elle me regarde toujours d'un air hostile et ne me quitte pas des yeux en contournant le comptoir et en prenant l'appel. Elle écoute en silence, puis raccroche et me dit que Jerry m'attend dans son bureau. Je me lève et, sans un regard pour elle, je me dirige vers le saint des saints, le bureau de Jerry Marlin. C'est une pièce dédiée au minimalisme, une touche de bois ici, un soupçon de chrome là et surtout, une immense baie vitrée donnant sur la rue animée. J'ai l'impression d'entrer sur une scène de théâtre et d'être ainsi dangereusement exposée aux regards des passants. Jerry comprend mon malaise à l'expression de mon visage.

— C'est une glace sans tain, explique-t-il en me serrant la main. Nous pouvons les voir mais eux ne nous voient pas.

Je me souviens en effet de l'immeuble tel que je l'ai vu depuis la rue — une construction de verre bleuté s'élevant entre deux immeubles anciens — et je me sens rassurée. De l'extérieur, le bâtiment n'a rien d'extraordinaire, mais vu de l'intérieur, il est impressionnant. Je le fais remarquer à Jerry Marlin, qui a l'air enchanté. Je pose mon book sur son bureau et je l'ouvre devant lui. J'ai lu quelque part que c'était une bonne entrée en matière lors d'un entretien professionnel. Je ne me sens pas aussi forte qu'hier où j'y suis allée au bluff. Aujourd'hui, c'est différent. Nous sommes face à face, et cet homme a le pouvoir de faire ou de défaire mon avenir. Occuper son espace et prendre le pouvoir est une façon de me donner du courage. J'ai l'impression qu'il n'est pas dupe parce qu'il sourit d'un air amusé.

— Il est inutile de me montrer votre travail, dit-il en me désignant un fauteuil et en s'asseyant dans le fauteuil voisin du mien. C'est une réunion informelle et, quoi qu'il en soit, vous avez déjà les faveurs de Taylor, ce qui pour moi est essentiel.

Apparemment, ça ne dérange personne que Taylor n'ait vu aucune de mes photos.

— Il m'a demandé de passer ce soir à son restaurant.

Il acquiesce comme s'il le savait déjà.

— J'ai parlé avec lui hier après-midi. Le fait que vous débutiez dans le métier lui plaît beaucoup. Il est sûr que vous vous entendrez bien tous les deux.

Je n'en crois pas mes oreilles.

— Vous êtes en train de me dire que je vais avoir le job?

Jerry sourit. Des feuilles apparaissent dans sa main comme par magie. Il les pose sur mon book et me demande de les lire chez moi en prenant tout mon temps, puis de les signer et de les remettre à la réception.

— C'est votre contrat, il vous lie aux Productions Poids Plume, la compagnie qui produit le livre. Bien entendu, vous ne travaillerez pas en permanence mais vous devez être à la disposition de Taylor quand lui-même est disponible.

Je hoche la tête, incapable de prononcer le moindre mot. Il poursuit :

— Nous vous appliquons le taux salarial de base mais si vous faites du bon travail, vous bénéficierez d'un taux supérieur pour le prochain contrat. On parle déjà beaucoup du livre alors qu'il n'est qu'au stade de la préparation. Le bouche-à-oreille a fonctionné, et nous avons déjà enregistré beaucoup de commandes. En outre, si le show marche aux Etats-Unis, ce sera l'occasion de vous faire un nom.

Déjà sonnée par ce qui m'arrive, je suis carrément K.-O. en lisant le montant de mon salaire. Taux salarial de base ou pas, c'est plus que ce que je n'aurais jamais imaginé gagner en début de carrière. C'est trop beau pour être vrai, mais bien entendu, je ne peux pas le lui dire. Je prends sur moi pour ne pas lui montrer mon trouble. Je suis tentée de signer tout de suite, de peur qu'il ne change d'avis, mais ça pourrait lui sembler suspect. C'est avec un effort surhumain que je range tranquillement le contrat dans mon sac. Il jette un coup d'œil à sa montre.

— J'avais prévu de vous consacrer une demi-heure, mais j'ai un autre rendez-vous de dernière minute et je dois malheureusement vous laisser.

Je suis soulagée car j'ai hâte de sortir de son bureau pour me pincer et vérifier que je ne rêve pas éveillée. Je récupère mon book, et nous nous serrons la main en souriant.

— J'ai l'intuition que c'est le début d'une longue et fructueuse collaboration, Tao, dit-il.

J'aurais adoré qu'il me dise ces derniers mots la porte de son bureau ouverte, pour moucher cette punaise d'Amber.

Le Tulipe, le restaurant où Taylor travaille, n'est qu'à cinq minutes de l'agence. Je flâne en chemin, regardant les boutiques avec l'envie de crier aux passants que j'ai un nouveau job et que la vie est belle. Mais je résiste à la tentation de me donner ainsi en spectacle et j'arrive au restaurant à l'heure précise du rendez-vous. Le Tulipe est un restaurant chic et huppé, des lauriers taillés encadrent la porte d'entrée. D'habitude, c'est le genre d'endroit qui m'intimide, mais aujourd'hui je ne me reconnais pas : j'ai toutes les audaces. Le restaurant n'ouvrant qu'à midi et demi, je sonne à la porte. Un jeune homme charmant vient m'ouvrir en me disant que je suis attendue. Je suis soulagée parce que, malgré les marques d'estime de Jerry et de Taylor, je reste un tantinet méfiante. Ça ne me surprendrait pas qu'ils apparaissent soudain en riant parce que je suis tombée dans le piège de la caméra cachée. Ma petite crise de paranoïa n'est que passagère. Elle s'arrête dès que le jeune homme me dit avec une pointe d'accent français :

— Le chef vous recevra dans quelques instants.

Le jeune homme porte un pantalon noir et une chemise blanche au col ouvert, mais je présume qu'il met une cravate dès que le restaurant ouvre ses portes et peut-être même un tablier comme

dans ces endroits prétentieux où les serveurs doivent porter ce genre d'uniforme. Je le suis dans la salle à manger, simple et chic. Des nappes de lin blanc décorent les tables et des tableaux représentant des tulipes ornent les murs. La tulipe est l'une des rares fleurs que je reconnaisse facilement. Les tableaux sont des planches botaniques dans des cadres dorés anciens. Il y a aussi un magnifique bouquet de tulipes fraîches dans un énorme vase en cristal posé sur une desserte en acajou. L'ensemble est bien plus cosy et élégant que je ne le pensais. Le maître d'hôtel me conduit à une petite pièce adjacente et me propose un café. Je décline sa proposition. Avec tout le stress de la journée, je n'ai vraiment pas besoin de caféine. Taylor apparaît peu de temps après mon arrivée, tout de blanc vêtu, comme à la télévision quand il présente ses émissions culinaires. Il s'assied en face de moi.

— A cette heure-ci, vous devriez être couvert de taches de sauce, non? dis-je pour faire un brin d'humour.

Il jette un œil à sa veste immaculée et sourit à son tour.

— Ça va venir car je finis toujours par me tacher. Mais procédons par ordre.

Il fait une pause et m'examine longuement.

— Jerry vous a parlé ?

Je n'hésite qu'une seconde.

— Vous avez conscience que c'est mon premier vrai job en tant que photographe professionnelle?

— Bien sûr, et vous savez aussi que c'est mon premier livre de cuisine ? Il y a un début à tout pour vous comme pour moi. Mettons-nous au travail tout de suite. Vous disiez que vous aviez déjà quelques idées...

Depuis qu'il m'a donné rendez-vous dans son restaurant, je me suis torturé les méninges, mais sans grand succès, je dois l'avouer. Mais il y a quelques minutes, alors que je découvrais l'entrée chic et élégante de son restaurant, je me suis demandé comment était Taylor avant de devenir la coqueluche des médias anglais. Nul doute que son séjour à Londres l'a métamorphosé. Un peu comme Audrey Hepburn dans le rôle d'Eliza Doolittle dans le film *My Fair Lady*. Je pense particulièrement à la scène où elle retourne voir ses anciens amis au marché. Mais elle a tellement changé que la magie de l'amitié n'opère plus.

— Il me semble que ce serait sympa de vous photographier dans différents endroits de Londres que les touristes américains ou même anglais ne voient jamais. Des endroits dont ils ne soupçonnent même pas l'existence, des lieux authentiques avec des gens authentiques.

Il ne dit toujours rien et fixe le mur blanc sur sa gauche. Impossible de savoir ce qu'il pense, mais il est évident qu'il cogite. Je m'apprête à continuer quand il m'arrête d'un geste de la main. *Voilà, c'est fini*, me dis-je. Il se tourne alors vers moi.

— J'adore, c'est génial!

— Pour vous faire une première idée des lieux auxquels je pense, voici quelques clichés que j'ai réalisés.

J'ouvre fébrilement la fermeture de mon sac et je sors la pochette de photos du marché de Brick Lane et de chez Félix. Il les feuillette rapidement en hochant la tête avec enthousiasme.

— Excellent! Puis-je les garder? Je voudrais les montrer à ma productrice. Je suis certain de pouvoir facilement la convaincre.

— Vous avez besoin de son accord? dis-je en me souvenant de la mise en garde d'Amber à propos de ses relations avec Mary Deacon.

— C'est mon patron, après tout. Il est normal qu'elle ait son mot à dire, non ? Mais ne vous inquiétez pas, je suis sûr qu'elle va adorer.

Je sens à son ton hésitant qu'il me cache quelque chose. Je me demande si c'est parce qu'il m'a embauchée lui-même sans en référer d'abord à sa productrice. Elle n'a peut-être pas apprécié cette idée et elle lui a demandé d'en savoir plus à mon sujet. Il se penche vers moi et me prend la main. Je me demande s'il va la serrer, mais il se contente de la tenir dans la sienne en me regardant dans les yeux.

— J'ai hâte de commencer, pas vous ? Quand pouvons-nous démarrer?

— Ça dépend de vous et de votre patronne.

Il prétend être célibataire mais s'il s'avère qu'il a une liaison avec sa productrice, ce type est un menteur, et on ne peut pas faire confiance aux menteurs. Mais je m'égare. Après tout, ça m'est bien égal qu'il ait une aventure avec elle. Il me lâche enfin la main.

— Laissez-moi votre numéro de téléphone, et je vous rappellerai très vite.

Je sors un stylo de mon sac et je cherche du regard un morceau de papier sur lequel noter mon numéro. Il me tend son bras.

— Ecrivez-le ici.

— Sur votre manche?

— Oui, et n'ayez pas peur, je ne le perdrai pas.

Je m'exécute : j'attrape son bras pour tendre le tissu afin d'inscrire mon numéro sur sa veste immaculée. Le simple contact de sa peau me procure un frisson aussi inattendu que troublant. Au petit sourire qui s'affiche sur ses lèvres, je réalise qu'il a parfaitement conscience de mon trouble, ce qui me fait aussitôt rougir comme une tomate et ôter ma main de son bras. Il se lève et s'adresse à moi comme si de rien n'était.

— Je suis vraiment désolé que le restaurant soit complet pour le déjeuner car je vous aurais volontiers proposé de rester pour essayer les différents plats au menu.

— Ce sera pour une autre fois, dis-je en me levant un peu tremblante.

Je suis soulagée qu'il n'y ait pas une seule table disponible. Ce dont je rêve à cet instant précis, c'est de prendre mes jambes à mon cou et d'aller respirer un peu d'air frais dehors.

De retour à l'appartement, je passe quelques coups de fil. Je remets à plus tard l'appel que je destine à mes parents. Je téléphone à cinq ou six amis, dont certains ont fait leurs études de photographie avec moi. Je reste discrète sur ma rencontre avec Taylor et le montant du contrat que Jerry me propose car aucun d'eux n'a encore trouvé de travail, mais je leur explique ce qui m'arrive dans les grandes lignes. J'ajoute que ça peut aussi bien leur arriver à eux aussi, puis je leur souhaite bon courage.

Nous sommes toujours au milieu de l'après-midi. Mon père n'est pas encore rentré de son



travail. En tant que travailleur social, il dirige une équipe spécialisée dans l'assistance aux jeunes en difficulté. C'est un job souvent frustrant et qui a beaucoup de mauvais côtés, mais il dit toujours que s'il peut tirer un seul jeune d'affaire, alors cela vaut la peine de continuer.

En revanche, je ne suis pas certaine que les activités de ma mère servent à grand-chose, si ce n'est lui faire plaisir à elle. Elle fabrique des *dream catchers* indiens, des « attrape-rêves » en osier, en plumes et en toutes sortes de matières trouvées lors de ses balades sur la plage et dans la campagne. Elle les vend sur des marchés ou lors de festivals baba cool. Elle y retrouve ses amis, tous d'anciens hippies avec lesquels elle pratiquait autrefois l'amour libre. Une période aujourd'hui révolue, enfin je crois. Ils se contentent de fumer des pétards, d'embrasser les arbres et d'avoir des débats sans fin sur l'environnement, ce qui, vu l'état de la planète, est assez louable. Précisons tout de même que leur contribution à la cause de l'écologie se limite à recycler quelques canettes de soda et à cotiser à Greenpeace...

Quand j'étais petite, j'étais vêtue comme elle de vêtements colorés achetés la plupart du temps dans des friperies. Elle tressait mes cheveux de perles et de rubans et, ainsi déguisée, j'étais obligée de l'accompagner partout. Je me sentais à l'écart des autres enfants et, en même temps, la cible de leurs moqueries. J'ai supporté cela jusqu'à mes douze ans puis, quand je suis entrée au collège, j'ai trouvé un petit boulot chez le marchand de journaux. Tous les matins, entre 6 h 30 et 8 heures, et le soir après les cours, je distribuais la presse quotidienne aux abonnés. Avec l'argent gagné, je m'achetais enfin des vêtements à mon goût. Ce n'était pas facile de combiner le travail et les études mais j'étais enfin comme tout le monde, du moins en apparence, car en réalité, j'étais comme ma fameuse héroïne Eliza Doolittle, qui se sentait toujours étrangère, où qu'elle aille.

— C'est Tao, dis-je, en réponse au silence qui succède à la sonnerie du téléphone.

C'est exaspérant, mais c'est comme ça. Ma mère, quand on l'appelle, ne parle jamais la première.

— Comment vas-tu, ma chérie? demande-t-elle d'une voix lointaine.

— Très bien. J'ai trouvé un logement et un job ! Et un superjob, même ! dis-je en cherchant le contrat que Jerry m'a donné.

Je lui lis le montant de mon salaire.

— Deux mille cinq cents livres ! s'exclame-t-elle, et pour deux semaines de travail seulement ! Au ton de sa voix, je sens que cette fois, elle est tout ouïe. Est-ce que tu as une idée du nombre d'attrape-rêves que je dois vendre pour récolter une somme pareille ?

— Non, dis-moi.

Ma mère — totalement étrangère à toute forme d'ironie — me prend au mot. A son silence je l'imagine en train de calculer mentalement.

— Environ cinq cents, il me semble. Ça fait plusieurs années de travail!

— Tu pourrais changer de job, dis-je en commençant à perdre patience, tu sais très bien que ce n'est pas une mine d'or!

— Ce n'est pas une question d'argent, Tao, je croyais que tu l'avais compris, depuis le temps!

J'ai toujours été persuadée que j'étais une grande déception pour ma mère. Heureusement pas pour mon père, qui adore lui aussi la photo. Je sais qu'il a été très content pour moi quand je lui ai

annoncé que je quittais la banque pour commencer des études de photo. Ma mère aussi était assez contente, mais pour d'autres raisons. Pour elle, travailler dans une banque, c'était en quelque sorte pactiser avec le diable. Comme si je prenais l'argent des pauvres pour le donner aux riches. Je suis certaine qu'elle a été soulagée de mon choix, mais qu'au fond elle aurait préféré que je parte en Inde passer une année sabbatique à me débarrasser de ces mauvaises ondes, comme elle-même en avait rêvé dans les années soixante.

— Ça te paraît beaucoup mais tu sais que c'est un job précaire et que je risque de ne pas en avoir d'autre ensuite avant de longs mois.

— Après tout, Tao, c'est ton choix.

Pour quelqu'un qui se dit adepte de la non-violence, quelle maestria dans la pratique de l'agressivité passive !

— Exactement, maman, dis-je renonçant à argumenter. Je ne me plains pas, je suis ravie et je voulais que papa et toi le sachiez. Bon, je vais te laisser car je déménage demain et j'ai encore des paquets à faire.

— Tu vas raccrocher sans me donner ta nouvelle adresse ?

Je soupire, lui donne mon adresse et je lui dis que je la rappellerai bientôt. Mentalement, je me promets de ne téléphoner de nouveau que lorsque mon père sera à la maison car je suis sûre que lui au moins se réjouira pour moi. Je fais mes bagages, puis je m'offre un long bain relaxant. Quand je sors de la salle de bains, il est déjà tard et toujours aucun signe de Sophie ni des deux Chipies. Ces deux-là ne me manquent pas, mais je suis désolée que Sophie ne passe pas cette soirée avec moi. Cela ne lui ressemble pas de faire passer ses amours avant l'amitié. Je ne connais pas Jérôme Audesley mais, je ne sais pas pourquoi, j'ai un mauvais pressentiment à son sujet.

Je me concocte un sandwich au pain complet et au thon et je me prépare à passer la soirée seule face à la télévision. C'est alors que j'entends la porte d'entrée s'ouvrir. Je suis en peignoir, les cheveux enroulés dans une serviette de toilette, c'est dire que je ne suis pas enchantée de voir débarquer les deux Chipies en galante compagnie.

— Surprise! crient-elles alors que j'opère une retraite prudente vers la chambre de Sophie.

J'ai le temps de voir qu'elles tiennent une bouteille de vin dans chaque main et qu'elles me sourient. Sophie entre alors à son tour et se met à rire en voyant mon air effaré.

— J'aurais dû te prévenir, mais les filles m'ont persuadée que ce serait plus sympa de te faire la surprise !

Je comprends qu'elles sont enchantées de me voir ainsi en petite tenue au milieu du salon en présence d'hommes. Ils sont quatre et occupent tout l'espace du petit salon. *Quatre garçons pour quatre filles*, me dis-je intérieurement. Je reconnais celui de Sophie instinctivement. Jérôme Audesley est grand, séduisant, et il le sait. C'est le genre de garçon qui a fréquenté une grande école. Il me dévisage avec amusement. Sophie s'approche de lui et s'accroche à son bras pendant que les deux Chipies le contempnent avec adoration.

— Je te présente Jérôme, dit Sophie.

Malgré mon allure un peu négligée, je lui tends la main de l'air le plus digne qui soit.

— Je crois que je vous dois des remerciements.

Il me serre la main nonchalamment en passant un bras sur les épaules de Sophie.

— Je vous remercie également, je n'aurais jamais rencontré cette charmante jeune fille sans l'e-mail qu'elle a fait circuler à votre sujet dans toute la boîte.

Il est beau, charmant et s'exprime avec aisance, mais je ne sais pas pourquoi, je le déteste instinctivement. Il est trop parfait et il en fait trop, à la limite de l'obséquiosité. Mais je n'ai pas le temps de m'appesantir sur cette mauvaise impression car Sophie me présente le reste de la bande. Ce sont des amis de Jérôme — ils ont le même look que lui en moins bien. Il y a un Simon, un Henry et un Lawrence. A voir la rapidité avec laquelle les deux Chipies se précipitent l'une sur Simon, l'autre sur Lawrence, je suppose que le dernier, en l'occurrence Henry, m'a été réservé. Je leur souris, puis je leur demande de m'excuser. Une fois seule dans la chambre de Sophie, je me change en regrettant ma soirée plateau télé. Je suis en train d'enfiler un jean quand Sophie entre.

— J'étais sûre que tu serais enchantée de finir en beauté ton séjour parmi nous. Les deux Chipies ont sauté de joie quand je les ai appelées au boulot tout à l'heure.

— Surtout quand tu leur as dit que tu viendrais avec des copains de Jérôme, non ?

Elle sourit avec ironie en s'asseyant au bord du lit puis, dans un murmure et les yeux brillants d'excitation, elle demande :

— Alors, qu'en penses-tu ?

Je réponds prudemment en prenant mon temps pour enfiler un T-shirt rose décoré d'un grand cœur rouge.

— Il est très mignon.

— C'est vrai, n'est-ce pas ! se pâme-t-elle, mais il n'y a pas que son look, tout en lui est... tellement différent !

Je ne le lui fais pas dire, c'est exactement ce que je ressens, justement, mais comme il est hors de question que je lui fasse de la peine et que je gâche notre dernière soirée, je prends sur moi.

Je bois pas mal de vin, j'évite de croiser le regard de Jérôme et je suis aussi charmante que possible, particulièrement avec Henry, qui travaille à la City, aime le bateau et les voitures de courses et qui passe la plupart de ses week-ends dans la maison de ses parents dans le Surrey. J'ai l'intuition qu'il me trouve aussi ennuyeuse que je le trouve moi-même rasoir et je suis soulagée qu'il nous quitte assez rapidement après s'être excusé. C'est l'occasion que j'attendais pour m'éclipser. De toute façon, personne ne fait attention à moi, Sophie me glisse discrètement qu'elle va dormir chez Jérôme.

Une fois dans mon lit avec du coton dans les oreilles pour ne pas entendre le bruit de la musique à fond dans la pièce à côté, je réalise que, pour la première et la dernière fois, j'ai passé une soirée sans échanger de vacheries avec les Chipies. Elles ont même ouvert une bouteille de champagne et porté un toast à ma santé quand je leur ai parlé de mon contrat. Cela dit, elles avaient déjà pas mal bu et je crois pouvoir dire sans me tromper que leur grande générosité avait surtout pour objectif d'impressionner Jérôme et ses amis, sans parler de leur espoir que je les présente un jour à Taylor, même si je leur ai clairement fait comprendre qu'il n'en serait jamais question.

Le lendemain matin, il m'est impossible de tirer les deux Chipies du sommeil car elles ont toutes les deux une gueule de bois atroce. Je crains que leur promesse de m'aider à déménager ne tombe à l'eau. Après une série de grognements et de jurons plutôt inattendus dans la bouche d'une prétendue lady, Jemima me tend les clés de sa voiture pour que je la charge pendant qu'elle émerge du sommeil. Je passe la matinée à la remplir avec toutes mes affaires et finalement, comme il n'y a pas de place pour quatre personnes, j'appelle Sophie sur son portable et je lui laisse un message pour la décommander. Je la rappellerai quand je serai installée pour qu'elle vienne boire une tasse de thé dans mes nouveaux appartements.

Les deux Chipies émergent finalement juste avant midi, et c'est d'une humeur joyeuse qu'elles embarquent — direction : Hampstead. Assise à l'arrière entre deux valises, je les écoute papoter, entre elles évidemment, tout au long du trajet.

Il fait beau, ce qui les enchante car elles ont prévu un pique-nique avec Lawrence et Simon vers 14 heures. Tant mieux, ça signifie que je ne les supporterai pas trop longtemps. Elles sont très impressionnées par la magnifique demeure de Mme Audesley et par l'accueil très chaleureux qu'elle me réserve. Je m'amuse des coups d'œil étonnés qu'elles me lancent. Il est évident qu'elles se demandent comment quelqu'un d'aussi insignifiant que moi peut avoir autant de chance. Elles ne tarissent pas d'éloges sur la maison, félicitant Mme Audesley pour son goût, l'élégance et le raffinement de la décoration. Je suis un peu gênée par cette rafale de compliments, mais la vieille dame semble apprécier, jusqu'au moment où Jemima lui fait remarquer qu'il y a entre elle et son neveu Jérôme un air de famille évident.

— Vous trouvez qu'il me ressemble vraiment? demande Mme Audesley d'une voix qui, bien que toujours aimable, est un peu pointue.

Je suis en train de monter les derniers bagages dans ma chambre pendant que les deux Chipies, qui n'ont fait que le minimum pour m'aider, poursuivent leur conversation avec Mme Audesley dans le salon. Je m'aperçois que je ne les ai pas prévenues qu'il valait mieux ne pas prononcer le nom de Jérôme dans cette maison. C'est à cause de cet oubli que le drame a lieu. Mais il est trop tard pour intervenir.

— Je suis certaine que vous seriez ravies de rencontrer Sir Galahad, n'est-ce pas, mesdemoiselles?

Les deux Chipies se regardent sans un mot, très gênées soudain d'être vêtues aussi simplement, en jean et sweater, respectivement jaune et rose. J'essaie de les prévenir que Sir Galahad n'est pas le mari de Mme Audesley mais le nom du... oups! J'ai failli dire perroquet, mais je me reprends à temps.

— Sir Galahad est l'African Grey que je viens garder.

— Nous serions en effet enchantées de faire sa connaissance, dit Fiona, n'est-ce pas Jemima?

— Oh, oui, j'adore les perroquets, ils sont intelligents et tellement amusants!

A mon grand étonnement, Mme Audesley ne les corrige pas.

— Entrez, je vous en prie, dit-elle en ouvrant la porte de la pièce dans laquelle vit Sir Galahad.

Les deux Chipies entrent en babillant. J'aurais dû me méfier du petit sourire satisfait de Mme Audesley et de l'étincelle amusée dans son regard quand elle referme la porte derrière elles, mais elle répond à mon air interrogateur en levant sa main droite pour me faire signe de me taire. Dix secondes plus tard, j'entends un cri rauque qui ressemble à celui que Sir Galahad m'a adressé l'autre jour en signe de bienvenue, sauf que celui-ci est immédiatement suivi d'un hurlement humain, puis d'un deuxième. Je n'ai pas le temps de me précipiter dans la pièce pour venir en aide aux deux Chipies qu'elles sortent en hurlant, une expression de terreur sur le visage.

— Il m'a attaquée ! crie Fiona en se couvrant les cheveux des deux mains et en regardant derrière elle comme si le monstre la poursuivait encore.

— Il m'a mordue ! s'exclame Jemima d'une voix blanche en tendant son index ensanglanté devant elle d'un air incrédule.

Le sang coule de la blessure sur le sol, mais j'avoue que l'état du tapis me préoccupe davantage que sa blessure. Je me ressaisis, me précipite vers elle et entoure son doigt d'un mouchoir que je sors de ma poche.

— Tu aurais pu nous prévenir qu'il était vicieux, crache-t-elle avec colère à mon intention pendant je lui bande le doigt.

— Je ne le savais pas, dis-je, presque sincère en évitant de regarder Mme Audesley qui jubile.

Celle-ci ne plaisantait pas à propos des autres prétendants au poste de « perroquet-sitter » agressés par Sir Galahad. A la façon dont Jemima m'arrache sa main tout juste bandée, je sens que sa vieille antipathie à mon égard est ravivée de plus belle. Pendant ce temps, Mme Audesley, qui a jeté un coup d'œil au cuir chevelu de Fiona, lui dit avec un certain dédain :

— Ce n'est rien du tout.

Puis, s'adressant à Jemima :

— Quant à votre doigt, un petit pansement fera l'affaire. Tao, accompagnez votre amie dans la salle de bains, vous en trouverez là-haut.

Jemima lui jette un regard furieux. Sentant qu'elle s'apprête à protester vertement, je me tiens prudemment en retrait. A leur tête, il est clair que Fiona et Jemima ont parfaitement compris que Mme Audesley les a sciemment envoyées dans la pièce à côté. Elle savait parfaitement ce qui les attendait et l'a fait uniquement à cause de leur allusion à Jérôme. Je ne sais pas ce qui me choque le plus, sa méchanceté vis-à-vis des deux filles ou sa méfiance à l'égard de son neveu. Il est évident qu'il vaut mieux l'avoir de son côté que contre soi. Faisant face à Jemima, elle la regarde droit dans les yeux, attendant l'attaque qu'elle pressent. Mais d'une façon aussi soudaine qu'inattendue, l'expression sur le visage de la blessée change du tout au tout.

— Je me débrouillerai. Fiona conduira et nous nous arrêterons dans une pharmacie. Ce n'est pas grand-chose, dit-elle en regardant tour à tour son doigt enroulé dans le mouchoir qui rougit et le tapis constellé de gouttelettes rouges.

Surprenant mon expression, elle comprend que je suis plus ennuyée pour les taches de sang sur le tapis que pour son doigt blessé, et elle me lance un regard accusateur, comme si j'étais finalement responsable de ce qui vient de se passer.

— J'espère que tu t'es bien amusée. Ça t'a plu apparemment de nous ridiculiser devant la tante

de Jérôme, après tout ce que nous avons fait pour toi, ce n'est vraiment pas très sympa.

Sur la défensive j'essaie de me disculper.

— Je suis vraiment sincèrement désolée de ce qui s'est passé, je ne m'attendais pas du tout à cela et je vous remercie beaucoup toutes les deux pour votre aide.

— Suffisamment désolée et reconnaissante pour nous présenter à Taylor Wiseman ? demande-t-elle sournoisement.

— Oui, dis-je en admirant au passage son opportunisme.

— Alors nous attendons ton coup de fil, dit-elle en brandissant son doigt ensanglanté devant moi.

Elle marque une pause, puis me dit ces derniers mots sur un ton empli de pitié feinte :

— Oh, et puis Tao, il est inutile que tu perdes ton temps à te lamenter parce que Henry t'a laissée tomber hier. Tu n'es pas son genre, ça crève les yeux.

J'hésite à lui dire ce que je pense vraiment de son Henry et de toute sa bande de snobinards, mais je suis au-dessus de tout ça et je préfère les laisser partir avec un :

— Tu as raison, c'est évident.

Plus tard, à 4 heures, j'aide Mme Audesley à monter dans son taxi. J'assiste auparavant à ses adieux déchirants avec Sir Galahad. Elle quitte la maison avec une élégante paire de lunettes noires qui dissimulent ses yeux rougis. Après son départ, je me prépare une tasse d'Earl Grey avec une rondelle de citron. Je savoure le breuvage puis je me plonge dans les deux pages d'instructions qu'elle m'a laissées concernant Sir Galahad. Ça va de son régime alimentaire à ses besoins de compagnie, d'attention et de conversation. Il y a aussi une longue liste assez ennuyeuse de tout ce qui touche à son bien-être et à sa santé. « Si vous avez le moindre doute, (souligné deux fois) appelez le vétérinaire immédiatement ! » Le numéro de téléphone du vétérinaire est écrit en gros en haut de la page. Je suis un peu inquiète par toutes ces instructions. J'espère que je serai à la hauteur, je ferai mieux de téléphoner à Chris pour qu'il me rassure et me donne quelques conseils. Mais comment va-t-il se comporter avec moi cette fois ? Il sera peut-être moins désagréable s'il s'agit du confort de Sir Galahad.

A ce moment-même, la sonnette de la porte d'entrée retentit, c'est Chris en personne.

— Je voulais savoir comment vous alliez, dit-il sans sourire.

— Entrez, dis-je sans sourire non plus mais en ouvrant la porte en grand.

Il me suit dans le salon et s'assied confortablement dans un des canapés sans attendre mon invitation. J'ouvre la porte de la pièce de Sirg et je le laisse voleter librement. Nous avons eu une petite discussion tout à l'heure tous les deux, juste après le départ de Mme Audesley. Je lui ai dit franchement que je trouvais qu'il était vraiment méchant de s'être attaqué ainsi aux deux filles, mais à mon grand regret, il n'a montré aucun signe de repentance.

Il vole jusqu'à Chris, se pose sur sa tête et commence à fouiller dans ses cheveux. Je lui raconte ce qui s'est passé quelques heures plus tôt avec les deux Chipies. Il lève la main pour permettre à Sir Galahad de se percher dessus, puis ramène sa main devant ses yeux et le regarde sévèrement.

— Combien de fois t'ai-je dit qu'il fallait bien se comporter avec les invités ?

— Ce qui me choque, c'est que j'ai l'impression que Mme Audesley l'a fait exprès.

— Parce que vos amies l'ont agacée, répond Chris en grattant doucement le poitrail de l'oiseau. C'est une femme charmante mais il ne faut pas la provoquer.

C'est la première fois qu'il est aussi bien habillé. Il porte un jean propre et un sweater bleu marine qui paraît neuf. Il attend peut-être une nouvelle visite un peu plus tard. Après avoir bien réfléchi, j'ai rejeté l'hypothèse d'une « relation » illicite entre le jardinier et son employeuse. C'était une idée absurde. Mais cela ne veut pas dire qu'il ne rend pas de menus services à ses autres employeurs féminins...

— Ce ne sont pas mes amies, en fait, elles ne m'apprécient pas beaucoup. Si elles m'ont accompagnée ici, c'est seulement par curiosité.

— Elles en ont eu pour leur argent, en tout cas, dit-il en riant, mon vieil ami leur a donné une bonne leçon.

— Même pas ! Elles ont réussi à retourner la situation à leur avantage. Justement, à ce propos, je vais avoir besoin de votre aide parce qu'on m'a proposé du travail. Je sais que le délai est un peu court pour vous prévenir, mais ce n'est pas un travail à temps plein.

— J'espère que nous arriverons à combiner nos deux emplois du temps, j'ai moi-même beaucoup de travail la semaine prochaine.

Je ne devrais pas le prendre mal, mais cette dernière remarque m'énerve. Je ne vois pas pourquoi son travail serait plus important que le mien. Il poursuit :

— Vous ne devez pas oublier que vous avez été engagée pour jouer les baby-sitters. C'est votre responsabilité, je ne suis là qu'en dépannage.

— Mais j'ai signé un contrat. Je dois absolument me libérer quand on m'appelle.

C'est un petit mensonge car je n'ai pas encore signé mon contrat, mais ce n'est qu'une question de jours. Je le déposerai sur le bureau d'Amber à la fin du week-end.

— Je suis désolé si je ne vous parais pas sympa, dit-il de l'air de s'en moquer complètement, mais je vous rappelle que vous avez aussi un accord avec Mme Audesley. Je vous remplacerai auprès de Sir Galahad quand je serai moi-même disponible, mais je ne pourrai pas toujours me libérer quand vous m'appellerez.

A court d'arguments, je préfère ne pas insister.

— Très bien, dis-je froidement, peut-être pourriez-vous me communiquer votre emploi du temps des deux prochaines semaines. Comme ça, je saurai à quel moment il est inutile de vous déranger.

A cet instant, Sirg quitte l'épaule de Chris et s'envole d'un coup d'aile pour se poser sur la mienne. Il love sa petite tête contre ma joue d'une façon si douce et confiante que je me sens aussitôt coupable de parler de lui comme s'il me dérangeait.

— Mon vieux copain ne me dérange jamais, dit Chris faisant ainsi écho à mes pensées. Mais malheureusement, je ne peux absolument pas vous donner mon emploi du temps. Je ne travaille pas de cette façon. Mon activité dépend essentiellement de la météo, et je ne peux pas la prédire à si long terme.

Je ne sais de quelle activité il parle exactement. Est-ce l'activité extérieure ou l'activité

intérieure ? Je n'ai pas l'occasion d'approfondir la question parce qu'à ce moment-là, Sir Galahad fait le bruit d'une sonnerie de téléphone suivi d'un :

— Décrochez-moi cette maudite machine! sur le ton de son impérieuse maîtresse.

Ce qui me fait immédiatement ressentir une pointe de culpabilité. Mme Audesley a placé toute sa confiance en moi. Je ne veux pas la décevoir et pour cela, je dois remplir la mission qu'elle m'a confiée auprès de son précieux oiseau. Je suppose également que Chris et elle vont sans doute se téléphoner dans les jours qui viennent. Elle lui demandera certainement ce qu'il pense de mon travail. Je dois donc me montrer prudente, inutile de m'en faire un ennemi.

— D'accord, dis-je, conciliante, nous verrons cela au jour le jour.

— Très bien, et n'oubliez pas que c'est vous la responsable de notre ami à plumes.

Après cette dernière mise en garde, il dit un gentil au revoir à Sirg et m'adresse un bref signe de tête. Je ne lui ai pas posé une seule question sur les instructions laissées par Mme Audesley, apparemment il est clair pour lui que c'est mon problème et que cela ne le concerne pas. Fatiguée par cette journée assez mouvementée, je finis par m'asseoir en ruminant. Sirg parvient à me faire sourire quand, en réponse à l'aboïement d'un chien dans la rue, il se met à crier de la voix distinguée de sa maîtresse ;

— Maudit chien!

Je passe l'heure suivante en sa compagnie, me promenant et papotant avec lui comme s'il était un être humain. Je passe de pièce en pièce en admirant les tableaux, les pièces d'argenterie et d'orfèvrerie. Je reste un long moment en admiration devant une série de portraits miniatures qui décorent le mur au-dessus de la cheminée de la salle à manger. Je me souviens de mes cours d'art et je peux dire, sans être une experte, que ces portraits ont une grande valeur. Je suis soulagée que Mme Audesley ait pris le temps de m'expliquer le fonctionnement du système de sécurité haut de gamme qu'elle a installé pour protéger ses œuvres d'art. Je prends la mesure de la confiance qu'elle a placée en moi, car elle m'a confié la garde de ce qu'elle a de plus cher au monde, Sir Galahad, mais aussi cette somptueuse maison et tout son mobilier. Et, le plus incroyable, c'est qu'elle s'est décidée en fonction de son African Grey dont le flair pour détecter les bons et les méchants est, d'après elle, infaillible.

A la fin de notre petite promenade dans la maison, Sirg toujours perché sur mon épaule, je vais préparer son repas. Je me souviens qu'il y a des fruits exotiques dans le réfrigérateur. Quand il les voit, mon nouvel ami se met à crier avec impatience. Je coupe une belle tranche de carambole, ce fruit parfumé en forme d'étoile, il la saisit et la découpe avec son bec et ses serres en petits morceaux avant de l'avaler avec délice. A la fin de son repas, nous revenons dans sa pièce où il réintègre sa cage. Il m'offre un long sifflement admiratif, dont je le remercie chaleureusement avant de refermer sa cage.

J'allume ensuite la radio et je le laisse écouter son programme favori, d'après les instructions de Mme Audesley, les infos de 6 heures sur la BBC. Je retourne dans la cuisine où Mme Audesley a prévu beaucoup de bonnes choses à mon intention, en attendant que j'aie le temps de faire des courses. Il y a du saumon fumé, deux bouteilles de vin et du pain complet aux céréales. Je pense à Sophie ; je lui ai promis de lui téléphoner quand je serai installée. Il est vrai que cette journée m'a épuisée et que j'aimerais m'allonger avec un verre de ce vin délicieux et un bon livre choisi dans



la bibliothèque de Mme Audesley, mais l'amitié passe avant tout. Toutefois, au moment où je m'apprête à composer son numéro, la sonnette de l'entrée retentit. Ça doit être Chris et ses fameuses tirades sur la responsabilité des « perroquet-sitters ». Au moment d'ouvrir la porte, je compose un grand sourire sur mon visage — je gagnerai davantage en le caressant dans le sens du poil. Après tout, on n'attrape pas les mouches avec du vinaigre. Mais ce n'est pas Chris, c'est Sophie.

Sophie et Jérôme.

Zut, me dis-je pensant à Chris à l'étage en dessous. Si Jérôme parle et que Chris entend sa voix, il va aussitôt le dire à Mme Audesley. Sans réfléchir davantage, je prends Sophie par le bras et je la fais entrer à l'intérieur, j'en fais autant avec Jérôme une seconde plus tard.

— Excusez-moi de vous brusquer ainsi mais Mme Audesley ne veut pas que..., dis-je en jetant un regard gêné à Jérôme qui a l'air de s'amuser franchement.

— Ma grand-tante t'a dit qu'il est hors de question que je franchisse le seuil de cette maison et donc, tu as peur que le jardinier ne m'entende et ne le dise à ma tante.

Je n'aime pas le ton méprisant qu'il utilise pour parler du jardinier.

— C'est exactement ça.

Ils me suivent tous les deux dans la cuisine.

— Mais tu m'as dit qu'elle ne pensait pas ce quelle disait, dit Sophie à Jérôme.

— Elle ne le pense pas, en effet, dit-il en enlevant sa veste et en la posant sur le dossier d'une chaise. Elle m'adore, mais nous avons eu un petit différend dans le passé.

— A quel propos? demande Sophie.

Il se dirige vers le frigo et l'ouvre comme s'il était chez lui.

— Oh, rien de bien méchant! dit-il en sortant une bouteille de chenin blanc. Des histoires de famille, tu vois ce que je veux dire.

Sophie et moi nous dévisageons, incrédules. Malgré tous les problèmes que j'ai avec ma mère ou même avec certains membres de ma famille, je n'ai jamais interdit l'entrée de chez moi à un membre de ma famille et je suis certaine que Sophie pense la même chose que moi. Entre-temps, Jérôme a ouvert la bouteille et sorti trois verres du placard. Il a peut-être des différends avec sa grand-tante mais il est évident qu'il connaît les lieux.

— Je suis sûr que Sophie rêve de visiter la maison, dit-il ensuite d'une voix assurée. Pendant ce temps, je vais préparer le dîner. Je suis sûr, Tao, que tu n'as pas encore dîné, dit-il en m'offrant un verre.

C'est étrange, il donne tellement l'impression d'être chez lui qu'il ne me vient pas à l'esprit de protester en le voyant ouvrir et fermer les placards pour préparer le repas, mais je me demande quelle sera la réaction de Sirg s'il l'entend.

— Et Sir Galahad?

Jérôme s'esclaffe.

— Tu crois qu'il va répéter à ma tante que je suis venu chez elle en son absence?

— Je ne veux pas le perturber, c'est tout.

Jérôme remonte négligemment la manche gauche de son pull bleu ciel en cachemire.

— Le feuilleton *The Archers*, qui passe sur la BBC, va bientôt commencer. Tu n'as qu'à monter le son de la radio, comme ça, il n'entendra rien d'autre. Quant à moi, je promets de ne pas sortir de la cuisine.

— D'accord, mais je pense que tu ne devrais pas rester trop longtemps.

Après avoir monté le son de la radio, je fais visiter la maison à Sophie sans entrer, bien sûr, dans la chambre de Mme Audesley. C'est une très ancienne demeure qui a été rénovée il y a quelques années. On a abattu les cloisons des petites pièces de l'étage pour créer cinq grandes chambres ayant chacune sa salle de bains.

— Je n'imaginai pas que cette maison soit aussi immense et aussi magnifique, dit-elle alors que nous pénétrons dans ma chambre décorée dans des tons de jaune.

J'admire moi aussi l'élégance du décor. Les fenêtres sont drapées de doubles rideaux de soie, un pan jaune pâle tombe depuis la tringle en laiton doré jusqu'au sol, l'autre pan décoré d'un semis de fleurs jaunes le recouvre en partie avant de se draper en plis gracieux autour d'une patère accrochée au mur. Ces rideaux ont dû coûter plus cher que tous les meubles de mes parents, d'autant plus que la plupart d'entre eux viennent de vide-greniers ou de ventes de charité...

— Ce n'est pas mal, n'est-ce pas ? dis-je en m'asseyant sur le bord de mon lit en acajou.

Ma chambre est fleurie d'un superbe bouquet, mélange de roses jaunes et d'herbes odorantes qui parfument la pièce.

— Crois-tu que la tante de Jérôme ait de bonnes raisons de lui refuser l'entrée de sa maison?

— Je n'en sais rien, mais elle a été catégorique en tout cas. Je suis sûre que si elle apprenait qu'il est ici ce soir, elle me mettrait à la porte.

— Elle a vraiment l'air d'un tyran. Je ne peux pas croire que Jérôme ait fait quoi que ce soit d'assez grave pour justifier un tel traitement.

— Sans doute, mais je n'ai pas à discuter ses ordres et, si Chris l'apprend, il le lui dira.

— Chris, c'est le jardinier, n'est-ce pas?

— Il a des idées très arrêtées lui aussi.

Je ne mentionne pas le fait qu'il semble aimer les femmes plus âgées que lui, cela nécessiterait un long développement, et nous n'avons pas assez de temps pour cela. Du reste, Sophie est perdue dans ses pensées.

— Il est super, tu sais, Tao. Je ne suis jamais sortie avec quelqu'un comme lui.

Je suis mal à l'aise parce que je n'ai pas envie de l'entendre me chanter les louanges de Jérôme Audesley.

— Qu'en pensent les Chipies? J'ai l'impression qu'elles ont craqué, elles aussi, pour ses copains.

— Ce n'est pas pareil, répond-elle rapidement.

— Tu les as vues aujourd'hui?

— Non, quand je suis passée à l'appartement pour me changer, elles étaient toujours à leur pique-nique. Jérôme m'a demandé de vivre avec lui, dit-elle soudain.

Sa déclaration me fait l'effet d'une bombe. Je sens la panique m'envahir. Je cache mon trouble en avalant une gorgée de vin.

— C'est un peu tôt, non?

— Normalement, je penserais comme toi, mais je crois que quand tu rencontres la bonne personne, les choses te paraissent tout de suite évidentes et en l'occurrence, je n'ai pas envie de perdre du temps à me poser des questions, tu n'es pas d'accord avec moi?

Que puis-je lui répondre? Je suis persuadée qu'elle se trompe et qu'elle a perdu la tête, mais c'est justement pour cette raison qu'il est inutile d'essayer de la raisonner. Je pourrais peut-être appeler ses parents et leur dire que leur fille a besoin d'aide, mais c'est à ce moment que Jérôme nous appelle pour nous dire que le repas est prêt. Ça m'évite de chercher une réponse qui ne lui plairait évidemment pas. En redescendant, elle me demande de rencontrer Sirg, mais ce n'est pas une bonne idée, d'autant qu'au moment où nous passons devant la porte de sa pièce, il lance un cri menaçant. Il a déjà goûté à deux jeunes femmes innocentes aujourd'hui. C'est amplement suffisant pour la journée, comme je le raconte à Sophie et Jérôme durant le repas.

Jérôme a préparé le saumon et des artichauts en boîte servis avec un délicieux assaisonnement, mélange de miel et de moutarde. Ils s'amusent tous les deux des malheurs de Fiona et de Jemima. Nous finissons la bouteille de vin, et j'avoue que je suis soulagée quand Jérôme enfle sa veste aussitôt la vaisselle rangée. Ils me promettent de sortir de la maison sans faire de bruit et à ma grande surprise, ils se faufilent discrètement au-dehors. Je les suis du regard jusqu'au coin de la rue où je suppose que Jérôme a garé sa voiture. Au moment où je referme la porte, mon portable sonne. C'est Taylor qui m'annonce que la première prise de vue est prévue demain matin à 7 heures au marché de Brick Lane.

Cette nouvelle me met dans un état de panique indescriptible. Je ne serai jamais à l'heure sur place. Comment vais-je transporter tout mon matériel? Toutes ces questions me hantent pendant qu'il m'explique avec enthousiasme qu'il a tellement adoré l'ambiance du marché qu'il veut commencer les prises de vue à Brick Lane. Si nous en avons le temps, il propose de poursuivre avec le café de Félix. Sinon, nous lui consacrerons une deuxième journée entière de prises de vue. Il ne faut pas rater le marché du dimanche, si pittoresque et coloré, et comme il a un rendez-vous à 10 heures, plus tôt nous commencerons, mieux ce sera. Il est partant pour démarrer à 6 heures du matin. Je lui fais remarquer qu'à cette heure-là, le marché n'est pas encore ouvert. Il accepte d'attendre 8 heures — heure de l'ouverture.

Ayant vécu dans le quartier durant deux semaines, j'ai une certaine connaissance des lieux et même de la vie nocturne. Le soir où j'ai fêté mon arrivée à Londres, je suis rentrée à l'aube. Je me souviens qu'entre 7 h 30 et 8 heures, le quartier est déjà animé. C'est le moment idéal pour photographier l'atmosphère sans être dérangé par les passants. Evidemment, il faut d'abord que je me débrouille pour me libérer. Mon contrat avec Mme Audesley prévoit que Sir Galahad ne soit jamais seul plus d'une heure d'affilée. Les prises de vue dureront plus d'une heure, c'est évident, et si Chris le moralisateur n'est pas disposé à me remplacer, il ne me restera plus qu'à annuler mon rendez-vous avec Taylor. Ce qui serait une catastrophe à mes yeux aussi grande que le naufrage du Titanic. Je ne suis pas sûre que Sir Galahad fasse la différence entre une et deux heures, mais je ne peux pas prendre le risque de ne pas respecter mon contrat, d'autant que, hier déjà, j'ai pris des libertés avec les instructions de Mme Audesley. Je respire calmement, plaque un sourire sur mon visage puis je me dirige en croisant les doigts vers l'entresol. Chris ouvre aussitôt. Sa chemise est négligemment ouverte, il est pieds nus, un côté beau mec, la barbe naissante, un peu débraillé. Ses cheveux sont décoiffés comme s'il venait de passer les doigts dedans, à moins, et cette pensée me fait rougir, qu'il ne s'agisse des doigts de quelqu'un d'autre... Il me regarde avec surprise — ce qui est mieux qu'avec colère. Il ne sait donc pas que Jérôme était là ce soir.

— Je suis désolée de vous déranger, dis-je le plus humblement possible, mais j'ai besoin de votre aide.

Quelqu'un m'a dit un jour qu'en disant aux autres que l'on avait besoin de leur aide, cela brisait aussitôt la glace. C'est psychologique. En tout cas, je ne vais pas tarder à savoir si c'est vrai.

— A quel sujet? demande-t-il en passant la main dans ses cheveux pour les discipliner.

Je note qu'il ne me demande pas d'entrer et qu'il se tient devant la porte comme s'il ne voulait pas que je voie à l'intérieur. Il doit avoir de la visite, ce qui pourrait jouer en ma faveur. Il répondra peut-être plus favorablement à ma requête s'il veut que je m'en aille rapidement.

— Je viens de recevoir un appel pour mon travail. Je dois me libérer deux heures demain matin.

— Je croyais que vous ne commenciez que lundi, dit-il en soupirant.

— Je le croyais aussi.

Il réfléchit puis me demande à quelle heure je dois quitter la maison.

— Je dois être à Brick Lane à 7 heures.

— Et vous serez revenue à 9 heures ?

Je me souviens que Taylor m'a dit qu'il avait un rendez-vous à 10 heures.

— Je pense que ce sera plutôt vers 10 heures, dis-je d'une toute petite voix.

— Ça fait donc trois heures et pas deux, dit-il en plissant les yeux.

Je suis sûre que ça l'amuse de me torturer.

— Oui, j'admets que cela fait plutôt trois heures que deux, mais selon les instructions que j'ai reçues de Mme Audesley, je ne réveille Sir Galahad qu'à 8 heures. Ça ne fait donc que deux heures de réelle absence.

— Hum... et comment comptez-vous vous rendre là-bas ? Je suppose que vous n'avez pas de moyen de transport personnel ?

— J'appellerai un taxi, dis-je en sentant la moutarde me monter au nez.

Je me demande bien en quoi ce détail le regarde.

— Je peux vous prêter mon van si vous me promettez de ne pas le cabosser. Il est assuré pour tous les conducteurs mais cela me gênerait beaucoup s'il devait être immobilisé dans un garage pour réparations.

Je suis très surprise par sa généreuse proposition et je me dis que demander son aide à quelqu'un semble fonctionner.

— Vous êtes sérieux ? dis-je, méfiante malgré tout.

— Oui, mais seulement si vous avez tous vos points sur votre permis et si vous me promettez d'être rentrée à 10 heures.

— Promis.

— Attendez, je vais chercher les clés.

Il rentre dans son appartement et me ferme la porte au nez. Il revient aussitôt, me tend les clés et me lance :

— Il n'est pas très propre mais j'espère qu'il vous conviendra.

— Je vous remercie beaucoup, dis-je en jetant un regard dans la rue. Il est garé...

— Il est dans la rue adjacente, sur le trottoir de droite. Vous ne pouvez pas vous tromper, il est assez différent des autres.

— Et comme vous avez vos propres clés de la maison, vous pourrez tenir compagnie à Sir Galahad.

Il acquiesce et recule d'un pas.

— Je vous remercie encore. A demain, alors, dis-je, mais il ne m'entend pas car il a déjà refermé la porte.

Je passe le reste de la soirée à préparer mon matériel pour le lendemain. J'ai un moment de panique car je n'arrive pas à retrouver les rouleaux de pellicule neufs que j'étais pourtant certaine d'avoir achetés. Je finis par les retrouver à l'endroit où je les range d'habitude. Puis, comme la soirée est à peine avancée, je décide de passer une série de coups de fil. Je me prélasser ensuite dans un bain moussant, puis je vais souhaiter bonne nuit à mon African Grey préféré auquel je

chantonne *Rock a Bye Baby*, seule chansonnette que je connaisse, avant de recouvrir sa cage pour la nuit. Ce rituel me semble un peu grotesque, mais je respecte mes instructions à la lettre. Quant à Sir Galahad, il a l'air de vraiment apprécier la comptine car il gazouille en se dandinant en rythme d'une patte sur l'autre. Je vais me coucher à 11 heures avec la crainte de ne pas entendre mon réveil sonner à 5 h 30 du matin. Malgré ma fatigue, j'ai du mal à trouver le sommeil. J'ai pourtant dû m'endormir car je sursaute soudain quand retentit une sonnerie. Ce n'est pas le réveil, c'est Mme Audesley qui est bien arrivée chez son fils au Portugal et qui appelle pour avoir des nouvelles de Sir Galahad. Je la rassure durant environ un quart d'heure puis elle raccroche. Ma culpabilité de ne pas lui avoir raconté la visite de son neveu me tient encore éveillée et anxieuse durant une bonne heure et même peut-être deux — je préfère ne pas regarder le réveil. Finalement, je suis debout avant que le réveil ne sonne et il n'est pas encore 6 heures que tout mon matériel est déjà rangé dans le van rouge de Chris. J'ai trouvé un chiffon pas très propre dans la boîte à gants et j'ai essayé de nettoyer du mieux possible les sièges couverts de poussière et de terre avant de poser dessus mon précieux matériel. Je suis encore très étonnée que Chris me prête sa voiture et je lui en suis reconnaissante, mais je ne comprends toujours pas les réactions de ce garçon. Tant de générosité soudaine après un premier contact plutôt abrupt!

Je remonte ensuite à la maison pour prendre une douche et enfiler une tenue à la fois chaude et confortable. Il fait frais ce matin, mais le ciel est clair et il ne devrait pas pleuvoir. Je n'ai ni faim ni soif. Je suis seulement préoccupée à l'idée de traverser cette ville que je connais mal au volant d'une voiture que je n'ai jamais conduite. Je dois aussi brancher l'alarme avant de fermer la maison. Ça me stresse un peu car Mme Audesley ne m'a montré le fonctionnement qu'une seule fois. J'espère que je ne vais pas faire une manœuvre malheureuse et réveiller tout le quartier. Finalement, c'est moins compliqué qu'il n'y paraît et je m'en sors très bien. Je prends le volant du van et je me lance dans les rues de Londres. Grâce à mon plan *A à Z*, j'arrive à Brick Lane avec vingt minutes d'avance. Je me gare dans la rue voisine de celle de Sophie, puis je me dirige vers l'appartement où je sonne à plusieurs reprises à l'Interphone. Je ne reconnais pas la voix ensommeillée de la Chipie qui me répond mais je lui donne rendez-vous chez Félix. C'est là que je retrouve Peter qui m'attend depuis un moment en compagnie de sa mère, pomponnée et maquillée. Personnage incroyable, aussi grande et baraquée que son fils, on dirait un homme déguisé en femme. C'est sur une impulsion que j'ai téléphoné la veille au soir à Peter, juste après avoir appelé les deux Chipies. Je leur ai dit que ce matin était la seule et unique occasion de rencontrer Taylor Wiseman. Je ne sais pas pourquoi, mais je préfère rester en bons termes avec Peter et, en faisant plaisir à sa maman, je m'assure sa reconnaissance éternelle. Je ne suis pas certaine en revanche d'apprécier beaucoup sa démonstration de joie car elle me prend dans ses bras et me serre sur son opulente poitrine en clamant d'une voix de stentor à son fils :

— Tu ne m'avais pas dit qu'elle était aussi canon !

Elle jette ensuite un regard lourd de sens à son fils qui se met à rougir en regardant ses pieds.

— Allons, allons, ne fais pas ton timide, gros bêta, dit-elle en lui pinçant ensuite la joue.

C'est sans doute un témoignage d'affection maternelle mais Peter, mortifié, rougit encore davantage.

— Je suis ravie de faire votre connaissance, madame Parker, dis-je quand j'ai enfin retrouvé ma respiration.

— Appelez-moi Rosie, susurre-t-elle d'un ton très mondain. Tout le monde m'appelle par mon prénom.

Son manteau de fourrure dégage une odeur étrange. Je n'ai pas l'habitude de l'antimite, mais je suis prête à parier que c'est bien l'odeur qui a agressé mes narines quand elle m'a serrée dans ses bras. Sous son manteau largement ouvert, on devine une robe noire trop courte dont le décolleté laisse apparaître un cou plissé et des seins flapis sur lesquels repose un collier en strass qui brille de mille feux. On dirait qu'elle va passer la soirée à l'opéra. Ils sont installés à une table devant deux tasses de thé. Peter m'en propose une que j'accepte avec plaisir. Il a l'air soulagé d'avoir enfin un prétexte pour s'éloigner quelques instants de son encombrante mère. Je fais un signe de la main à Félix pour lui dire bonjour, et il me regarde avec étonnement. Il doit se demander ce que je fais ici de si bon matin. Il est vrai que je ne l'ai pas prévenu du programme de la matinée. Je m'excuse auprès de Mme Parker et je me dirige vers Félix pour lui demander s'il est d'accord pour que je photographie Taylor Wiseman dans son café.

— Tu ne veux pas dire que ce type que tu vas photographier chez moi est le fameux chef américain qu'Angie adore? me demande-t-il, incrédule, avant d'éclater de rire. Elle va me tuer quand elle va le savoir ! Elle est partie hier matin chez sa sœur à Haringey avec les deux petites et elle ne rentre que cet après-midi.

Je lui promets que nous reviendrons une deuxième fois, il rit encore.

— Tant pis pour elle, elle n'avait qu'à ne pas me laisser tomber tout un week-end ! Tiens, quand on parle du loup, le voilà justement.

Je me retourne pour voir en effet Taylor disparaître dans le giron de Mme Parker. Je le plains en silence pour ce mauvais moment à passer et je lui adresse un sourire d'encouragement. A ma plus grande confusion, je me sens rougir dès que nos regards se croisent. J'espère qu'il ne s'en est pas aperçu. Je fais les présentations, et Taylor serre la main de Peter puis celle de Félix. Je salue Taylor à mon tour et, après m'être excusée auprès d'eux, je l'entraîne à l'écart pour discuter avec lui des détails. Mais nous sommes aussitôt interrompus par l'arrivée inopinée d'une grande femme aux longs cheveux bruns qui se dirige d'un pas décidé vers Taylor.

— Ce café est vraiment fantastique, Taylor, chéri.

Elle s'adresse à lui mais c'est moi qu'elle regarde fixement.

— Je vous présente Mary Deacon, dit Taylor, ma... euh... productrice.

Je lui tends la main. En face de cette belle femme sûre d'elle, je me sens tout à fait déplacée.

— Bonjour, je suis Tao Tandy.

— Quel nom étrange, répond-elle sur un ton glacial avant de se tourner vers Taylor. Va me chercher un de ces gâteaux qui ont l'air tout à fait délicieux, chéri, s'il te plaît.

Taylor hésite à peine, fronce les sourcils mais obéit et me laisse seule face à Mary. J'ai droit à un interrogatoire en règle. Elle veut savoir exactement comment je vois les choses. Elle m'écoute sans faire aucun commentaire mais j'ai l'impression qu'elle a autre chose en tête. J'aperçois Taylor devant le comptoir. Mme Parker vient aussitôt lui mettre le grappin dessus.

— Je sais que ça fait peu de temps que vous êtes à Londres, vous vous plaisez ici?

Ses yeux d'un bleu incroyable pour une femme aussi brune me fixent froidement. Je ne sais pas

pourquoi, mais j'ai une inspiration soudaine — et tant pis pour le mensonge.

— J'aime bien Londres, mais mon ami me manque.

Mon intuition était la bonne car elle change d'attitude immédiatement.

— Votre petit ami?

— C'est plutôt mon fiancé. Il vit à Manchester, mais nous espérons tous les deux qu'il va bientôt venir me rejoindre.

Son soulagement est évident, mais je ne me suis jamais sentie aussi nerveuse de ma vie. Je n'ai plus en face de moi la productrice agressive et autoritaire mais une femme angoissée par la compétition avec une femme plus jeune qu'elle. Je suis heureuse de l'avoir rassurée, même si c'est au prix d'un gros mensonge. A mon tour, je l'interroge sur le mode « confidences entre filles ». Je jette un regard en direction de Taylor et je lui demande :

— Et vous? J'ai entendu dire qu'entre vous...

Mais je n'ai pas de réponse car à ce moment, Taylor, qui s'est débarrassé de Mme Parker, vient vers nous avec le café et la pâtisserie réclamée par Mary. Celle-ci regarde sa montre d'un air désolé.

— Je suis navrée, mais je dois y aller, Tao vient de me raconter pour son fiancé, il leur tarde de s'installer ensemble.

Taylor me dévisage en silence, et j'ai l'impression que mon nez s'allonge comme celui de Pinocchio. Il murmure quelque chose que je n'entends pas, puis raccompagne Mary à la porte.

Le café commence à se remplir : il est grand temps de nous mettre à l'ouvrage. Nous sortons et nous nous promenons dans les allées du marché. Comme Mme Parker ne lâche pas Taylor d'une semelle, je la photographie avec lui devant l'étalage d'un marchand de souvenirs de la Seconde Guerre mondiale — sujet sur lequel elle est intarissable. Il n'y a aucune raison pour que ces photos figurent dans un livre de cuisine, mais je suis sûre que cela lui fera plaisir. Taylor est peut-être un menteur, mais ce geste à l'égard de Mme Parker me touche. Nous faisons des photos plus appropriées devant des étals de fruits et de légumes si bien qu'à 8 h 30, il ne me reste plus que deux rouleaux de pellicule. Nous les utilisons chez Félix. Le café est maintenant bondé, et je photographie Taylor en train d'attendre son thé entre Peter et Mme Parker et en face de Félix, tout souriant au comptoir. Ce dernier me demande de lui donner quelques photos quand elles seront développées, et je le soupçonne de vouloir faire bisquer Angie. Je suis en train de ranger mon matériel quand les deux Chipies font leur apparition. Après les présentations, je m'excuse auprès d'elles et de Taylor et je m'éclipse. Je lui promets de l'appeler demain au restaurant. Il acquiesce et me regarde partir pensivement. Mme Parker me serre dans ses bras avec émotion, Peter me remercie avec effusion et m'aide à transporter mon matériel à travers le marché jusqu'à la voiture.

— Grâce à toi, elle me laissera tranquille un bout de temps. Si tu as besoin de quoi que ce soit, n'hésite pas, je serai toujours là pour toi, me dit-il très sérieusement.

Je lui réponds en souriant que je ne l'oublierai pas, sans penser une seule seconde que dans un délai très court, j'aurai effectivement besoin désespérément des services de Peter Parker.



C'est le cœur joyeux que je rentre à Hampstead avec dix minutes d'avance. Pourvu que Chris le remarque! Je tiens fermement mon sac contre moi car il contient les précieuses pellicules de ce matin. J'espère que les photos seront suffisamment bonnes pour que je puisse les montrer dès demain à Taylor. A moins qu'elles ne soient voilées et que ce soit un désastre total... Stop! Restons positive! En fait, ce qui m'a préoccupée tout au long du trajet du retour, c'est le mensonge que j'ai dit à Mary Deacon à propos de mon prétendu fiancé. Il y a peu de risque que je la croise de nouveau et qu'elle découvre la supercherie, mais c'est surtout à Taylor que je pense et au regard étrange qu'il m'a lancé quand je lui ai dit au revoir. Comme si...

Comme si rien du tout!

Je sors mon matériel du coffre de la voiture de Chris en essayant de me concentrer sur autre chose, mais mes pensées me ramènent toujours à Taylor Wiseman. Il n'y a aucune chance pour que quelqu'un comme lui s'intéresse à une fille comme moi, en tout cas pas de cette façon. D'accord, je reconnais qu'il m'a un peu draguée le premier jour, mais je suis sûre que c'est simplement sa manière d'être avec les femmes. Il a été tout aussi charmant avec les deux Chipies et avec Mme Parker. Et puis il y a Mary elle-même, si belle, si sophistiquée et si dingue de lui que ça crève les yeux. Si j'étais lui, je n'hésiterais pas une seconde entre elle et moi, non pas parce que j'ai une mauvaise opinion de moi-même mais parce que je suis réaliste. Je n'ai pas l'occasion d'approfondir le sujet car, à peine le seuil de la maison franchi, Chris sort du salon pour venir à ma rencontre. Il a l'air tellement préoccupé que je pense aussitôt qu'il est arrivé malheur à Sir Galahad.

— Que s'est-il passé ? dis-je en déposant mon matériel en hâte sur la table de l'entrée.

— Je ne sais pas exactement.

— Vous avez appelé le vétérinaire? dis-je avec une inquiétude qui me fait prendre conscience que je me suis attachée à l'oiseau.

— Ce n'est pas le vétérinaire que je vais appeler, dit-il en désignant la salle à manger, vous feriez mieux d'aller voir par vous-même.

J'entre prudemment dans la salle à manger en me demandant où il veut en venir. Je m'arrête au centre de la pièce et je regarde autour de moi. Je réfléchis rapidement, ai-je mal branché le système d'alarme? Des voleurs se sont-ils introduits dans la maison à cause de moi? Mais comme tout semble en ordre dans la pièce, je me tourne vers lui.

— Je ne comprends pas.

— Regardez la cheminée.

Je suis son regard — il fixe le mur près de la cheminée — puis je contourne la table au centre de la pièce et là, je comprends. Je ne vois plus ce qui, hier encore, était à cet endroit et qui a disparu. Je pousse un cri étranglé. En réponse, Chris pousse un profond soupir.

— J'espérais que vous me diriez qu'Adrienne les a emportées avec elle, c'est pourquoi j'attendais votre retour avant de lui téléphoner.

— Téléphoner à Mme Audesley? dis-je avec horreur en regardant tour à tour le mur vide et le

visage de Chris.

Les fameuses miniatures peintes qui ornaient la pièce ne sont plus à leur place. Disparues, parties, envolées, sans laisser de trace. Enfin, si, il reste la marque des sept clous qui les maintenaient au mur. Je sais qui les a prises, je pourrais écrire son nom sans aucune hésitation. Il les a volées hier pendant que je faisais visiter la maison à Sophie. Espèce de salaud ! Voilà pourquoi il m'a si gentiment proposé de préparer le dîner, voilà pourquoi il était si pressé de quitter la maison après le repas et voilà pourquoi il est parti sur la pointe des pieds en prenant tant de précaution pour ne pas alerter Chris. Et le pire, c'est que je suis entièrement responsable de ce vol puisque c'est moi qui ai introduit le voleur dans la maison. Tout m'apparaît clairement en une seconde. Chris, l'air grave, a déjà tourné les talons. Je présume qu'il va téléphoner à Mme Audesley. Sans réfléchir, je lui emboîte le pas en criant :

— Arrêtez!

Je lui tiens le bras pour l'empêcher de décrocher. Il me regarde avec méfiance alors que je lui tiens toujours le bras. Je le lâche comme si je venais de me brûler.

— Et pourquoi ne le ferais-je pas? demande-t-il avec un soupçon dans la voix comme s'il connaissait déjà la réponse.

— Parce que je sais qui a fait cela, dis-je dans un souffle. J'ai un plan pour récupérer les miniatures, j'ai seulement besoin de temps...

— Si je comprends bien, vous avez laissé entrer ce bon à rien de neveu d'Adrienne malgré ses instructions ?

— Je n'ai pas pu faire autrement, je ne savais pas que c'était lui qui sonnait et quand j'ai ouvert la porte, il ne m'a pas laissé le choix.

Je sais que j'exagère un peu mais, moi non plus, je n'ai pas le choix!

— Pourquoi ne m'avez-vous pas appelé? J'aurais été ravi de le mettre dehors.

Alors je déballe tout. Je lui dit que je n'ai pas aimé Jérôme au premier regard, mais que ma meilleure amie est tombée raide dingue de lui. Je lui parle de Sophie et de sa certitude d'avoir enfin rencontré l'homme de sa vie. Comment la mettre en garde, et de quel droit?

— Et de toute façon, dis-je d'une toute petite voix, je ne savais pas que c'était un voleur. Mme Audesley n'a jamais évoqué cette possibilité. Bien sûr, si je l'avais su, je vous aurais aussitôt appelé.

Il me regarde en secouant la tête d'un air désolé. Je sens que mon plaidoyer ne l'a pas convaincu.

— L'important, c'est qu'elle vous avait expressément interdit de le faire entrer et que vous ne lui avez pas obéi.

Qu'est-ce qu'il peut être buté et sûr de lui! Je le déteste autant que Jérôme, mais je prends sur moi. Je ne dois absolument pas perdre mon calme. Je réfléchis à toute vitesse. Je ne sais pas pourquoi, mais je suis persuadée que, s'il appelle Mme Audesley, nous ne retrouverons jamais les miniatures. J'ai aussi l'impression qu'il me cache quelque chose, pourquoi n'a-t-il pas parlé d'appeler la police?

— Est-ce qu'il a déjà fait cela dans le passé?

— La dernière fois, c'était de l'argenterie.

J'en étais sûre!

— Il a été arrêté?

— Non, Adrienne n'a pas voulu le dénoncer, d'autant qu'elle n'avait pas vraiment de preuves de sa culpabilité. La seule chose que nous savons, c'est que l'argenterie était là avant qu'il ne vienne et avait disparu après son départ.

— Lourdes présomptions.

— Je dois avouer que je trouvais jusqu'à aujourd'hui qu'Adrienne exagérait, je pensais qu'elle accusait son neveu à tort, simplement parce qu'elle ne l'aime pas. Je lui avais accordé le bénéfice du doute. Je pensais même qu'elle s'était peut-être débarrassée elle-même de cette argenterie et qu'elle l'avait oublié. Et, pour dire la vérité, j'avais même un peu pitié de Jérôme.

— Mais vous l'avez pourtant traité de bon à rien ! dis-je, commençant à le détester un peu moins.

— Je crois que c'en est un. S'il a un travail, c'est uniquement grâce aux relations de son père. Il fait le minimum et, malgré un salaire plus que confortable, il accumule les dettes et est toujours à découvert, *dixit* Adrienne, évidemment.

Je suis impressionnée par la façon dont il présente les choses. Il est clair qu'il n'apprécie pas beaucoup Jérôme mais son jugement, ne reposant que sur les dires de Mme Audesley, reste pourtant assez mesuré. Voilà au moins une chose que j'apprécie.

— Si elle a raison pour l'argenterie, alors ce qu'elle a raconté sur Jérôme est probablement vrai aussi.

J'ai une pensée pour Sophie qui va tomber de haut quand elle apprendra la vérité, mais ce n'est pas la priorité. Nous quittons la salle à manger pour rendre une petite visite à Sirg qui, perché sur le toit de sa cage, écoute religieusement *The Archers*. Comme il semble aller très bien et ne pas avoir besoin de nous, nous nous rendons dans le salon où nous nous asseyons dans les canapés pour réfléchir et tenter d'y voir plus clair.

— Vous avez dit que vous aviez un plan ? demande Chris.

Evidemment, je n'ai aucun plan. J'ai dit ça tout à l'heure pour gagner du temps, mais le nom de Peter Parker me vient spontanément aux lèvres.

— Je ne peux rien promettre, mais ce Peter me doit une faveur, et je pense qu'il peut nous aider.

— Vous êtes bien sûre de vous, mais cela me paraît un peu trop vague, si vous me permettez.

Moi aussi, mais je ne veux à aucun prix appeler Mme Audesley, alors j'enjolie un peu les choses.

— Il a des relations dans le milieu, dis-je d'un air entendu.

Au moment où ces mots franchissent mes lèvres, je me rends compte de leur côté théâtral un peu ridicule. Cela n'a pas non plus échappé à Chris.

— Vous avez vu un peu trop de films de gangsters, il me semble. Le marché parallèle de l'art est

un business sérieux, et ces minuscules peintures valent beaucoup d'argent. Si nous ne les retrouvons pas au plus vite et si la police s'en mêle, nous pourrions être considérés comme complices.

Je prends sur moi pour rester calme.

— Je crois que nous devons tenter de les retrouver par nous-mêmes. Rien n'est perdu, elles viennent d'être volées, nous aurions pu nous rendre compte de leur disparition seulement après le retour de Mme Audesley.

— D'accord, dit-il en me regardant, je vous donne une semaine, mais si vous ne les retrouvez pas d'ici là, je prendrai les choses en main.

J'acquiesce avec soulagement. Je ne suis pas sûre de réussir mais je suis contente d'avoir au moins quelques jours de délai. Je dois prendre contact avec Peter au plus vite, mais c'est sa mère qui décroche car il s'est absenté. Elle est enchantée de me parler, elle me dit encore combien je lui ai fait plaisir en lui permettant de rencontrer son idole. Elle m'invite à boire une tasse de thé l'après-midi même chez elle. Je décline l'invitation le plus poliment possible et je lui dis que je dois parler à Peter au plus vite. Elle me promet qu'il me rappellera dès son retour. Je dois aussi parler à Sophie, ce qui m'angoisse davantage que de courir dans tout Londres après un voleur de miniatures. En fait, c'est Sophie qui se manifeste la première, et bien plus tôt que je ne m'y attendais. A midi, au moment où je m'apprête à l'appeler, c'est elle qui sonne à ma porte. Je suis frappée par sa mine défaite. On dirait qu'elle n'a pas fermé l'œil de la nuit et qu'elle l'a passée tout habillée. Cela ne lui ressemble pas du tout. Sophie est toujours tirée à quatre épingles; en face d'elle, je me sens toujours mal fagotée. Elle me suit dans la cuisine où je viens de préparer, sans savoir qu'elle allait arriver, un pot de café frais. Je la laisse prendre place et, durant cinq bonnes minutes, elle ne dit pas un mot. Je respecte son silence, je la connais bien et je sais qu'il ne faut pas la brusquer. J'ai la certitude que c'est sérieux et que son état a un lien avec qui vous savez.

— Qu'est-ce que j'ai fait pour que ça tombe toujours sur moi? dit-elle alors que je lui sers une tasse de café. Pourquoi est-ce que les mecs me traitent toujours comme ça?

Elle se trompe, évidemment, ça ne se passe pas toujours mal entre Sophie et les hommes, mais apparemment, elle est tombée cette fois sur un drôle d'énergumène.

— Que s'est-il passé ? dis-je en m'asseyant en face d'elle.

— Il m'a plaquée, répond-elle d'une voix misérable qui me brise le cœur.

Si je le tenais ce salaud, je lui en ferais voir de toutes les couleurs ! Mais ce que j'apprends ne m'étonne pas, cela faisait évidemment partie du plan de Jérôme. Il n'a plus besoin d'elle, maintenant qu'il a mis la main sur ce qu'il convoitait. Sophie lui a permis d'entrer chez sa tante en son absence, d'accomplir son forfait et de repartir tranquillement. Je ne sais pas comment raconter tout cela à Sophie, j'ai peur de la faire souffrir encore davantage. Mais d'un autre côté, quand elle connaîtra la vérité sur ce sale type, elle réagira peut-être au lieu de se lamenter. Je prends une grande inspiration et je me lance.

— Mon Dieu! s'exclame-t-elle à la fin de mon récit, tu veux dire qu'il avait tout planifié à l'avance?

Elle est si pâle que je me demande si je n'ai pas fait une erreur en lui racontant toute l'affaire.

Mais de toute façon, il est trop tard pour revenir en arrière.

— Je suppose que l'idée lui est venue quand il a lu l'e-mail où tu disais chercher un logement pour moi. Du reste, je pense que c'est aussi lui qui a envoyé les autres postulants à sa tante.

— Je n'arrive pas à croire que je suis tombée dans un piège pareil, dit-elle en secouant la tête. Quand je pense que je croyais tout ce qu'il me disait.

— Tu n'as pas à t'en vouloir, dis-je fermement. C'est un menteur professionnel, et tu n'as pas eu de chance, voilà tout.

— Je n'ai pas de chance ou je suis idiote ? demande-t-elle en couvrant son visage de ses deux mains. Quand je pense que j'ai dit aux deux Chipies que j'allais vivre avec lui!

Evidemment, ce n'est pas de chance, mais cela peut s'arranger.

— Ne t'inquiète pas pour elles. Maintenant, nous devons faire tout notre possible pour retrouver les peintures, c'est le plus important.

— C'est à la police de s'en occuper, non?

Je secoue la tête et lui explique le problème.

— Si tu m'aides, nous arriverons à nous en sortir toutes les deux.

Sophie pose ses deux mains à plat sur la table et me regarde pensivement. Puis, peu à peu, son expression change ; elle passe de la défaite à la détermination.

— Dis-moi ce que je dois faire, je suis prête, dit-elle finalement d'une voix glaciale et décidée.

— Je crains que les miniatures n'aient déjà été vendues, dis-je à Sophie qui secoue la tête avec assurance.

— Si on commence comme ça, alors on part perdantes. Je ne crois pas qu'il ait déjà eu le temps de les vendre, d'autant qu'il a profité d'une opportunité pour les voler. A mon avis, il les a cachées quelque part en attendant de trouver un client.

Cela me paraît plausible. Je pose à Sophie la question que j'ai sur le bout de la langue :

— Qu'a-t-il fait depuis hier soir? S'est-il absenté de chez lui à un moment depuis cette nuit et...

Je cherche les mots qui la blesseront le moins possible.

— Et ce matin, quand il m'a plaquée? ajoute-t-elle froidement. C'est ce que tu essaies de dire délicatement? demande-t-elle avec humour.

— Exactement, dis-je avec une grimace mi-figue, mi-raisin.

— Il ne m'a pas quittée de la nuit. Il a profité de ma crédulité jusqu'au dernier moment, ce salaud, dit-elle avec ironie. Nous sommes rentrés directement chez lui après le dîner. Nous avons fait l'amour puis nous nous sommes endormis, et il n'a pas bougé de la nuit. Tu sais combien j'ai le sommeil léger; s'il avait quitté l'appartement, je m'en serais rendu compte. En revanche, ce matin, vers 9 heures, il m'a dit qu'il allait faire une course pour le petit déjeuner et il n'est rentré qu'à 11 heures pour m'annoncer aussitôt que tout était fini entre nous.

— Comment ? Froidement ? Juste comme ça ?

— Plus ou moins. Il m'a vaguement dit qu'il s'était trompé, qu'il était désolé, qu'il garderait un bon souvenir de notre petite aventure mais qu'il n'était pas fait pour les relations à long terme, dit-elle douloureusement, avant d'ajouter : tout cela de la part d'un type qui disait la veille encore qu'il voulait vivre avec moi.

— Et, en plus, il ne t'a même pas offert de petit déjeuner, quel goujat! dis-je pour détendre l'atmosphère.

Elle répond par un petit sourire amer.

— Tu as raison, le comble, c'est que ce salaud est revenu les mains vides et qu'il ne m'a pas proposé de me ramener chez moi en voiture. Heureusement, du reste, parce que j'ai préféré venir ici directement. Je suis incapable d'affronter les deux Chipies. Je suis sûre qu'elles savent déjà qu'il m'a plaquée grâce à ses deux copains. Ils doivent tous en faire des gorges chaudes.

Rien qu'à l'idée que l'on puisse se réjouir de ce qui arrive à ma meilleure amie, j'ai envie d'en découdre, mais je me raisonne et je me concentre sur ma priorité : retrouver les miniatures.

— Si nous partons du principe qu'il s'est débarrassé des peintures à ce moment-là, il n'a pas pu aller bien loin. Surtout en deux heures.

— En deux heures, tu peux sortir de Londres et y revenir.

— Il nous faut la liste de ses amis et relations, dis-je en essayant de rester positive. Il y a quelque chose que je ne t'ai pas dit.

Elle s'assied et me regarde avec attention. Je lui parle de mon idée de faire appel à Peter Parker. Elle me dévisage fixement avant d'éclater de rire.

— Tu n'es pas sérieuse ? Que veux-tu qu'il fasse ? Et pourquoi nous aiderait-il ?

J'aime ce nous qu'elle emploie comme si ma cause était devenue la sienne. Je me sens moins seule et cela me va droit au cœur.

— Figure-toi que je suis sa nouvelle meilleure amie, dis-je fièrement, et je suis sûre qu'il sera ravi de nous aider.

Elle réfléchit un moment.

— Ce n'est peut-être pas une mauvaise idée. En tout cas, ne lui dis pas que j'ai besoin de son aide. Je ne tiens pas à payer ses services en nature.

— D'accord, mais toi, de ton côté, tu pourrais commencer une enquête discrète à la banque. J'ai entendu dire que Jérôme est payé à ne rien faire. Il doit être assez mal vu par ses collègues.

Mon idée ne l'enchanté apparemment pas beaucoup, mais elle accepte de se renseigner, à condition de ne pas être obligée de le croiser de nouveau. Maintenant que notre plan d'action est arrêté, il ne nous reste plus qu'à attendre que Peter me rappelle. Nous passons le temps en disant des horreurs sur Jérôme. Nous dressons la liste de tous ses défauts, tous les noms d'oiseaux y passent et nous finissons par un grand fou rire. Soudain, Sophie redevient sérieuse.

— J'ai une faveur à te demander.

— Je t'écoute.

— Je n'ai pas la force d'affronter les deux Chipies. Puis-je rester dormir ici cette nuit ?

Elle peut rester, bien sûr. Toutes les chambres d'amis sont vides et je suis secrètement ravie d'avoir de la compagnie. Mais puisque j'ai une invitée, je me dois de la présenter à Sir Galahad, car dans cette maison, il est incontournable. Prudente, j'avertis Sophie que le caractère de l'oiseau est parfois imprévisible et je lui rappelle ce qui est arrivé aux deux Chipies. Après l'avoir briefée durant cinq bonnes minutes, je fais les présentations. Tout se passe bien. Pour être tout à fait honnête, il ne se passe rien, car Sir Galahad, perché sur sa cage, nous tourne le dos et ne manifeste à l'égard de Sophie qu'une profonde indifférence.

— Décidément, je n'ai vraiment aucun succès en ce moment, dit-elle, un peu dépitée.

Comme pour confirmer ses dires, Sir Galahad se met à aboyer comme un chien. Je suis presque soulagée de cette indifférence, pas seulement parce qu'il ne l'a pas attaquée mais aussi parce que ça prouve qu'il m'aime vraiment.

Peter téléphone à 7 h 45. Il a l'air content que je lui demande de l'aide.

— Est-ce que nous pouvons nous retrouver quelque part ? Je préférerais ne pas en parler au téléphone.

Il me propose de me rejoindre à la maison, mais je pense que ce n'est pas une très bonne idée, d'autant que Sophie n'a pas l'air d'y tenir particulièrement. Nous nous donnons finalement rendez-vous à Liverpool Street Station dans quarante-cinq minutes.

Je serai certainement revenue avant une heure, mais au cas où je me perdrais, j'ai confiance en Sophie pour tenir compagnie à Sir Galahad. Elle ne semble pas très rassurée par la mission que je

lui confie, mais je lui explique que sa seule présence suffira. Avant de partir, je nourris Sir Galahad et je papote avec lui pendant dix minutes, puis je quitte les lieux. Sophie m'a beaucoup parlé de Jérôme ces dernières heures. Je connaissais le nom et l'adresse de son employeur — la banque où Sophie travaille — je connais aussi maintenant son adresse, ses numéros de téléphone, son portable et son fixe, ainsi que le nom de ses amis. Malgré tout, je ne suis pas sûre que cela soit suffisant. Peter a pourtant l'air satisfait quand je le retrouve devant le magasin W.J. Smith. Le plus étrange, c'est qu'il n'est pas le moins du monde étonné par ma requête. Il a même l'air de la trouver tout à fait normale, comme s'il menait des enquêtes de ce type tous les jours.

— Que les choses soient bien claires, tu veux simplement que je localise l'endroit où il a caché ces peintures?

J'acquiesce en silence.

— Et après?

Je déglutis, gênée par sa question directe. Je n'avais pas pensé à après.

— Quand tu sauras où elles sont, tu m'appelles et on avise.

Je préfère taire le lien entre Jérôme et Sophie, d'une part parce qu'elle me l'a demandé et, d'autre part, parce que je suis sûre qu'il irait aussitôt casser la figure de Jérôme s'il apprenait comment celui-ci a traité Sophie. J'en ai autant envie que lui mais je préfère éviter que cette affaire ne prenne un tour trop personnel. L'urgence est de remettre la main sur les miniatures avant la fin du délai que Chris m'a accordé. J'ai peu d'espoir, à vrai dire. Je ne crois pas beaucoup en Peter, mais à part m'asseoir par terre et pleurer, je n'ai pas d'autre choix. Pour quelqu'un qui a une araignée tatouée sur la joue, il a soudain un air étrangement pensif.

— Je ne pense pas que cela soit la méthode la plus efficace.

— Pardon?

— C'est comme chercher une aiguille dans une botte de foin. Je ferais mieux d'enquêter auprès des receleurs. Il va sûrement chercher à se débarrasser de la marchandise.

— Tu as raison, mais si ces receleurs dont tu parles ont la marchandise, ils ne vont pas le crier sur les toits. Et même si tu parviens à la localiser, ils n'auront aucun intérêt à la restituer alors qu'en la vendant, ils peuvent faire une opération juteuse.

— Ne t'occupe pas de ça. J'en connais quelques-uns qui me doivent un service, dit-il d'un air important.

Je me demande si je ne me suis pas trompée sur toute la ligne en faisant appel à lui. Mais de toute façon, il est trop tard et je n'ai pas d'autre choix.

— Tu connais mieux ce milieu que moi et je te fais confiance pour retrouver les miniatures. J'ai vraiment besoin de ton aide, dis-je en appuyant sur le mot magique besoin.

— Peux-tu me les décrire précisément?

— Tout ce que je peux dire, c'est que ce sont sept petits portraits peints. Il me semble qu'ils ne représentent que des femmes, mais je vais me renseigner pour te donner plus d'informations.

Je pense que Chris pourra m'aider sur la question.

— J'aurai besoin du nom du peintre.



— Je le trouverai.

Je suis impressionnée malgré moi par la pertinence de ses questions. Peut-être que j'ai finalement frappé à la bonne porte. Il jette un coup d'œil à sa montre et me regarde ensuite.

— J'ai quelque chose à te demander.

— Je t'écoute.

— Qu'est-ce que ça va me rapporter?

Je reste muette quelques instants, puis d'un ton un peu supérieur, je lui réponds :

— Il me semble que tu m'avais dit que tu me devais une faveur.

Il me fixe longuement et froidement, puis avec un sourire :

— Bien joué.

Il tourne les talons et se dirige sans se retourner vers l'escalier mécanique.

De retour à la maison, Sophie m'accueille dans l'entrée.

— Tu as eu de la visite.

— Qu'est-ce qu'il voulait? dis-je persuadée qu'il s'agit de Chris et que celui-ci va me faire une scène parce que j'ai laissé Sirg avec un étranger.

— Ce n'était pas « il » dit-elle alors que je la suis dans la cuisine où je constate qu'elle a préparé le repas.

Il y a un bouquet de fleurs fraîches sur la table.

— Alors c'était qui?

— Alina. Apparemment, tu lui as dit que tu emménageais ici, et elle venait prendre de tes nouvelles.

Je revois soudain la jeune fille gracieuse et frêle comme un elfe qui m'a servie l'autre jour dans le magasin où j'ai acheté les chandeliers de Sophie.

— Oh, Alina! C'est sympa de sa part d'être venue, je lui passerai un coup de fil un de ces jours.

Sophie sort un plat du four et le pose sur la table. C'est un gratin de pâtes nappé de sauce tomate. L'aspect est très appétissant, j'en ai l'eau à la bouche et je m'aperçois que je meurs de faim.

— C'est pour ça qu'elle est passée ce soir, poursuit-elle. Elle voulait te dire qu'elle a décroché un rôle dans une série télé qui se tourne en Ecosse et qu'elle sera absente durant une quinzaine de jours.

Je me sers une part de gratin.

— Je suis ravie pour elle.

— Elle m'a dit également qu'elle connaissait le jardinier qui vit à l'entresol.

Je suis soudain intéressée.

— Ah, oui?

Sophie s'assied en face de moi et se sert parcimonieusement de pâtes.

— Apparemment, il travaille pour la mère d'Alina et pour les amies de celles-ci. Elles le

trouvent toutes merveilleux.

— Tu m'étonnes, dis-je avec aigreur, sa spécialité apparemment, ce sont les femmes d'âge mûr.

Je parle à Sophie de cette belle femme de quarante ans que j'ai vu descendre chez Chris et de la conclusion que j'en ai tirée, à savoir que c'est un gigolo. Et alors que d'habitude, Sophie raffole de mes potins, cette fois, elle semble assez dubitative.

— Je n'ai pas du tout eu cette impression en parlant avec Alina, dit-elle, sceptique, en prenant une petite bouchée de pâtes. Cela dit, tu le connais mieux que moi. Tu n'as plus qu'à me le présenter, comme ça, je me ferai ma propre opinion.

Je suis étonnée de son intérêt pour Chris.

— Tu n'en as pas assez des mecs?

— Pour ce qui me concerne, oui, tu as raison, mais en l'occurrence, ajoute-t-elle très sérieusement, si j'ai envie de le rencontrer, c'est parce que je veux savoir si vous iriez bien ensemble.

— Pas de risque, ce n'est pas du tout mon type !

Puis je lui parle de Taylor, de Mary Deacon et des insinuations d'Amber.

— Et tu penses que Taylor te ment, n'est-ce pas ?

— Peut-être, mais je n'en suis pas sûre, dis-je en grimaçant, pourquoi me mentirait-il ?

— Ça me paraît évident, répond-elle, cynique.

— Ce n'est pas un menteur, dis-je avec plus d'assurance que je n'en ressens réellement.

Une fois mon assiette terminée, je louche sur le plat tout en me disant que j'ai déjà eu mon quota de calories pour la journée.

— Mary prend peut-être ses désirs pour des réalités? suggère Sophie.

— C'est ce que je pense aussi. Et, comme elle est le boss de Taylor, il n'ose sans doute pas aborder la question avec elle.

Sophie me regarde remplir mon assiette une deuxième fois avec amusement.

— Si je comprends bien, ce type t'a tapé dans l'œil ?

Je repense à la décharge que j'ai ressentie lorsque j'ai touché son bras et je frissonne malgré moi.

— Je n'irais pas jusque-là, mais je le trouve sympa, c'est vrai. Mais il m'a à peine regardée, je ne dois pas être assez bien pour lui, dis-je sans conviction, comme si j'attendais un compliment de la part de Sophie.

— Tu as sans doute raison, répond-elle sérieusement, qu'est-ce qu'un type comme lui pourrait bien trouver à une pauvre fille comme toi, alors qu'il est entouré de filles toutes plus canons les unes que les autres qui sont en plus en adoration devant lui ?

Après une longue pause, je lui demande d'une petite voix :

— Tu ne viendrais pas par hasard de me traiter de pauvre fille ?

Elle rit.

— Oui, espèce d'andouille! Tu sais très bien que tu es très belle et qu'il n'y a aucune raison que ce type ne te remarque pas!

— Tu crois vraiment que je pourrais lui plaire ?

Elle lève les yeux au ciel.

— Tu veux que je reprenne tout à zéro ?

Je repense à ce que j'ai dit à Mary sur mon prétendu fiancé qui va bientôt s'installer à Londres.

— Ce n'est pas grave, il suffit d'être prudente à l'avenir, dit-elle avec la sagesse de celle qui a beaucoup appris de ses erreurs passées.

— Je le serai, dis-je avec l'ignorance de celle qui n'a jamais pu tirer la moindre leçon du passé.

Le lendemain matin, Sophie m'emprunte quelques vêtements pour aller travailler. Elle fouille longuement et finit par trouver une jupe et un sweater « convenables » dans ma maigre garde-robe. Cela lui va beaucoup mieux qu'à moi. Nous avons décidé qu'elle resterait quelques jours supplémentaires, le temps d'oublier cette sordide histoire entre Jérôme et elle. Elle veut surtout éviter les commentaires des deux Chipies et leur curiosité déguisée en fausse compassion. Elle a décidé de partir tôt de son bureau et de passer chez elle dans l'après-midi — à une heure où Jemima et Fiona sont absentes — pour prendre quelques vêtements. Elle leur laissera un petit mot pour qu'elles ne croient pas qu'elle s'est jetée dans la Tamise par désespoir.

Ce plan est tout à fait judicieux car cela évitera à Sophie de reparler de Jérôme et d'en dire trop à son sujet. Nous ne sommes pas sûres qu'elles soient capables de tenir leur langue, alors autant éviter de prendre des risques. Nous savons très bien, en revanche, qu'elles ne manqueront pas de téléphoner, mais ce sera plus facile de canaliser leur curiosité à distance.

Sophie quitte la maison à 8 heures. Après son départ, j'offre une belle tranche de mangue à Sirg et je reste un moment auprès de lui. Puis je descends frapper à la porte de Chris ; je veux lui rendre la clé de son van et lui demander quelque chose. Apparemment, il se réveille à peine et n'a pas l'air ravi de me voir de si bon matin. Il porte un T-shirt, un vieux jean délavé et ses cheveux sont tout ébouriffés.

— J'ai besoin de savoir quels sont les noms des artistes qui ont peint les miniatures, lui dis-je en lui tendant les clés.

Il me dévisage d'un air ahuri.

— Vous feriez mieux d'entrer, je vais faire du café.

J'entre et, à ma grande surprise, je découvre un vaste espace, clair et bien rangé. Le salon est décoré avec goût. Il y a peu de meubles, mais ils sont très beaux. Deux canapés rouges se font face, avec une table basse de bois entre eux. D'autres charmantes petites tables sont disposées au bout des canapés et ornées de jolies lampes anciennes. Au mur se trouvent des étagères de livres et de C.D. et, dans l'angle de la pièce, un bureau sur lequel j'aperçois un Mac et une pile de feuilles.

— Vous écrivez vos mémoires ? lui dis-je en le suivant dans la cuisine.

Celle-ci est petite, mais parfaitement aménagée et très fonctionnelle. D'un blanc immaculé, elle est très lumineuse, et est équipée d'un matériel haut de gamme qui doit valoir une fortune. Il ne se donne pas la peine de répondre à ma question et me désigne un tabouret de bar d'un signe de la main. Pendant que je m'installe, il verse du café dans la cafetière.

— Vous en prenez?

J'acquiesce, et il ajoute une cuillère supplémentaire. Il branche une bouilloire électrique et s'assied sur le tabouret voisin du mien.

— Pourquoi voulez-vous connaître le nom des artistes ? demande-t-il en se frottant le visage de ses mains comme s'il avait du mal à émerger.

Il n'est pas rasé, et une ombre recouvre ses joues et son menton.

— J'ai absolument besoin de ces noms pour les communiquer au contact dont je vous ai parlé afin de l'aider dans son enquête.

Il sourit.

— Ah, oui, j'oubliais le fameux contact!

— Oui, dis-je sérieusement, il est confiant dans nos chances de les retrouver, mais ces informations lui seraient très utiles.

La bouilloire commence à siffler. Chris se lève sans dire un mot et reste muet le temps que dure la préparation du café. Il le sert dans deux mugs qu'il pose devant nous.

— Il me semble qu'Adrienne doit avoir ça quelque part, dans des documents pour les assurances. Je vais chercher et je vous tiendrai au courant.

— Merci, c'est parfait, dis-je d'un ton neutre, et quand pensez-vous chercher ces papiers ?

— Pas ce matin, dit-il en regardant sa montre, j'attends quelqu'un dans une demi-heure et j'ai d'autres rendez-vous tout l'après-midi.

« Mon Dieu, me dis-je à moi-même, ce type est insatiable, pas étonnant qu'il ait l'air crevé! »

— Vous avez eu une nuit difficile, lui dis-je suavement.

— On peut dire ça, en effet, j'ai bossé jusqu'à 3 heures du matin.

Ben voyons ! Il faut une sacrée santé pour combler les désirs de toutes ces clientes!

— Tiens, à propos, nous avons une amie commune.

— Nous? demande-t-il, étonné.

— Oui, Alina. Je ne connais pas son nom de famille, malheureusement. Elle est actrice. Je sais que vous travaillez pour sa mère.

— C'est vrai, répond-il d'un air méfiant. C'est une femme bien et elle a une chouette famille.

D'après Sophie, Alina est passée me voir hier soir. Je pensais donc qu'elle avait aussi sonné chez Chris.

— Il est possible que quelqu'un soit venu sonner à la porte mais je n'étais là pour personne. J'avais trop de travail, j'avais même décroché mon téléphone, dit-il en regardant ostensiblement sa montre, il va falloir que j'y aille maintenant...

— D'accord, je vous laisse vous préparer. Désolée pour le café, je ne peux pas le boire, il est trop chaud pour moi.

— Emportez-le si vous voulez, je récupérerai le mug plus tard quand je monterai. Avez-vous des projets pour aujourd'hui ?

Il m'accompagne à la porte. Je marche à côté de lui en me concentrant sur ma tasse qui menace de déborder.

— Je dois développer des pellicules, mais cela ne me prendra pas plus d'une heure.

— Pourquoi ne le faites-vous pas vous-même ? Vous pourriez parfaitement transformer une des salles de bains en chambre noire.

Je n'apprécie pas sa façon de se mêler de ma vie, mais je reconnais que c'est plutôt une bonne

idée.

— On verra.

— Je vous appellerai vers 6 heures, ce soir.

Il referme la porte.

Je suis une curieuse invétérée, aussi, une fois remontée dans mes appartements, je m'installe avec mon café devant la fenêtre du salon qui a une vue plongeante sur l'escalier qui descend chez Chris. Patiemment, j'attends de voir si mes soupçons se vérifient. Après quelques dizaines de minutes, je vois en effet arriver la femme d'une quarantaine d'années que j'ai déjà aperçue une fois. Je ne sais pas laquelle de nous deux prend le plus de précautions pour ne pas se faire voir — moi qui me cache derrière le rideau ou elle qui jette des coups d'œil furtifs à droite et à gauche en descendant l'escalier avant de disparaître de ma vue.

Je profite du reste de la journée pour mettre les conseils de Chris à profit. Je transforme une des salles de bains sans fenêtre en chambre noire. Cela me prend un temps fou, beaucoup plus en réalité que si j'avais juste déposé les rouleaux de pellicule au labo de Miss Chili-Pepper, mais le résultat est beaucoup plus personnel. J'accentue ou j'atténue les contrastes à mon goût, et le résultat final est très satisfaisant.

C'est ce que j'annonce à Taylor en l'appelant à 3 heures de l'après-midi au restaurant. Il vient de terminer le service du déjeuner et me propose de le rejoindre pour lui montrer les photos développées. Je suis prête à accepter, mais je me souviens à temps que je garde Sirg. Quand je lui explique ma situation, il me propose de se déplacer.

— Si vous êtes d'accord, bien entendu, Tao.

Bien sûr que je suis d'accord! Je m'empresse de lui communiquer l'adresse, il sera là vers 5 heures. Après avoir raccroché, je vérifie les messages sur mon portable, que j'avais éteint pendant que j'étais enfermée dans la chambre noire. Il y a deux messages de ma mère et un de Peter. Je commence par téléphoner à ma mère, qui me reproche toujours de ne pas la rappeler aussitôt après m'avoir laissé un message.

— Bonjour, ma chérie, dit-elle d'une voix charmante qui n'augure rien de bon. Je te remercie de me rappeler aussi vite.

Je suis aussitôt sur le qui-vive car cette douceur ne lui ressemble pas du tout. Elle m'interroge sur mon installation, et mes réponses sont aussi brèves que possible pour écourter cet interrogatoire en règle.

— Tu dis que c'est une grande maison, n'est-ce pas?

— Oui, assez grande, dis-je précautionneusement, m'attendant au pire.

— C'est parfait, parce que je viens à Londres vendredi soir et je comptais sur toi pour me loger.

Ma mère à Londres, mon Dieu, aidez-moi !

— Qu'est-ce que tu viens faire ici?

— Il y a une exposition d'art indien d'Amérique du Nord, et je veux en profiter pour voir d'authentiques attrape-rêves. Je pourrai m'en inspirer pour mes modèles.

— Ça m'étonnerait qu'ils exposent des attrape-rêves, dis-je, non pas pour l'empêcher de venir,

quoique ce serait fabuleux si j'y arrivais, mais parce que je le pense sincèrement.

— Bien sûr que si, il y en aura, dit-elle avec un rire méprisant. Ma pauvre Tao, tu n'y connais vraiment rien.

— Je t'assure, je crois qu'ils ne les fabriquent que pour les touristes. Je ne pense pas que ça fasse vraiment partie de leur tradition.

Inutile d'insister, je ne parviendrai pas à la faire changer d'avis. Elle ne supporte pas que j'ose mettre en doute ses connaissances sur la culture des Indiens d'Amérique, même s'il est vrai que celles-ci sont assez faibles.

Résignée, j'interromps le flot de protestations.

— A quelle heure arrives-tu vendredi?

— Vers 7 heures, répond-elle d'une voix plus calme, heureuse d'avoir obtenu ce qu'elle voulait.

Je lui explique comment venir jusqu'ici en métro. Elle me fait répéter plusieurs fois les indications qu'elle écrit avec une lenteur exaspérante.

— Je suppose que papa ne viendra pas avec toi ?

Elle pousse un petit soupir d'exaspération.

— Je ne sais vraiment pas ce qui arrive en ce moment à ton père. Il passe de plus en plus de temps à son travail et ne s'intéresse plus à l'essentiel.

— Comme l'environnement, par exemple?

— Exactement, répond-elle sans remarquer mon ton sarcastique.

— L'environnement qui est selon toi beaucoup plus préoccupant que les enfants maltraités ?

— Si on ne s'occupe pas dès aujourd'hui de la planète, il n'y aura plus d'enfants du tout sur terre dans un futur proche, répond-elle du tac au tac.

Je serais prête à lui accorder l'avantage si elle agissait elle-même en faveur de la protection de la planète au lieu de ne tenir que de grands discours creux. N'ayant de toute façon aucune envie d'en découdre avec elle, je me contente d'un bref au revoir.

— On se voit donc vendredi. Et n'oublie pas d'embrasser papa pour moi quand tu le verras.

J'appelle Peter dans la foulée. Il me dit qu'il a l'affaire en main et me demande si j'ai les informations qu'il m'a demandées. Je lui promets de le rappeler plus tard dans la soirée dès que je les aurai.

Je prends ensuite une douche, puis je repasse mon jean et mon T-shirt préféré. Je me maquille légèrement et je vais tenir compagnie à Sirg en attendant l'arrivée de Taylor qui sonne à 4 h 50, c'est-à-dire avec dix minutes d'avance. C'est un fait, inutile de le nier, je rougis dès que je suis en sa présence, et maintenant que j'ai avoué qu'il me plaisait — je l'ai même dit à Sophie —, je me sens toute intimidée en face de lui. Il a l'air très impressionné par la maison et j'apprécie qu'il le dise simplement alors qu'il est lui-même habitué au luxe. Nous nous installons dans la cuisine et je lui offre une tasse de thé. Je lui raconte comment j'ai trouvé ce job de baby-sitter et il manifeste l'envie de faire la connaissance de Sir Galahad. Mais, craignant une nouvelle manifestation d'agressivité, j'explique à Taylor que nous devons respecter les horaires de l'African Grey qui, pour le moment, fait sa sieste. Je lui propose en revanche de voir les photos réalisées chez Félix et

au marché de Brick Lane. Je lui montre les meilleurs tirages. Il sourit en voyant le nombre de photos où il apparaît en compagnie de Mme Parker. Cela me donne une idée : je donnerai ces photos à la mère de Peter. Cela lui fera plaisir.

— Je savais que je ne m'étais pas trompé, dit-il avec un grand sourire en feuilletant de nouveau les photos. Vous savez, Tao, vous avez fait un travail formidable. J'ai l'impression que ce que nous avons ici est plus que suffisant pour un début, dit-il en me regardant dans les yeux, ce qui me chavire le cœur. Et je suis certain que nous allons tirer le maximum des deux prochaines semaines de votre contrat.

Je suis totalement d'accord avec lui sur ce point. Je lui retourne son sourire et lui explique comment je vois la suite des opérations, sur un ton très professionnel.

— Je pense que, puisque les photos du marché sont réussies, nous pourrions faire d'autres prises de vues dans d'autres marchés de la ville. Il y en a beaucoup à Londres, la plupart sont très typiques et illustreraient très bien le livre.

— J'aime beaucoup cette idée. Venez vous asseoir, Tao.

Son regard direct me fait rougir comme une collégienne amoureuse de son professeur. J'obéis et je m'assieds à côté de lui, totalement hypnotisée. Il tourne sa chaise de façon à me regarder en face.

— Je suis libre ce soir. Ça vous dirait de sortir avec moi ?

— Comment ça, sortir avec vous, je bafouille, vous voulez dire, sortir ensemble?

Il me fixe et je me sens aussitôt complètement idiote. Quelle idée stupide ai-je eu d'employer ces mots sortir ensemble, expression à double sens que quelqu'un d'aussi distingué que Taylor ne peut pas comprendre. Je me sens d'autant plus ridicule que mon visage est écarlate.

— Rien ne me ferait plus plaisir, Tao, mais comme vous êtes fiancée..., ajoute-t-il en jetant un regard à mon annuaire gauche désespérément nu. Et si nous disions que ce soir nous sortons ensemble pour... fêter notre toute nouvelle collaboration?

J'aurais préféré... mais il faudrait d'abord lui dire que je ne suis pas fiancée et donc que j'ai menti à Mary. Ces révélations n'ayant aucun caractère d'urgence, je décide d'attendre. Je lui avouerai peut-être mon mensonge plus tard au cours de la soirée. D'ici là, j'aurai trouvé une explication plausible. Mais, soudain, je réalise quelque chose.

— Je ne sais pas si je suis libre, car malheureusement mon contrat stipule que Sir Galahad ne doit pas rester seul. Il doit toujours y avoir quelqu'un avec lui.

— Il suffit de trouver quelqu'un, alors.

Il y a Sophie, bien sûr, Mais ce ne serait pas très sympa de la planter toute seule en tête à tête avec Sirg alors qu'elle n'a pas le moral et qu'elle compte sur moi pour la consoler. Il faudrait que je dresse toute une liste de recommandations et que Sirg accepte de bien se comporter avec elle. La seule solution, c'est Chris, mais l'idée de lui demander une nouvelle faveur ne me transporte pas de joie.

— Puis-je vous appeler d'ici une heure? J'aurai peut-être une autre solution.

Il se lève.



— C'est moi qui vous appellerai. En attendant, je croise les doigts.

Je lui montre que les miens sont déjà croisés dans mon dos. Je le regarde partir en rêvant depuis le haut de l'escalier, mais ma rêverie est de courte durée car il a à peine disparu au bout de la rue que Chris apparaît. Je m'apprête à lui faire part de ma requête mais il me coupe la parole.

— Ce ne serait pas par hasard Taylor Wiseman que je viens de voir?

Je me contente de hocher la tête car je sens à son ton que cette idée ne l'enchanté pas.

— Qu'est-il venu faire ici?

— C'est la personne pour qui je travaille. Je fais des photos pour son livre de cuisine.

— Vraiment ?

— Oui, vraiment!

— On peut dire que vous et vos amies savez choisir vos relations !

Je suppose qu'il fait allusion à Sophie mais je ne vois ce qui lui permet de comparer ce parasite de Jérôme Audesley avec Taylor.

— Taylor est quelqu'un de très convenable et c'est un chef très doué.

J'ai répondu avec conviction, mais je vois bien à la tête qu'il fait que je ne l'ai pas convaincu.

— C'est ce qu'il vous a dit?

— Il n'a pas eu besoin de le dire. Il n'aurait pas son propre show télévisé s'il n'avait pas de talent.

— Je ne mets pas en doute ses talents culinaires, c'est plutôt l'aspect convenable qui me pose un problème.

— J'aimerais bien savoir ce qui vous permet de juger quelqu'un comme lui, dis-je, exaspérée.

— Parce que je ne suis qu'un jardinier alors que lui est un grand chef?

C'est exactement ce que je veux dire, mais il est inutile de déclencher une polémique justement ce soir où j'ai besoin de lui. Je fais marche arrière.

— Ce que je veux dire, c'est que je suis choquée que vous vous permettiez de porter un jugement sur lui alors que vous ne le connaissez même pas.

— Vous avez raison, je ne le connais pas personnellement mais je connais quelqu'un qui le connaît très bien.

— Que voulez-vous insinuer? dis-je, soudain mal à l'aise.

Il s'apprête à parler, ouvre la bouche mais se ravise en secouant la tête.

— Ecoutez, vous avez raison, ça ne me regarde pas et puisque c'est seulement une relation de travail...

Il me lance un regard scrutateur, et je me sens soudain dans une situation très inconfortable. Comment lui demander maintenant de garder Sirg alors que je vais passer la soirée avec Taylor ? Je suis coincée.

— Bon, puisque c'est tout ce que vous avez à me dire, dis-je en tournant les talons.

— J'étais venu pour les documents concernant l'assurance.

Ah, oui, l'assurance! J'avais complètement oublié que Peter m'avait demandé les noms des artistes qui ont peint les miniatures.

— Bon, vous pouvez entrer, si vous voulez.

Il est toujours en train de chercher les documents dans le bureau de Mme Audesley quand Sophie rentre du bureau. Elle transporte avec elle une lourde valise. Je n'ai toujours pas pris de décision à propos de Taylor et de la soirée de ce soir. Les insinuations de Chris ne me touchent pas, et je n'ai pas l'intention de rater cette soirée. Je demanderais bien à Sophie de me dépanner mais je n'ose pas. Au moment où elle entre dans la cuisine, je lui fais signe de se taire en mettant mon index sur mes lèvres. Je referme la porte et je parle à voix basse.

— Le jardinier est dans le bureau. Il cherche quelque chose qui pourrait nous permettre de retrouver les tableaux.

Puis je lui parle de l'invitation de Taylor et lui raconte ce que Chris m'a dit à son propos.

— Pourquoi est-il aussi virulent contre lui ? demande-t-elle.

— Je n'en sais rien. Il n'a rien voulu me dire, mais je suis certaine que ce n'est pas grand-chose. Il est sans doute jaloux parce que Taylor a du succès.

— Il y a sûrement autre chose, ce genre de jalousie ne va pas aussi loin.

— Quoi qu'il en soit, compte tenu des circonstances, je ne peux pas lui demander de garder Sirg.

— Mais je croyais qu'il dormait à 8 heures du soir? Tu n'as qu'à sortir une fois que Sirg sera couché, ou plutôt perché. Et de toute façon, il ne sera pas seul, je suis là.

— Mais il faut quand même que je prévienne Chris, c'est dans mon contrat et j'ai déjà suffisamment enfreint de règles.

— Mais il n'a pas besoin de savoir que tu vas dîner avec Taylor ?

— Non, mais...

Elle a raison, évidemment, inutile de faire davantage de vagues. Si j'ai envie de sortir ce soir, je sors, un point c'est tout. Et je sors avec qui je veux.

— Tu es géniale!

Je la serre dans mes bras et je réalise soudain que je ne lui ai pas encore demandé de ses nouvelles.

— La journée ne s'est pas mal passée. Grâce à Dieu, je n'ai pas croisé Jérôme. Mais j'ai commencé à tâter le terrain à son sujet.

— Tu as récolté des informations intéressantes?

— Des confirmations : c'est un salaud notoire et si je l'avais su avant de sortir avec lui, j'aurais évité tout ce gâchis ! dit-elle avec dépit. Je ne suis pas assez posée et réfléchie, j'agis trop vite, c'est ma faute.

— Ne te culpabilise pas, si tu étais différente, raisonnable et posée comme tu le dis, je ne t'aimerais pas autant.

Je tourne la tête car on frappe à la porte de la cuisine.

— Entrez!

La porte s'ouvre et la tête de Chris apparaît.

— Il me semblait bien que j'avais entendu des voix, dit-il en souriant chaleureusement à Sophie.

Le genre de sourire qu'il m'avait adressé lors de notre première rencontre mais que je n'ai jamais revu depuis.

— Je vous présente mon amie Sophie.

— Ah, c'est vous, le cheval de Troie ? dit-il, beaucoup plus froidement soudain.

Je suis choquée et furieuse de cette réflexion, mais Sophie se met à rire.

— On m'a donné beaucoup de surnoms dans ma vie mais celui-là, c'est la première fois !

— Ne le prenez pas mal !

Il entre dans la cuisine.

— Je ne suis pas vexée, de toute façon, vous avez parfaitement raison. Il s'est servi de moi pour entrer dans cette maison et je regrette vraiment de m'être laissé manipuler comme une débutante.

— Si je comprends bien, c'est fini entre vous ?

— Fini, terminé.

Il se tourne vers moi et me tend une feuille de papier qu'il tient dans la main.

— J'ai trouvé ça, je pense que c'est ce que nous cherchons.

Je saisis le document qu'il me tend. C'est un inventaire d'assurance avec en face de chaque objet le nom de son auteur et sa valeur estimée. Mon cœur manque un battement. Non seulement je reconnais les noms de plusieurs artistes, ce qui signifie qu'ils sont célèbres, mais le montant de l'estimation est astronomique. Je le dévisage, muette.

— Vous ne croyez pas qu'il faut prévenir Adrienne ? demande-t-il en voyant l'expression de mon visage.

Je ne sais que lui répondre. Cette situation est angoissante, mais le retour précipité de Mme Audesley dans ces conditions me fait encore plus peur. Je fais marcher mes neurones à toute vitesse. A part le fait que je connais maintenant le montant du vol, il n'y a pas d'élément nouveau. Je suis sûre que la meilleure façon de récupérer les miniatures est d'espionner Jérôme. Je secoue la tête et je l'implore de m'accorder le délai dont nous étions convenus.

— Une semaine, pas plus. Après, vous ferez ce que vous jugerez bon.

— Je me permets de vous signaler qu'une journée est déjà passée, il ne vous reste plus que six jours.

— Ce sera suffisant, dis-je avec une assurance que je suis loin de ressentir. A propos, je dois sortir ce soir, après 20 heures, naturellement. Ne vous inquiétez pas pour Sirg, Sophie reste ici.

Il me regarde de la tête aux pieds.

— C'est pour ça que vous avez fait des efforts de toilette, je me disais aussi! Si vous avez besoin de moi, poursuit-il à l'adresse de Sophie, n'hésitez pas à m'appeler, je suis en bas.

Je téléphone à Peter dès qu'il a tourné les talons pour lui communiquer les informations que

Chris m'a données. Enfin, j'appelle Taylor.

Pour ne pas avoir à traverser toute la ville, j'ai demandé à Taylor de dîner dans un restaurant du quartier. Je n'en connais aucun, mais celui qu'il me propose me semble parfait. Je suis même assez impressionnée par l'élégance du lieu et l'accueil soigné que l'on nous réserve quand Taylor est reconnu. Il s'excuse pourtant de m'avoir invitée dans ce lieu qui, selon lui, ne figure pas parmi les temples de la gastronomie. Les mets que nous choisissons me semblent délicieux, mais je me garde de faire trop de commentaires enthousiastes parce que je ne veux pas qu'il s'aperçoive que je n'y connais rien. A vrai dire, je suis incapable de faire la différence entre la bonne et l'excellente cuisine et de toute façon, je me sens tellement nerveuse en sa présence que cela me coupe l'appétit. Je touche très peu à l'entrée et, quand le plat principal arrive — des magrets de canard à l'orange —, j'y touche à peine. Comme nous sommes censés célébrer le début de notre collaboration, Taylor a commandé du champagne. Je n'ose pas lui dire que je déteste cela. Je n'ai du reste jamais compris tout le foin que l'on fait autour du champagne. Pour moi, ce n'est jamais que du vin avec un Alka-Seltzer dedans. Ça me fait tourner la tête dès les premières gorgées, et j'ai toujours la migraine le lendemain. Je fais pourtant comme si j'aimais cela et j'en bois beaucoup trop en espérant calmer ma nervosité. Dès le second verre, les petites bulles perverses font leur effet. Je plonge alors dans son regard noir et je commence à dire n'importe quoi.

— J'ai quelque chose à vous demander.

— Je serais ravi de vous répondre, dit-il en souriant.

Je prends une nouvelle gorgée pour me donner du courage.

— La première fois que nous nous sommes rencontrés, vous m'avez bien dit que vous étiez célibataire, n'est-ce pas?

Il sourit toujours, mais il a l'air d'être soudain sur ses gardes.

— C'est exactement ce que j'ai dit et c'est la vérité.

Je hoche la tête, c'est un bon début. Je cherche les mots qui conviennent pour décrire la situation sans parler d'Amber et de ses insinuations.

— Mais ensuite, j'ai appris que... j'ai appris que Mary et vous...

Il m'interrompt brusquement.

— C'est Mary qui vous a dit cela?

— Non, pas vraiment.

Et c'est la stricte vérité, mais il m'a suffi de voir l'expression sur son visage pour comprendre que Taylor était pour elle autre chose qu'une simple relation de travail.

— Votre informateur est mal informé, voilà tout.

— Mais...

— Mais rien du tout, dit-il avec un brin d'impatience dans la voix. Nous sommes sortis ensemble une fois ou deux, c'est vrai, mais il n'y a jamais rien eu de sérieux entre nous.

— Ce n'est pas l'impression qu'elle donne.

Mon insistance semble l'irriter. Il pose sa fourchette dans son assiette en soupirant.

— Je sais et, pour être tout à fait honnête avec vous, Tao, j'avoue que c'est un sujet assez délicat.

Evidemment, je le pousse à aller plus loin et je lui demande des détails. Quand elle lui a proposé d'être la vedette d'une série télévisée consacrée à la cuisine, il s'est senti très flatté, mais pour lui leur collaboration a toujours été strictement professionnelle. Il l'apprécie beaucoup, c'est une femme qui a de nombreuses qualités et c'est une grande professionnelle, mais elle ne l'a jamais attiré. Il reconnaît qu'il a été imprudent d'accepter de sortir avec elle. Il s'est rendu à des dîners en sa compagnie et aux invitations de ses amis, mais quand il s'est rendu compte qu'elle attendait de lui autre chose qu'une simple amitié, il a espacé leurs soirées en lui expliquant qu'il ne voulait pas mélanger le travail et le plaisir. Il lui semblait qu'elle avait compris, mais apparemment, elle n'accepte pas qu'il sorte avec d'autres femmes.

Il plonge son regard vert dans le mien et boit une gorgée de champagne sans me quitter du regard.

— Jusqu'à présent, ça ne m'avait pas posé de problème, mais aujourd'hui, les choses sont différentes. Malheureusement, je viens de découvrir que la jeune femme en question est fiancée.

Je sais qu'il sait que j'ai menti. Je bafouille :

— J'ai dit ça parce que... euh... je ne sais plus vraiment...

— Parce que Mary vous a questionnée et c'est ce qui vous est venu à l'esprit sur le moment pour vous sortir de ses griffes, c'est bien ça?

— C'était stupide de ma part, je l'avoue, mais ce n'était qu'un demi-mensonge. J'étais effectivement fiancée jusqu'à l'année dernière environ, nous avons même acheté une maison à crédit ensemble et puis soudain... disons que le cœur a ses raisons...

Je m'apprête à lui raconter ma vie à Manchester avant les cours de photo, le prix que j'ai gagné et mon arrivée à Londres, mais je m'aperçois qu'il ne m'écoute plus. Il regarde autour de lui, cherchant sans doute le serveur des yeux. Nous avons terminé depuis un moment ; il doit être impatient parce que le service est peu lent, à moins que mon histoire ne l'intéresse pas, mais je préfère la première hypothèse. Il parvient à capter l'attention de notre serveur et comme ni lui ni moi ne voulons de dessert ou de café, il demande l'addition. Jusqu'au moment où nous nous retrouvons dehors, nous n'échangeons plus que quelques mots anodins.

— Je suis vraiment désolé pour tout ça, dit-il enfin.

— Désolé de quoi?

Je suis au contraire soulagée que nous ayons mis les choses au clair. Je me sentais même presque euphorique car j'avais compris que je lui plaisais et que la voie était libre.

— Je suis désolé de vous avoir placée dans une situation impossible au point d'être obligée de mentir.

— Mais ce n'est pas votre faute si toutes les femmes sont folles de vous! dis-je, totalement désinhibée grâce ou à cause du champagne.

Il s'arrête de marcher et se retourne vers moi. Depuis la sortie du restaurant, nous n'avons fait

que quelques pas dans la rue. Nous sommes devant la vitrine d'une librairie, éclairés par le néon de l'enseigne. Il me sourit, me prend dans ses bras.

— Je suis vraiment très inquiet, pourtant, dans quelques secondes, je vais vous embrasser, Tao Tandy.

J'ai les jambes en coton et je suis complètement retournée par ces mots qui parviennent difficilement à mon cerveau.

— Inquiet? Pourquoi? dis-je d'une voix rauque.

— Parce que le premier baiser, c'est toujours le plus important. S'il est raté, toute la suite de la relation peut être compromise.

— Je suis prête à prendre le risque...

Je me hausse sur la pointe des pieds et je lui tends mes lèvres avec une impudeur que je préfère attribuer aux petites bulles.

Je ferme les yeux et j'attends. Il me semble que je reste dans cette position une éternité. Quand finalement ses lèvres touchent les miennes, ce n'est d'abord qu'un effleurement, un contact léger d'une telle douceur que j'ai l'impression de rêver. Mais ce n'est pas un rêve car le baiser se transforme en feu d'artifice, une explosion intérieure, comme si j'avais reçu une décharge électrique dans tout mon corps. Il prend son temps durant une dizaine de secondes, goûtant mes lèvres, m'embrassant avec douceur, comme dans un souffle, et je me sens fondre. Puis la pression de ses lèvres s'intensifie et son baiser devient plus profond, plus exigeant. Quand nos lèvres se détachent, je me sens aussi molle que de la gelée anglaise.

— On peut aller chez toi? murmure-t-il à mon oreille.

— Oui, dis-je d'une voix rauque en l'entraînant déjà dans la direction de la maison mais, rattrapée par la réalité, je m'arrête au bout de quelques mètres.

Il n'est que 10 heures, Chris ne sera sûrement pas déjà couché, il risque d'apercevoir Taylor et, même si je suis totalement rassurée vis-à-vis de cet homme merveilleux qui embrasse si bien, je n'ai aucune envie, à cet instant précis, de les voir s'affronter. Et puis, il y a Sophie, je ne peux pas déceimment ramener un homme à la maison alors qu'elle dort dans la chambre d'à côté. D'accord, Sophie n'est pas un problème, mais il reste Chris et à l'idée de le rencontrer alors qu'il fait sa petite promenade du soir autour de la maison, mon enthousiasme retombe comme un soufflé. J'explique à Taylor que finalement, le oui est un non, nous ne pouvons pas aller chez moi, mais je suis d'accord pour aller chez lui. Il me regarde tristement.

— Désolé, ma chérie, mais chez moi en ce moment, c'est le chantier. Les décorateurs sont en train de tout refaire. Tout est sens dessus dessous et il y a une forte odeur de peinture. Je ne peux pas t'imposer cela.

Je suis très touchée par sa sollicitude mais je suis surtout extrêmement déçue. Il m'embrasse de nouveau.

— Ne t'inquiète pas, ce n'est que partie remise. Nous avons tout le temps devant nous, maintenant.

Maigre consolation, et puisqu'il me faut un coupable, j'ai une pensée assassine pour Chris que je rends responsable de ma soirée interrompue.

— Remettons ça à mercredi, dit-il, ce sera beaucoup mieux, et nous aurons tout notre temps.

— Mais tu ne travailles pas, ce soir-là ?

— Si, mais j’aurai fini vers 9 heures. Je vais te donner mon adresse, comme ça, tu me rejoindras directement chez moi.

Bien entendu, en rentrant à la maison, aucune trace de Chris dans la rue. J’aperçois cependant un filet de lumière à sa fenêtre. Pour atténuer ma déception je me persuade qu’il serait certainement venu aux nouvelles s’il nous avait entendus rentrer ensemble, Taylor et moi. Sophie n’est pas encore couchée. Elle est impatiente de connaître tous les détails de ma soirée. Elle a déjà vu Taylor à la télévision, mais elle veut savoir comment il est dans la vraie vie. Quand j’en arrive au baiser, son visage se crispe, je sais qu’elle pense à Jérôme. C’est peut-être un salaud mais elle avait des sentiments pour lui. J’abrège donc mon récit.

— Nous nous revoyons mercredi soir, et j’ai hâte d’y être.

Pendant que j’y pense, je réalise que je n’ai rien à me mettre. J’ai porté ce soir ma plus jolie robe qui a tout de même trois ans et je ne peux absolument pas la remettre mercredi. Je poursuis ma réflexion à haute voix.

— Il faut absolument que je dépose mon contrat demain, plus tôt je le remettrai à l’agence, plus vite je serai payée.

— Je peux t’avancer de l’argent, tu me rembourseras quand tu toucheras ton salaire.

J’ai envie de refuser, mais je sais qu’il ne me reste que quelques billets de dix livres qui ne me mèneront pas très loin. Je la remercie chaleureusement et je lui promets un voyage dans les Caraïbes quand je serai devenue riche et célèbre.

— Chris est venu tout à l’heure.

Je suis aussitôt sur mes gardes.

— Et que voulait-il ?

— Il voulait seulement s’assurer que Sir Galahad allait bien.

Devant mon silence, elle poursuit :

— Il a l’air vraiment très sympa.

— Pas avec moi en tout cas.

— Peut-être que c’est toi qui n’es pas sympa avec lui.

— Ce n’est pas vrai, dis-je, aussitôt sur la défensive, je lui ai même proposé d’aller boire un pot pour faire plus ample connaissance avant d’emménager mais il m’a envoyée sur les roses.

Sophie n’insiste pas et change de sujet.

— Quand retravailles-tu avec Taylor ?

Cela me fait penser que nous n’avons pas une seule fois parlé de travail ce soir...

— Sans doute pas avant le week-end prochain puisque d’ici là les marchés sont fermés. Nous voulons continuer à exploiter ce thème en allant photographier en particulier le marché de Brixton.

— N’oublie pas que c’est surtout un marché consacré à l’alimentation et qu’il est ouvert tous les jours sauf le dimanche.



Je prends note de cette information. Il faut que j'appelle Taylor pour fixer un rendez-vous dans la semaine avec lui, c'est alors que je réalise que ma mère arrive vendredi. Je le dis à Sophie qui lève les yeux au ciel, et m'annonce après un silence que, finalement, elle rentrera chez elle jeudi, la veille de l'arrivée de ma mère.

— Merci de ton aide, lui dis-je mi-figue, mi-raisin.

Mais je ne lui en veux pas, je la comprends même très bien. C'est alors que je réalise que je parle de moi depuis une heure et que je ne lui ai pas encore demandé si elle a des nouvelles des Chipies.

— Elles ont appelé plusieurs fois, comme tu peux l'imaginer, soupire-t-elle. J'avais éteint mon portable mais elles ont laissé des messages faussement apitoyés. J'ai l'impression qu'elles sont au courant de tout.

— Pas de tout, quand même!

— En tout cas, elles m'ont dit qu'elles viendraient me voir demain.

— Tu n'as qu'à sortir.

— Il me faudra bien les affronter un jour ou l'autre, alors autant le faire ici.

— Tu peux compter sur moi, je serai à tes côtés.

Puis nous parlons de nouveau des miniatures et des chances que nous avons de remettre la main dessus avant la fin de la semaine. Sophie n'a pas l'air plus optimiste que moi...

Je ne suis pas plus rassurée par le coup de fil de Peter Parker à 1 h 15 du matin. Sous l'effet du champagne, j'étais plongée dans un profond sommeil quand la sonnerie a retenti. J'ai eu du mal à émerger. Peter va droit au but.

— Il y a du nouveau.

— Comment?

— Apparemment, ce minable ne va pas pouvoir se débarrasser des peintures en Angleterre, en tout cas s'il veut en obtenir un bon prix.

J'essaie de réfléchir mais le brouillard dans ma tête refuse de se dissiper.

— Qu'est-ce que cela signifie concrètement?

— Il va être obligé de fourguer la marchandise à l'étranger.

— A l'étranger?

— Oui, aux Etats-Unis, ou en Extrême-Orient, sans doute au Japon.

Je suis parfaitement réveillée, maintenant. Je m'assieds dans mon lit et je fais quelques étirements pour faire circuler le sang jusqu'à mon cerveau embrumé.

— Quand tu dis fourguer tu veux dire qu'il va les transporter lui-même ou les faire transporter par quelqu'un d'autre?

— Il va sûrement le faire lui-même. C'est beaucoup trop risqué de confier des objets d'une telle valeur à quelqu'un et c'est impossible de les envoyer par la poste. Il ne les lâchera pas tant qu'il n'aura pas le fric en poche.

— Ça veut donc dire que nous avons un peu de temps devant nous. Ça ne doit pas être facile de

trouver un acheteur.

— Ce n'est pas sûr. Tu m'as bien dit que ce n'est pas la première fois qu'il commet un vol ?

— Je ne vois pas...

— Tu m'as parlé de l'argenterie qu'il a volé à la vieille dame, non?

— Oui, il me semble, mais je ne vois pas le rapport.

— Comme personne n'en a encore entendu parler dans le milieu, ça signifie qu'il ne s'est sans doute pas encore débarrassé de cette marchandise non plus, m'explique-t-il patiemment, mais il a peut-être déjà un contact.

— Zut!

— Pas de panique, ça ne veut pas dire qu'il est déjà dans l'avion, mais à mon avis, ça ne va pas tarder. Il doit compter sur le fait que tu ne t'es pas encore aperçue de quoi que ce soit, mais il sait qu'il n'a pas beaucoup de temps et il va sans doute acheter son billet d'un jour à l'autre.

Sur ces mots, sans même un au revoir, il raccroche.

Après tous les événements de la veille et surtout à cause du champagne, j'ai un réveil douloureux. Je parviens néanmoins à m'extirper de mon lit à 7 h 30, car je veux parler à Sophie du coup de fil de Peter avant qu'elle ne parte travailler. J'accepte par ailleurs sa proposition de me prêter de l'argent. Je n'ai rien à me mettre pour la prochaine soirée avec Taylor et je dois remplir le Frigidaire qui est vide. Elle me donne une centaine de livres en me disant qu'elle peut m'en prêter davantage si j'en ai besoin. Je ne pense pas que ce soit le cas, et si mes dépenses sont plus élevées, je me servirai de ma carte de crédit. Je sais que mon compte est presque à sec, mais ce n'est qu'une question de jours car je vais bientôt toucher mon salaire. La mission de Sophie est d'essayer de savoir si Jérôme a déposé des jours de vacances à la banque, ce qui serait un indice prouvant qu'il planifie un voyage dans les jours qui viennent.

Avant de partir elle me rappelle que les deux Chipies vont passer la voir ce soir après le travail, et qu'elle compte sur moi pour être à ses côtés et la soutenir. Dès que la porte se referme sur elle, je plonge sous la douche puis j'enfile un jean et un T-shirt. Je vais tenir compagnie à Sir Galahad que je trouve très excité. Il n'arrête pas de jurer et me gratifie de tout son répertoire en agitant furieusement ses ailes. Je lui parle longuement avec douceur et il finit enfin par se calmer. Mais je sens que quelque chose ne tourne pas rond ce matin. Au moment où je le quitte pour préparer une seconde tasse de thé, j'entends la sonnette de la porte d'entrée. C'est Chris, suivi d'une dame entre deux âges qu'il me présente comme étant Olive, la femme de ménage dont j'avais complètement oublié la venue. Engoncée dans un imperméable trop grand pour elle, Olive me fait un bref signe de tête et s'engouffre sans un mot dans la maison où elle se met aussitôt à l'ouvrage. Chris me demande si je dois sortir dans la journée.

— Oui, j'allais justement sonner chez vous pour vous demander de me libérer pendant une heure environ, mais comme Olive est là, ce n'est plus nécessaire.

— Ne comptez pas sur elle pour tenir compagnie à Sirg, il la déteste et il est toujours très énervé les jours où elle vient.

— Ah, je comprends pourquoi il n'allait pas bien ce matin!

Je lui raconte le comportement de Sir Galahad depuis son réveil.

— Ça ne m'étonne pas.

— Est-ce que ça signifie que je suis coincée ici toute la journée?

— Non, pas forcément, j'ai prévu de travailler dans le jardin d'Adrienne ce matin. Si vous ne traînez pas, je peux aussi jeter un œil de temps en temps sur Sir Galahad.

Je ne relève pas le « si vous ne traînez pas » que je n'apprécie pas, m'efforçant de ne voir que le côté positif de son offre. Je finis donc rapidement de me préparer, j'attrape mon contrat et, cinq minutes plus tard, je quitte la maison.

J'arrive à l'agence quelques minutes avant 10 heures et je dépose mon contrat sous le nez d'Amber. Elle ne dit rien mais me regarde de la tête aux pieds avant de froncer les sourcils. Ma tenue semble lui déplaire. Elle n'a que dédain pour le jean délavé et la veste en daim que j'ai enfilée car il faisait frais ce matin. Je suis tentée de lui dire qu'hier soir Taylor m'a prise dans ses

bras et m'a donné le baiser le plus sensuel de ma vie et que je le vois de nouveau demain soir. Mais je n'ai aucune envie qu'elle « oublie » mon contrat comme elle l'a fait avec mon numéro de téléphone. Je me contente de lui souhaiter une bonne journée et je la quitte aussitôt.

Je me rends directement dans le quartier de Covent Garden où j'ai repéré des boutiques branchées très sympas. Une demi-heure me suffit pour trouver la robe de mes rêves. Très décolletée sur les épaules, elle ressemble, avec ses volants, à une robe de gitane. Elle me va comme un gant, moulant mes formes et mettant joliment mon corps en valeur. En revanche, d'ici à demain, je ne peux m'autoriser aucun écart alimentaire !

De retour à Hampstead, je trouve une cuisine impeccable, des fleurs plein l'évier et Sirg plongé dans une profonde bouderie pendant qu'Olive continue à s'affairer à l'étage. En revanche, aucun signe de Chris. Je suppose que son travail a pris moins de temps que prévu et qu'il est déjà parti sur un autre chantier. Alors que j'essaie maladroitement de faire entrer les fleurs dans un petit vase, il apparaît à la porte de la cuisine.

— Je compose des bouquets chaque semaine, précise-t-il au cas où je croirais qu'il a coupé ces fleurs pour me faire plaisir.

Il se dirige directement vers le buffet qui occupe la moitié du mur de l'entrée et en sort un vase beaucoup plus grand que celui sur lequel je m'acharnais.

— Vous êtes en train de les massacrer, vous devriez me laisser faire.

Sa remarque est juste et je ne me vexe pas. Je m'écarte et le regarde faire.

— Fleuriste et jardinier, que de talents, dis-je amusée.

— C'est surtout une question de patience, vous savez.

Comme il me tourne le dos, je lui tire la langue comme une enfant mal élevée, mais il se retourne si vite que je me demande s'il ne m'a pas vue.

— Des nouvelles de votre contact? ironise-t-il.

— Oui, absolument, il a bien progressé.

Je m'avance un peu, mais je suis la seule à le savoir.

— J'espère que vous avez raison parce qu'il ne vous reste plus que cinq jours.

Il contourne la table de la cuisine et aperçoit les sacs que j'ai posés sur une chaise. Il ne regarde pas ceux contenant de la nourriture, mais le joli sac rose dans lequel est pliée ma robe de gitane.

— En tout cas, je suis content de voir que, malgré le temps assez court dont vous disposiez, vous en avez conservé un peu pour les frivolités.

Je ne sais pas comment prendre cette dernière remarque. Je lui adresse un sourire pincé pendant qu'il retourne à ses fleurs. Je dois bien admettre que le bouquet qu'il a composé est magnifique.

— Vous le mettrez dans la pièce de votre choix. Ah, oui, j'oubliais, Olive a été payée à l'avance, ne vous inquiétez pas de cela. En revanche, occupez-vous bien de Sir Galahad aujourd'hui, il a besoin de réconfort. J'ai monté le son de sa radio pour couvrir le bruit de l'aspirateur.

— Comment Olive fait-elle pour faire le ménage dans sa pièce?

— Elle ne le fait pas. Depuis qu’il lui a arraché un morceau de bras, elle ne s’approche plus jamais de lui.

Je grimace, non pas parce qu’il a agressé Olive — je commence à être habitué à son caractère et à sa longue liste de méfaits —, mais parce que la pièce dans laquelle il vit est constellée de plumes et a besoin d’un grand nettoyage.

— Pourrai-je nettoyer plus tard?

— Beaucoup plus tard, et sans doute pas avant demain, quand il aura oublié Olive. Je vous conseille de le transporter ailleurs pendant que vous nettoierez sa pièce car une fois il a attaqué l’aspirateur.

Sentant que l’agressivité entre nous est un peu retombée et que nous parvenons à discuter sans nous chamailler, je suis tentée de lui demander pourquoi il en veut autant à Taylor. Il ne le connaît même pas ! Malheureusement, c’est à ce moment-là qu’Olive nous interrompt pour se préparer une tasse de thé.

Plus tard dans la journée, j’appelle Taylor au Tulipe pour lui proposer une journée de photos au Brixton Market le jour de son choix. Mais il n’a pas le temps d’en discuter et me dit qu’il me rappellera plus tard. Il me parle si froidement que je lui demande si notre rendez-vous de demain est annulé.

— Je ne sais pas encore, répond-il, avec autant de chaleur que s’il parlait d’un rendez-vous chez le dentiste.

— Tu es bizarre, tu es sûr que tu vas bien ?

— Je te rappelle plus tard, d’accord? répond-il en ignorant ma question et en raccrochant aussitôt.

Ma première réaction est de le rappeler pour lui dire d’aller se faire voir ailleurs, mais je me souviens à temps du contrat signé et déposé pas plus tard que ce matin. Je repense aussi à la chaleur de son baiser... Comme je n’ai pas d’autre interlocuteur, je m’adresse à Sirg, occupé à se régaler d’une papaye que je lui ai achetée au marché ce matin.

— Il doit être débordé.

— Branleur ! s’écrie-t-il quand il a terminé le fruit.

Puis il quitte sa cage d’un coup d’aile et vient se percher délicatement sur mon épaule. N’imaginant pas Mme Audesley employer ce langage, je suppose qu’il vient de Jérôme.

— Dis-moi, qui est un branleur ?

— Qui est un branleur ? répète-t-il.

Je comprends que pour lui, les mots n’ont aucun sens particulier. Après le départ d’Olive, il s’est enfin calmé. Je caresse ses plumes et je lui parle doucement, encore étonnée que parmi tous ces gens qu’il connaît, il me témoigne autant d’affection. A moi et à Chris. Deux personnes qui pourtant s’apprécient si peu! Je le promène à travers la maison et il me gratifie d’un nouveau répertoire d’insultes si osées que je le menace de lui laver le bec avec du savon s’il ne se calme pas. Il s’excuse en me becquetant gentiment le lobe de l’oreille et en me susurrant avec la voix de Mme Audesley des attendrissants :

— Fais un baiser à ta maman.

Je suis soulagée qu'elle n'ait pas rappelé et je croise les doigts pour qu'elle ne le fasse pas avant que nous ayons retrouvé les miniatures et que nous les ayons accrochées au mur qu'elles n'auraient jamais dû quitter. Je passe sans cesse de l'optimisme au pessimisme. Une minute, je suis au désespoir et la minute suivante, je crois en ma bonne étoile. Mais le souvenir de la voix glaciale de Taylor tout à l'heure au téléphone fait chuter mon moral. Je broie du noir pendant une bonne demi-heure quand soudain, mon portable sonne. C'est Taylor, qui s'excuse.

— J'étais avec un client, je ne pouvais pas parler.

Il m'explique que ce client était en train de faire une importante réservation et qu'il ne pouvait pas le laisser pour prendre mon appel.

Je lui pardonne bien volontiers, tant je suis soulagée de retrouver l'homme tendre et chaleureux qui m'a embrassée hier soir.

— Je suis disponible jeudi après-midi pour la séance photos au marché de Brixton. Ça te convient ?

Ça me convient parfaitement, et je lui sou mets le programme de la semaine suivante : des prises de vue dans d'autres marchés dont j'ai obtenu la liste et les horaires d'ouverture en prenant un dépliant dans le métro ce matin. Il est d'accord sur le principe mais me propose d'en parler demain soir lors de notre rendez-vous.

— Alors, la soirée est maintenue? Tu n'en étais plus certain tout à l'heure?

— Vraiment? J'ai déjà tout organisé ici et j'ai chargé mon second d'assurer le dîner. Je serai chez moi à 9 heures et j'aurai une petite surprise pour toi.

La surprise à laquelle je pense me fait rougir, mais je me reprends.

— Il me tarde d'être à demain.

Sophie arrive une dizaine de minutes avant que les Chipies ne pointent le bout de leur nez. Elle a tout juste le temps de me raconter les informations glanées à la banque. Elle a appris que Jérôme serait en vacances vendredi. Ce qui signifie qu'il ne nous reste que deux jours et demi pour agir. Car il peut très bien avoir décidé de partir en voyage dès jeudi soir. Cette nouvelle nous déprime terriblement, mais nous n'avons pas le temps de nous lamenter car nous devons faire bonne figure devant les deux Chipies qui ne vont pas tarder. Comme elles s'attendent à trouver Sophie mal en point, nous avons décidé d'un commun accord que nous serions souriantes et détendues. Elles en seront pour leurs frais et ne se régaleront pas de sa souffrance. Sophie leur racontera qu'elle se fiche pas mal de Jérôme. Elles ne la croiront pas complètement, mais en refusant de se donner en spectacle, Sophie gâchera leur plaisir.

Finalement, notre plan est totalement inutile car, quand elles arrivent enfin, les deux Chipies n'ont ni un regard ni un mot pour Sophie. A peine installées, elles s'épanchent sur leurs propres malheurs. En se coupant sans cesse la parole, elles nous racontent qu'elles ont été plaquées par Simon et Lawrence.

— Le pire, c'est que nous avons prévu de les présenter à nos parents ce week-end, s'indigne

Fiona.

— Vous rendez-vous compte! De quoi a-t-on a l'air maintenant ? s'exclame Jemima.

— Ne vous inquiétez pas, je suis sûre que vous avez fait pire dans votre vie, dis-je à mon tour.

Elles me jettent un regard assassin, et Jemima me lance avec dédain :

— Tu ne peux pas comprendre, toi, mais sache que nos parents placent beaucoup d'espoir en nous, et cette histoire va énormément les décevoir.

— Tu ne crois pas que tu exagères un peu ? Après tout vous ne les connaissiez que depuis quelques jours !

Elles secouent la tête à l'unisson en me regardant avec un air de profonde commisération. Comment, moi qui ne suis qu'une pauvre provinciale, pourrais-je comprendre leurs aspirations profondes?

— C'est inutile de t'expliquer, soupire Jemima en levant les yeux au ciel, nous perdons notre temps.

— Quand cela s'est-il passé ? intervient Sophie en me jetant un regard appuyé pour me faire comprendre de ne pas insister.

— J'ai téléphoné à Lawrence ce matin pour lui proposer que nous dînions ensemble tous les quatre, explique Fiona, et c'est à ce moment-là qu'il m'a dit que c'était fini. Comme ça, froidement. Je l'ai dit à Jemima qui a aussitôt appelé Simon qui lui a dit la même chose.

Toutes les deux essuient une larme en même temps.

— C'est bizarre, dit Sophie pensivement.

— Bizarre? C'est plutôt cruel et odieux! proteste Jemima.

— Jetées comme cela, sans aucune explication! ajoute Fiona.

Lassée par leurs lamentations, je réfléchis rapidement. Je pense comme Sophie que ça ne peut pas être un simple concours de circonstances.

— Pensez-vous qu'il y a un rapport avec le fait que Jérôme m'a plaquée moi aussi ? demande Sophie.

— C'est bien ce que nous voudrions savoir, dit Jemima d'un ton accusateur.

— Ça ne m'étonnerait pas, poursuit Sophie, j'ai entendu dire que Simon et Lawrence font toujours les quatre volontés de Jérôme et comme vous ne lui êtes plus maintenant d'aucune utilité, il a dû leur dire de vous laisser tomber.

Les deux Chipies et moi lançons le même regard noir à Sophie, mais pour des raisons différentes. Je trouve qu'elle parle trop, quant aux deux filles elles sont scandalisées que Sophie parle d'elles en ces termes.

— Je ne vois pas en quoi nous avons pu être utiles à Jérôme, dit Fiona.

Sophie se tourne vers moi et me lance un appel muet. Je secoue la tête en signe de refus, elle insiste :

— Ça peut nous aider et de toute façon, on ne risque pas grand-chose à leur raconter.

Elle n'a pas tort. Je lui fais signe de poursuivre.

— Avant tout, je veux que vous me promettiez que tout ce que je vais vous révéler ne sortira pas de cette pièce.

Elles sont prêtes à promettre n'importe quoi pour assouvir leur curiosité.

— Promis, disent-elles d'une seule et même voix.

Alors Sophie leur raconte tout, le vol des miniatures, l'enquête de Peter et le voyage prochain de Jérôme.

— Nous devons absolument retrouver les miniatures avant son départ jeudi ou vendredi, dit-elle enfin.

Les deux Chipies sont estomaquées par ces révélations et nous devons faire face à une avalanche de questions. Nous y répondons le plus patiemment possible quand soudain, il me vient une idée.

— Il les a sûrement cachées quelque part en attendant son départ et je parie que c'est chez l'un de vos ex.

Les deux filles me regardent en silence, puis Fiona s'exclame :

— Mon Dieu, je crois qu'elles sont chez Lawrence !

Elle réfléchit quelques secondes avant de confirmer :

— Oui, j'en suis sûre!

— Explique-nous, l'encourage Sophie.

— J'ai dormi chez Lawrence lundi soir et, à un moment, il est sorti pour acheter une bouteille de vin. Alors, évidemment, comme j'étais toute seule, j'ai visité son appartement, dit-elle en rougissant. Tout le monde fait ça, n'est-ce pas?

Nous hochons toutes la tête. Elle a l'air soulagée de notre approbation.

— J'ai jeté un œil dans son dressing, il y avait un porte-document fermé à clé. J'ai essayé de l'ouvrir avec une lime à ongles, mais je n'ai pas réussi.

Sophie et moi nous regardons, interloquées. S'il nous est arrivé de fouiller dans les poches d'un ex par curiosité, nous ne sommes jamais allées aussi loin!

— Tu crois que ce porte-document appartient à Jérôme ? demande Sophie.

— Je ne crois pas, j'en suis sûre, car les initiales gravées dessus étaient « J.A. », ajoute-t-elle triomphante. J'ai failli interroger Lawrence, mais je me suis souvenue à temps que ma question lui indiquerait que j'avais fouillé dans ses affaires.

Je me retiens de lui sauter au cou et de l'embrasser. Je suis très contente car nous avons fait un grand pas en avant. Mais je refrène mon enthousiasme — même si nous avons progressé, les miniatures ne sont pas encore en notre possession.

— Il faut trouver un moyen de nous introduire dans son appartement, dis-je sans grand espoir.

Les deux filles échangent un sourire complice.

— Ce sera un jeu d'enfant.

— Est-ce que vous pourriez nous expliquer ? leur dis-je devant leur agaçant silence complice.



— Grâce à notre collection, dit Fiona d'un air sibyllin.

— Tu ne peux pas être plus claire, s'énerve Sophie, sur des charbons ardents.

— C'est comme les hommes qui font des marques sur leur colonne de lit, dit Jemima.

Devant notre air ahuri, elle enchaîne :

— Fiona et moi faisons toujours un double des clés de nos petits copains.

Je suis tellement choquée par cet aveu que je n'en saisis pas immédiatement les implications.

— Mais ils le savent ?

— Bien sûr que non ! Nous trouvons toujours une excuse pour la leur emprunter, le temps d'en faire un double, puis nous leur rendons ni vu ni connu.

— Et vous en faites quoi ensuite ?

— Rien, mais nous commençons à avoir une assez jolie collection, poursuit-elle avec satisfaction.

— Tu penses ce que je pense ? me dit Sophie qui a réfléchi plus vite que moi.

— Je pense que nous n'aurons pas besoin de forcer la serrure !

— Exactement, il suffit d'entrer chez lui quand il n'y aura personne dans l'appartement.

— Mais comment en être sûre ?

— Lawrence travaille dans la journée, ajoute Fiona, c'est le seul moment où l'appartement est vide.

Elles tournent la tête vers moi en même temps. Etant la seule qui n'a pas d'horaires fixes, je suis toute désignée pour l'expédition. Mais à la perspective d'entrer chez Lawrence sans sa permission et d'en repartir avec la mallette de Jérôme, je sens une sueur froide couler le long de mon échine.

Les deux Chipies nous quittent le cœur beaucoup plus joyeux qu'en arrivant. Elles tiennent leur revanche et s'en réjouissent ouvertement. Elles me promettent de m'apporter la clé avant ce soir. Quant à moi, je me motive à la perspective de la mission qui m'attend le lendemain. Je me décide finalement à appeler Peter sous le fallacieux prétexte de lui donner les photos, si réussies, de sa mère en compagnie de Taylor...

Le lendemain matin, après une bonne nuit de sommeil, je transporte la cage de Sirg dans le salon. Sophie vient de partir à son travail, et il est grand temps de faire un peu de ménage. Malgré le bruit de la radio dont j'ai monté le son et celui de l'aspirateur, j'entends l'African Grey protester durant tout le temps que prend le nettoyage de sa pièce. Une fois le ménage terminé, il manifeste son mécontentement en me tournant ostensiblement le dos et quand j'ouvre sa cage et que je lui tends le bras pour qu'il se perche dessus, il me donne même un vilain coup de bec sur l'index en criant :

— Espèce de branleur !

Je menace de lui laver le bec avec du savon s'il n'arrête pas aussitôt de dire des grossièretés, et il répond en sifflant comme une bouilloire. Ce grand ménage m'a apaisée. Il m'a permis de penser à autre chose qu'au programme qui m'attend aujourd'hui. J'ai rendez-vous avec Peter à 2 h 30 cet après-midi au pied de l'appartement de Lawrence. Peter pense que c'est le meilleur moment pour entrer chez lui sans nous faire remarquer. Fiona m'a donné la clé et l'adresse de Lawrence en échange de la promesse de lui téléphoner au bureau dès que j'aurai accompli ma mission. Comme j'ai encore beaucoup de temps devant moi et que je n'ai rien d'autre à faire, je décide d'appeler ma mère. J'espère secrètement qu'elle a changé d'avis et qu'elle va annuler son voyage à Londres, mais ce n'est malheureusement pas le cas.

— Finalement, j'ai décidé de rester un jour ou deux, si tu es d'accord, évidemment, ajoute-t-elle, comme si mon avis comptait ! J'ai envie de faire un peu de tourisme entre filles.

Je tempère son enthousiasme en lui disant fermement que ce n'est pas possible car je dois m'occuper de Sirg une partie de la journée et travailler le reste du temps.

— Il me semble que tu m'avais dit qu'il y avait quelqu'un d'autre pour s'occuper du perroquet en ton absence, insiste-t-elle.

— Ce n'est pas un perroquet, c'est un African Grey, mais...

— Mais, chérie, ne t'inquiète pas, si tu n'oses pas le lui demander, je le ferai à ta place, je suis certaine que cette personne sera heureuse de te donner un coup de main quand je lui aurai expliqué la situation.

Ce n'est pas la peine de tenter de lui faire entendre raison. Quand elle a une idée en tête, elle ne pense à rien d'autre. Je verrai bien quand elle sera ici. J'aurai l'esprit plus libre quand j'aurai récupéré les miniatures volées par Jérôme.

— Comment va papa? dis-je pour changer de sujet.

— Tu ne le croiras jamais, Tao, mais il s'est mis au golf! s'exclame-t-elle avec dégoût comme si le nouveau hobby de mon père était la pornographie. Je trouve que c'est d'un snob!

J'admets que cela ne ressemble pas à mon père mais ce n'est tout de même pas une raison pour le mépriser à ce point.

— Il a peut-être besoin de faire de l'exercice, dis-je timidement.

— C'est bien ce qu'il dit mais je trouve qu'il est sur une mauvaise pente. Il ne lui reste plus qu'à

s'inscrire au parti conservateur et à assister à des cocktails, dit-elle en soupirant théâtralement.

Je me demande s'il ne se passe pas quelque chose de grave entre eux. Mon père se met à vivre de nouvelles expériences, et ma mère vient toute seule à Londres... Mais je n'ai pas le temps de m'appesantir sur les problèmes réels ou imaginaires de mes parents, j'ai suffisamment de soucis comme cela. Je raccroche sous le prétexte qu'on sonne à la porte. Cela me fait penser que je n'ai pas demandé à Chris s'il pouvait veiller sur Sirg pendant mon expédition. Je ne pense pas que cela durera plus d'une heure, mais on ne sait jamais et de toute façon, je ne peux m'absenter sans le lui signaler. Malheureusement, j'ai beau sonner chez lui, il ne répond pas. Penaude, je rentre chez moi et j'écris un petit mot pour le prévenir. Puis je le glisse dans sa boîte aux lettres. Comme j'ai payé ma robe avec ma carte de crédit, il me reste suffisamment de liquide pour prendre un taxi. Cela ne m'amuse pas de jeter l'argent par les fenêtres, surtout pour traverser Londres, mais si je veux être de retour dans une heure, je n'ai pas le choix.

J'arrive avec dix minutes d'avance devant chez Lawrence. C'est un immeuble chic. Le contraste entre les habitants de ce beau quartier et Peter Parker est d'autant plus frappant. Difficile de ne pas le remarquer avec son tatouage sur la joue ! Je prie pour que personne n'ait l'idée d'appeler la police en nous voyant tous deux avec des mines de conspirateurs prêts à entrer sans y être invités dans un de ces appartements huppés. Il va droit au but sans même me dire bonjour.

— Tu as les photos ?

Je tapote le grand sac que je porte à l'épaule. Je l'ai trouvé dans la cuisine et il m'a paru assez grand pour contenir le fameux porte-document. Comme si nous étions des espions en train d'échanger des informations top secrètes, je parle comme lui à voix basse :

— Je te les donnerai tout à l'heure.

Il a vraiment une allure inquiétante avec son pull zippé à capuche et cette horrible toile d'araignée tatouée sur la joue. On dirait que nous tournons un film pour la prévention des cambriolages à l'usage des ménagères. Je ne vaudrais pas mieux que lui avec mon vieux jean et ma veste en peau retournée, celle-là même qui a tant choqué Amber l'autre jour. Quoi qu'il en soit, il est trop tard pour faire machine arrière et, même si Peter est la caricature du malfrat, je me sens plus rassurée de l'avoir à mon côté que de faire l'opération toute seule. Comme Peter l'avait prévu, à cette heure-ci, il n'y a pas âme qui vive, et nous ne croisons personne alors que nous traversons le hall et que nous montons dans les étages. J'ai tellement peur que j'ai du mal à tenir la clé qui glisse dans mes mains moites. Il me semble qu'elle fait un bruit d'enfer en tombant par terre. Je m'immobilise une dizaine de secondes en retenant ma respiration, m'attendant à voir débarquer les voisins de Lawrence ou le gardien de l'immeuble. Finalement, comme tout reste tranquille, je me baisse et je ramasse la clé. Peter sonne alors à la porte de l'appartement de Lawrence, ce qui me fait sursauter.

— Tu es fou ? Et si quelqu'un ouvrait ? dis-je dans un murmure avant de comprendre que c'est une excellente tactique pour vérifier que l'appartement est bien vide avant d'y entrer.

Je prépare un gros mensonge dans ma tête pour le cas où la porte s'ouvrirait. Je décide de me présenter comme un témoin de Jéhovah, même si avec le look de Peter, cela semble peu crédible. Je me répète durant une bonne minute la phrase que je vais dire si la porte s'ouvre : « A quand remonte la dernière fois où vous avez ressenti du bonheur ? » C'est exactement ce que m'ont

demandé les témoins de Jéhovah qui sont venus sonner chez moi. Je ne me souviens pas du tout de la réponse que je leur avais donnée, mais cela ne devait pas être la bonne parce que j'ai passé la demi-heure suivante à essayer désespérément de me débarrasser d'eux sans paraître trop mal élevée. Ils m'ont quittée avec la promesse de lire trois fascicules pour que nous puissions en discuter la fois prochaine. Pendant plusieurs semaines, je n'osais plus ouvrir ma porte, au point que j'ai demandé à mes amis de me téléphoner systématiquement avant de passer me voir.

Heureusement, la porte de Lawrence reste close.

— Vas-y, ouvre avec la clé, dit Peter.

Les mains tremblantes, je tente de m'exécuter, mais il finit par me la prendre des mains et par ouvrir lui-même la porte. Tétanisée, je suis incapable d'avancer. Il me pousse à l'intérieur.

— Ressaisis-toi, dit-il sèchement.

J'inspire profondément et je me concentre sur ma tâche.

Heureusement, l'appartement n'est pas trop grand. Nous en faisons vite le tour. Il y a un salon, une petite cuisine, une chambre et une salle de bains, mais malgré sa taille et compte tenu du standing de l'immeuble et du quartier, je suppose qu'il a dû coûter plus cher que la maison de mes parents à Manchester et sans doute dix fois plus que la petite maison que j'ai partagée quelque temps avec ce pauvre Malcolm. L'unique dressing communique avec la salle de bains. A moins que Jérôme ne soit venu les récupérer durant les dernières vingt-quatre heures, les miniatures sont encore ici, à portée de main. J'ouvre la porte du dressing avec une lenteur extrême, comme si je m'attendais à ce que Jérôme en sorte soudain comme un diable de sa boîte, mais je ne vois que des rangées impeccables de chemises, de pulls et de T-shirts. Les costumes sont suspendus à droite, les jeans et les pantalons plus décontractés à gauche. Il y a aussi des casiers à chaussures, mais pas la moindre trace d'un porte-document. Je pousse un petit cri de dépit et je me retourne pour partager ma déception avec Peter. Mais il n'est plus là. Je continue tout de même à fouiller derrière les vêtements pendus. La mallette est peut-être dissimulée là. Mais non, toujours rien. Je referme la porte du dressing et je cherche dans la chambre, sous le lit, dans la table de nuit, derrière la table de nuit, rien de rien. Je retrouve Peter dans la cuisine et je lui raconte ma chasse infructueuse. Il est en train d'ouvrir une boîte de fromage, tâche qui réclame toute sa concentration. Il est trop occupé pour me répondre. Je ne pense pas que ce soit une bonne idée de se servir dans le Frigidaire de Lawrence et je m'apprête à le lui dire quand j'aperçois une chose bizarre au-dessus du réfrigérateur. C'est noir, en cuir, avec une poignée...

— Mon Dieu dis-je dans un souffle, est-ce que tu vois ce que je vois ?

— Oui, évidemment, je l'avais vue, répond-il sereinement tout en dépliant soigneusement le papier en aluminium entourant la portion de fromage. Je ne te l'ai pas dit tout de suite car j'ai pensé que ça ne te ferait pas de mal de chercher un peu toi-même.

— Merci beaucoup !

Je descends la mallette du frigo. Je la dépose sur le bar de la cuisine. Elle porte bien les initiales « J.A. ». Je cherche du regard mon grand sac en plastique pour la mettre dedans.

— Ce serait mieux de l'ouvrir, de prendre ce qui t'intéresse dedans et de la laisser ici, dit-il avant d'engouffrer le triangle de fromage qu'il a réussi à sortir du papier en aluminium.

— Mais je n'ai pas la clé!

Je tente désespérément de l'ouvrir avec mes ongles. Il fouille dans la poche de son pantalon et en sort un anneau comportant une multitude de petites clés de tailles différentes.

— Ce n'est pas un problème. J'emporte toujours ça avec moi en cas d'urgence, explique-t-il sobrement.

Je fais une prière silencieuse pour que Lawrence ne débarque pas en compagnie d'un policier, sinon, nous sommes cuits ! Imperturbablement, Peter essaie une clé après l'autre et, après un long moment, la serrure cède en faisant un petit bruit joyeux.

— Alléluia!

Je viens d'apercevoir un paquet à l'intérieur. C'est une enveloppe marron de taille A4. Elle est assez rembourrée et mal fermée. Je l'ouvre délicatement et je sors les sept miniatures l'une après l'autre. Elles sont protégées par du papier bulle. C'est alors que j'ai une idée géniale. Sous le regard interloqué de Peter, j'ouvre les placards jusqu'à ce que découvre un paquet de biscuits Bath Oliver. Ce n'est pas parfait, mais c'est mieux que rien. J'ouvre le paquet, Peter m'observe en silence mais je vois qu'il a compris. J'enlève soigneusement le papier bulle autour des miniatures et j'en recouvre un paquet de deux biscuits. Je refais l'opération autant de fois qu'il y a de miniatures. Les paquets de gâteaux ont à peu près la taille d'une miniature. Ils sont plus légers mais je fais le pari que Jérôme ne s'en rendra pas compte. Je referme l'enveloppe et je repose la mallette sur le frigidaire. Puis je dépose délicatement les miniatures dans mon sac et nous quittons l'appartement beaucoup plus détendus qu'en arrivant. Je suis en réalité tellement soulagée que j'éclate de rire dans le hall de l'immeuble en pensant à la tête de Jérôme quand il ouvrira la mallette.

— Prends sur toi, ce n'est pas le moment de nous faire remarquer.

Mais je suis tellement contente que je me retiens de l'enlacer et de lui donner un gros baiser. Heureusement, je parviens à résister à la tentation...

Je lui donne les photos de sa mère avec Taylor puis nous nous séparons et chacun repart de son côté. J'arrive à Hampstead avec quinze minutes de retard et, à voir la tête de Chris qui m'attend sur le pas de la porte, il y a de l'eau dans le gaz. Je prends les devants pour anticiper sa colère et j'affiche un sourire contrit.

— Je suis désolée, mais quand vous verrez ce que je rapporte, je crois que vous ne m'en voudrez plus de ces quelques minutes de retard.

Il me suit dans la cuisine et après avoir posé mon sac sur la table le plus délicatement possible, je sors triomphalement les miniatures une à une. Mon regard va de Chris aux sept petits tableaux. J'attends sa réaction avec un grand sourire confiant. Mais comme j'aurais dû m'en douter, je n'ai droit à aucun compliment.

— Inutile d'attendre des félicitations. Les miniatures n'auraient pas été volées si vous aviez respecté les consignes d'Adrienne et interdit à Jérôme d'entrer ici.

J'hésite entre le rire et les larmes. Je ne mérite peut-être pas une médaille, mais ce pauvre type pourrait quand même reconnaître que pour une fois, j'ai fait quelque chose de bien! Rien que d'y penser, je sens une sourde colère monter en moi.

— Pourriez-vous me dire une bonne fois pour toutes quel est votre problème? C'est trop vous demander de me dire quelque chose de sympa pour une fois ? Il est clair que vous ne m'aimez pas, mais jusqu'au retour de Mme Audesley, nous devons nous entendre. Alors si pouviez faire un effort, ce serait bien.

Après un moment de silence, il soupire.

— Je n'ai jamais dit que je ne vous aimais pas, je dis simplement que vous n'avez pas suffisamment pris vos responsabilités au sérieux.

— N'importe quoi! Et ça, c'est quoi? dis-je, exaspérée, en désignant les sept petites peintures sagement alignées sur la table entre nous. J'ai fait des choses aujourd'hui qui m'ont rendue malade de trouille parce que, justement, je savais parfaitement que c'était ma faute si elles avaient disparu.

— Vous auriez dû me parler de vos projets. Que se serait-il passé si vous aviez été plus en retard ou si votre expédition avait mal tourné ? Non, je ne vous demande pas de détails, dit-il en levant la main, le problème, c'est que Sir Galahad aurait pu en pâtir davantage, et je vous assure que pour Adrienne, il est beaucoup plus important que ces miniatures!

Je reconnais qu'il a sans doute raison sur ce point, mais je ne suis pas prête à lâcher le morceau.

— Il ne faut rien exagérer, je ne suis pas partie longtemps et en plus je vous ai laissé un mot !

— Oui, sauf que je n'aurais pas dû le voir avant ce soir. J'ai téléphoné ici car j'avais besoin d'une information et je me suis aperçu qu'il n'y avait personne. Et en plus, vous aviez oublié de mettre l'alarme.

Mon Dieu, que répondre à cela, à part que mon cas s'aggrave de minute en minute?

— D'accord, je suis désolée, cela ne se produira plus.

Je me sens lasse soudain et je comprends que ça ne sert à rien d'argumenter avec lui. Il a son point de vue, j'ai le mien, et nous ne parviendrons jamais à trouver un terrain d'entente.

— En tout cas, je vous remercie de m'avoir attendue, dis-je à contrecœur.

Il fait un signe de la tête et sans un mot retourne chez lui en refermant la porte derrière lui. Je reste seule en tête à tête avec les miniatures grâce auxquelles aujourd'hui, je suis devenue une criminelle. Les félicitations de Sophie qui me téléphone un peu plus tard me mettent du baume au cœur. Le récit de mes aventures l'enthousiasme, tout comme Fiona que j'appelle ensuite comme promis. Elles me proposent de passer fêter ça ce soir avec du champagne (non, merci), mais je leur explique que j'ai déjà prévu une soirée. Finalement Sophie me repasse un petit coup de fil en sortant du bureau pour me dire qu'elle passera voir les Chipies en sortant du bureau et qu'elle reviendra plus tard chez moi.

Quand elle arrive, j'ai eu le temps de faire un petit tour avec Sirg juché sur mon épaule, je l'ai nourri et je lui ai chanté des comptines pour qu'il dorme bien. Sophie s'étonne de ma tenue. Je lui promets de tout lui raconter demain soir et je lui propose d'inviter les Chipies pour une soirée entre filles autour de mes exploits. Je lui emprunte un peu d'argent et je grimpe dans un taxi pour la troisième fois de la journée. Je lui demande de me conduire à Primrose Hill où je suis attendue.

J'ai prévu d'arriver à 9 h 10, pas trop tôt pour ne pas montrer mon impatience, pas trop tard pour ne pas paraître désinvolte. A ma grande surprise, cette adresse correspond à une maison et non pas à un immeuble. C'est une jolie maison avec, comme au restaurant, deux lauriers qui

encadrent la porte d'entrée. Je prends une profonde inspiration, je sonne et j'attends que Taylor vienne m'ouvrir. Mais après avoir sonné une deuxième puis une troisième fois, je dois me rendre à l'évidence, l'oiseau n'est pas dans son nid. Il a peut-être été retenu au restaurant, me dis-je en consultant ma boîte vocale pour le cas où il m'aurait laissé un message. Mais mon portable est aussi muet que la porte. Je me demande si je ne vais pas téléphoner au Tulipe, mais cela ne sert à rien s'il est en route. Pour prendre mon mal en patience, je fais quelques pas dans la rue en regardant les vitrines. Je m'arrête devant une petite épicerie encore ouverte à cette heure tardive, j'entre et j'en profite pour acheter une bouteille de vin. J'aurais dû y penser plus tôt, mais j'ai été si occupée ces dernières heures que cela m'était totalement sorti de l'esprit. De toute façon, ayant épuisé mon crédit auprès de Chris, je n'aurais jamais pu m'absenter de nouveau. J'achète une bouteille de chenin blanc et je retourne chez Taylor. Il est maintenant 9 h 30, il fait sombre et il commence à faire frais. Etant venue en taxi, je n'ai pas mis de manteau et ma robe de gitane aux épaules nues me paraît soudain bien légère.

Aucune lumière ne filtre aux fenêtres de la maison mais je sonne néanmoins pour me donner une contenance car des passants arrivent dans la rue. Je sonne ainsi toutes les minutes pendant encore dix minutes et je me décide enfin à appeler le restaurant avant de finir congelée sur le trottoir. C'est à ce moment précis qu'une Mini-Cooper noire se gare sous mes yeux. Taylor est au volant. Il a l'air tellement désolé de son retard que je lui pardonne volontiers. Il porte un sac isotherme qui contient un plat chaud, si j'en crois la délicieuse odeur qui s'en dégage. Il m'embrasse sur la joue et me complimente pour ma tenue. Il me trouve ravissante et très élégante, ce qui me va droit au cœur. Je le suis à l'intérieur de la maison jusqu'à une petite cuisine qui donne à l'arrière sur un petit jardin. La décoration est bizarrement très féminine avec des stores à volants aux fenêtres et une nappe fleurie sur la table. Il ne doit pas habiter ici depuis longtemps et il n'a sans doute pas eu le temps de décorer la maison à son goût. Les décorateurs dont il m'a parlé ont sans doute commencé par les autres pièces. A propos, je ne décèle aucune odeur de peinture fraîche. Taylor pose le sac sur la table en disant :

— Voilà la raison de mon retard.

Il se retourne pour allumer le four puis, avec une étonnante dextérité, il ouvre le sac et en sort délicatement la plus belle tourte que j'aie jamais vue. Dorée et croustillante, sentant bon le beurre frais, elle est décorée de pétales en croûte. S'il me restait encore un grief du fait de son retard, devant une telle splendeur, tout est pardonné. Avec un sourire, il l'enfourne.

— Elle est encore chaude, mais je propose de prendre notre temps et de boire d'abord un petit verre.

Il plonge dans le sac et en retire deux bols recouverts de papier d'aluminium.

— Ce ne sont pas des amuse-gueules mais des légumes qu'Angie a préparés pour accompagner la tourte.

— Angie ?

— Tu m'as dit que tu adorais manger chez Félix parce qu'Angie et lui sont d'excellents cuisiniers. J'ai voulu te faire plaisir, je leur ai téléphoné ce matin. Je sais que cela paraît bizarre alors que je suis moi-même un professionnel mais j'avoue que je ne suis pas un spécialiste de la cuisine anglaise et je leur ai demandé de créer quelque chose de spécial rien que pour nous.

C'est la première fois que quelqu'un fait une telle chose pour moi, et je me sens toute chose. Il ouvre le Frigidaire et en sort une bouteille de vin, et heureusement pas de champagne. Ça me rappelle celle que j'ai achetée quelques instants plus tôt. Je l'offre à Taylor qui regarde l'étiquette avec suspicion et même avec un soupçon de dédain. Il la repose sans rien dire et ouvre sa propre bouteille. Je suis gênée car je n'ai pas dû faire le bon choix. J'imagine bien cette bouteille finir directement à la poubelle sans même avoir été ouverte. Il me sert un verre de vin.

— Je suis vraiment désolé de mon retard, je n'avais pas ton numéro sur moi, sinon je t'aurais appelée.

Il s'assied à côté de moi, et je le rassure.

— J'étais moi-même très en retard.

— Je préfère ça, car je craignais que tu attendes devant la porte. Et, maintenant, levons nos verres aux tourtes à la graisse de rognon et vive le cholestérol !

J'ai une pensée pour ma robe gitane, tellement ajustée qu'elle ne tolère aucun écart. Comment vais-je concilier mon look et mon appétit?

Si j'avais connu la suite, je me serais épargné cette question car en fait, je n'ai pas mangé une miette de la tourte. En effet, dès la première gorgée de vin, les événements se sont précipités.



Tout commence par un coup de téléphone. Trois longues sonneries successives. Comme Taylor ne réagit pas, je me dis qu'il n'a pas l'intention de décrocher. Mais il change d'avis et quitte la cuisine pour prendre l'appel dans la pièce à côté. Il ouvre la porte et la referme derrière lui. J'ai l'impression qu'il se dirige vers le salon. En tout cas, je n'entends pas un mot. Je prends une deuxième gorgée de vin en repensant à son geste si charmant : traverser la ville après une longue journée de travail pour aller chercher mon plat préféré ! Quel amour ! J'ai à peine le temps de savourer cette merveilleuse preuve d'attention que Taylor déboule affolé dans la cuisine en me criant de partir.

— Mais je viens à peine d'arriver, dis-je d'un air stupide. Et la tourte?

— Emmène-la.

Il ouvre le four, sort la tourte et l'enveloppe dans le plat isotherme dont il l'a sortie quelques minutes plus tôt. Il fait de même avec les deux bols de légumes. Il se dirige ensuite vers le téléphone et, après avoir jeté un coup d'œil sur une carte épinglée sur le mur, compose le numéro de la station de taxi la plus proche.

— C'est urgent, dit-il. Puis il raccroche et me regarde enfin. Je suis désolé, il y a un... un incendie. C'est ça, le restaurant est en feu!

— Mon Dieu! Puis-je faire quelque chose pour toi?

— Non, non, mais je dois absolument y retourner immédiatement, dit-il en fermant le sac isotherme.

— Bien sûr, je comprends, je m'en vais tout de suite.

Son air soulagé m'intrigue soudain. Je ne comprends pas pourquoi je dois partir. Il pourrait au contraire me demander de rester et de l'attendre, pour que je le reconforte à son retour... Mais on dirait qu'il lit dans mes pensées.

— J'ai bien peur d'être obligé de rester là-bas toute la nuit. Je ne veux pas te faire poireauter pour rien.

Un coup de Klaxon dans la rue nous informe que le taxi est arrivé. Taylor saisit le sac et se dirige rapidement vers la porte d'entrée. Nous avons à peine le temps de nous dire au revoir. Il me tend un billet de vingt livres, referme ma portière et promet de me téléphoner quand il en saura plus.

Ce n'est que douze heures plus tard que j'ai enfin de ses nouvelles. J'ai essayé de le joindre en vain pendant tout ce temps, mais son portable était éteint ; mon inquiétude grandissait au fil des heures, car je l'imaginai courant à travers les flammes pour sauver son matériel de cuisine et ne pas en sortir vivant.

J'ai tout raconté à Sophie en rentrant, mais elle ne m'a pas semblée très concernée par ce que je lui racontais à propos de Taylor. Dans la mesure où elle ne le connaît pas, je suppose que c'est normal. Moi, en revanche, je l'ai embrassé... mais j'en veux un peu à mon amie de son manque d'intérêt.

— Si tu es si inquiète, me dit-elle quand elle en a assez de me voir tourner en rond comme un lion en cage, pourquoi ne vas-tu pas en taxi à Covent Garden pour voir de quoi il retourne ?

— Parce que je ne lui serais d'aucune utilité, dans ces cas-là je suis complètement nulle.

— Alors prends ton mal en patience et attends qu'il t'appelle.

Je me suis endormie en suivant son conseil, mais ce matin, avant qu'elle parte travailler, j'avais une mine si inquiète qu'elle m'a conseillé de téléphoner au restaurant. Une idée plutôt curieuse, parce que si le restaurant a brûlé, le téléphone ne doit pas fonctionner. Mais comme je n'ai rien d'autre à faire, je suis son conseil. Je compose le numéro sur mon portable mais je raccroche avant la première sonnerie. Je dois respecter ses instructions. Il a promis de m'appeler, je dois être raisonnable.

Finalement, une demi-heure plus tard, le téléphone sonne enfin. Dès que j'entends sa voix, je lui fais part de mon inquiétude.

— Comment vas-tu ? Es-tu blessé ? Souffres-tu beaucoup ?

Il soupire et s'excuse de me téléphoner si tard.

— Je vais très bien.

Soulagée, je l'interroge :

— Et le restaurant, a-t-il entièrement brûlé ?

— Tout va bien au restaurant. Ecoute, je crois que je me suis affolé pour pas grand-chose. Quand je suis arrivé, le feu était déjà éteint. Je suis vraiment désolé de ne pas t'avoir prévenue plus tôt mais je suis rentré tard à la maison, après minuit, et j'ai pensé que tu dormais déjà.

C'est vraiment gentil de sa part, peu importe que je sois restée éveillée une grande partie de la nuit à me ronger les sangs à l'idée de son pauvre corps horriblement brûlé et couvert de bandages gisant sur un lit d'hôpital...

— Et la tourte? demande-t-il avec un sourire dans la voix.

— Elle a encore belle allure, je ne l'ai pas mangée, mais on peut remettre cela à ce soir, si tu veux?

Je n'ai pas oublié que j'ai promis ma soirée aux Chipies et à Sophie, mais Taylor passe avant tout.

— Désolé, mais ce soir je travaille tard.

— Et les photos? Nous devons aller à Brixton cet après-midi ?

En posant la question, je connais déjà la réponse.

— J'ai malheureusement l'impression qu'il va falloir remettre ça aussi à plus tard. Je suis coincé ici tout l'après-midi pour remettre les choses en état.

Je meurs d'envie d'insister pour fixer une nouvelle date pour les photos et pour une soirée en tête à tête, mais je sens que ce n'est pas le bon moment. Les hommes détestent les femmes qui les implorant. Alors je fais profil bas.

— Je comprends, appelle-moi quand tu seras disponible et nous fixerons une nouvelle date, dis-moi sur un ton professionnel, car c'est le mieux adapté à la situation.

Quel que soit le tour que prendra notre relation, elle est d'abord et avant tout professionnelle, au moins jusqu'à ce que je touche mon premier salaire. Quand j'aurai rempli mon contrat avec lui, je laisserai parler mes sentiments.

— Tu as été super, Tao. Il y aura une autre fois. Donne-moi quelques jours et notre prochaine soirée sera vraiment exceptionnelle, je te le promets.

J'espère qu'elle ne sera pas aussi exceptionnelle que celle d'hier soir, mais je garde mes pensées pour moi et nous nous quittons là-dessus.

Je passe le reste de la journée à remâcher mon cafard, je raconte à Sirg mes mésaventures avec Taylor, et il prend un air très intéressé. Ses réponses sont toutefois un peu déconcertantes. Par exemple, quand je lui parle du feu dans le restaurant, il imite le bruit d'une alarme incendie et quand je lui parle de Taylor et de ses qualités, il penche la tête, me fixe et crie :

— Imbécile !

J'en ai assez de son cynisme, alors je prends mon téléphone et j'appelle Sophie à son travail pour savoir si elle a des nouvelles des Chipies et si elles sont toujours d'accord pour venir passer la soirée ici. Je propose un dîner à quatre en partageant la tourte entre nous. Ce n'est pas tout à fait leur nourriture préférée — un peu trop gras et trop populaire — mais ça les changera. Sophie me rappelle dix minutes plus tard, pour me dire que tout est arrangé. Je fais un saut à l'épicerie qui est au coin de la rue pour acheter des fruits et quelques légumes car ceux d'Angie ne sont plus présentables. Je branche l'alarme et je vérifie deux fois que je l'ai bien installée avant de partir.

A mon retour, j'offre une belle tranche de mangue fraîche à Sirg. Peu de temps après, vers 5 heures, mon portable sonne. C'est Amber qui me passe Jerry Marlin. Au ton de sa voix, je devine qu'elle jubile, méfiance !

— Bonjour, Tao, comment ça va ?

Ne sachant pas s'il parle des choses en général ou de mon moral en particulier, je réponds une banalité.

— Ça va. Taylor a annulé la séance d'aujourd'hui.

— C'est la raison de mon appel, dit-il d'une voix plus froide. J'ai eu Mary au téléphone, vous savez, la productrice, et j'en suis navré mais j'ai de mauvaises nouvelles pour vous.

Oh, non ! Je suis sûre que Taylor m'a caché la vérité ! En fait, il a été grièvement blessé dans l'incendie et...

— Que se passe-t-il ? dis-je d'une voix blanche.

— Elle a changé d'avis pour les photos. Elle ne les juge plus nécessaires pour le livre.

Je retombe brutalement sur terre.

— Vous voulez dire que je suis virée ?

— Ce n'est pas aussi dramatique que ça. Ce genre de contretemps arrive souvent dans ce métier, vous savez.

Tout ce que je sais, c'est que ma brillante carrière démarrée en fanfare vient de s'arrêter brutalement. Mais il y a quelque chose qui me chiffonne.

— Est-ce que Taylor est au courant ?

Il a une brève hésitation.

— Je ne sais pas ce qu'il en pense. J'ai essayé de le joindre, sans succès, mais vous savez qu'en la matière, son avis compte peu. C'est Mme Deacon qui est aux commandes, et elle a refusé de signer le contrat.

De pire en pire !

— Est-ce que ça veut dire que je ne serai même pas payée pour le travail que j'ai déjà fait?

Toutes mes pensées vont à Taylor, mais je ne veux pas perdre la face complètement, alors je fais semblant de n'être préoccupée que par l'aspect professionnel de notre relation. En réalité, tout se bouscule dans ma tête. Pourquoi Taylor ne m'a-t-il rien dit au téléphone, alors qu'il était certainement déjà au courant ? Et Sophie, qui m'a avancé de l'argent, comment vais-je la rembourser? Et mon compte qui est sûrement à découvert ? Il ne me reste plus qu'à vendre mon corps au plus offrant !

— Normalement non, mais je vais faire appel à sa générosité.

— Parce qu'elle est généreuse?

— Ne soyez pas pessimiste, Tao, il y a aura d'autres opportunités. Mais permettez-moi tout de même de vous donner un conseil, à l'avenir, évitez de vous impliquer personnellement avec un client.

Zut! Il est au courant pour Taylor et moi! Et il est persuadé que c'est la raison pour laquelle je suis virée. J'ai envie de me justifier et de lui expliquer qu'à part un baiser, il n'y a rien eu de concret entre Taylor et moi, et que Mary pense que j'ai un fiancé !

Mais je me retiens, parce qu'il est évident que Mary n'a pas cru un mot de ce que je lui ai raconté à ce sujet. Finalement, je me contente d'un bref au revoir. Jerry me promet que nous resterons en contact, puis il raccroche. Je suis effondrée. Non seulement j'ai perdu mon boulot à cause de la jalousie malade de Mary, mais je vais aussi perdre la face vis-à-vis de toutes les personnes à qui j'ai raconté ce qui m'arrivait. J'ai envie d'appeler Taylor pour entendre sa version des faits, mais j'y renonce car j'ai surtout besoin de me confier à une oreille amicale.

Quand je raconte mes malheurs à Sophie et aux Chipies, elles sont abasourdies. Jemima me conseille d'appeler Mary.

— C'est une malade mentale, cette bonne femme ! Il faut lui dire de se faire soigner.

— Justement, dis-je raisonnablement, si elle est malade, elle ne m'écouterà pas.

— C'est lui que tu devrais appeler, suggère Fiona. Quand il saura ce qu'elle t'a fait, il l'enverra sûrement balader, elle et son émission de télé!

— Tu crois?

— Si tu veux mon opinion, dit Sophie, tu devrais laisser tomber toute cette histoire. Apparemment, il lui obéit au doigt et à l'œil parce que, pour lui, sa carrière est plus importante que tout le reste. Il faut que tu te sortes ce type de la tête.

Ses mots sont cruels, mais elle n'a pas encore fini, elle poursuit d'une voix dure :

— Regarde les choses en face. Il sait certainement ce qui s'est passé et il ne t'a même pas passé un coup de fil. S'il ne l'a pas fait, c'est qu'il n'en a rien à faire de toi.

— S'il n'en avait rien à faire de moi, il n'aurait pas traversé Londres hier soir pour m'apporter mon plat préféré, dis-je en brandissant la tourte.

— Je reconnais que c'est un geste attendrissant, mais ce ne sont pas les petits gestes qui comptent dans une vie, ce sont les preuves concrètes, et il me semble qu'il ne t'en a donné aucune ces dernières vingt-quatre heures.

Les deux Chipies protestent. Elles admirent tellement Taylor que la moindre critique contre celui qu'elles considèrent comme un demi-dieu les hérisse.

J'ai servi la tourte accompagnée d'une salade. Elle était savoureuse, et même les deux Chipies lui ont fait honneur. Quelques minutes avant leur arrivée, j'avais passé un coup de fil à Angie pour la remercier. Elle n'a pas tari d'éloges sur Taylor, « un homme si merveilleux! » Ne sachant plus quoi dire, j'ai fini par abrégé la conversation en disant à Angie que je passerai bientôt les voir, elle et Félix. Je ne lui ai pas révélé que mon dîner d'hier soir s'est résumé à un steak et à un verre de bière et que c'est avec mes amies que je partage la tourte ce soir. Je n'ai pas eu le courage d'affronter le flot de questions et de conseils qui s'en serait inévitablement ensuivi. Les deux Chipies ont apporté du champagne mais je me suis contentée d'eau fraîche. J'aurais bien bu un bon verre de vin mais il n'y en a pas ici et, n'ayant plus un sou, je n'en ai pas acheté. J'ai écouté les Chipies et Sophie donner leur point de vue sur Taylor et je sais que Sophie a raison, j'ai déjà laissé trop de plumes dans cette histoire, mais je n'ai pas envie de le reconnaître, alors je préfère changer de sujet. Je relance la conversation sur Jérôme qui n'a apparemment pas encore découvert le tour de passe-passe entre les miniatures et les biscuits.

A la fin du dîner que nous avons pris dans la cuisine, je propose à mes invitées d'aller dans la salle à manger pour admirer les miniatures. Nous rions beaucoup en imaginant la tête de Jérôme à l'ouverture de sa mallette devant ses clients japonais, mais Sophie, qui retrouve ses esprits la première, me ramène à la réalité.

— Je ne suis pas sûre que cela le fasse rire et il va chercher le responsable.

— Je ne pense pas qu'il puisse remonter jusqu'à moi, dis-je avec une confiance que je suis loin de ressentir.

Pendant ce temps, Jemima, qui a fait un tour de la pièce, s'est arrêtée devant un tableau qui orne l'un des murs.

— On dirait que c'est un authentique Reynolds.

Sophie et moi nous regardons avec étonnement. Nous ne nous attendions pas à une telle remarque dans la bouche de Jemima. Nous ne savions pas qu'elle s'y connaissait en art.

— J'ai une licence d'histoire, explique-t-elle en rougissant avec modestie.

Cette attitude qui ne lui ressemble pas m'intrigue. Je la vois d'un œil nouveau. C'est alors que je prends la mesure exacte de ce qu'elle vient de dire.

— Tu crois que c'est un Joshua Reynolds ?

Elle acquiesce en souriant.

— J'en suis certaine, et les miniatures ont beaucoup moins de valeur que ce tableau!

— Et tu te demandes pourquoi Jérôme ne l'a pas pris à la place des miniatures ?

— Exactement.

Pensive, je marche dans la salle à manger en réfléchissant fébrilement. Je m'arrête soudain et fait face à Fiona, Jemima et Sophie.

— C'est évident, les filles, il ne l'a pas pris ce soir-là parce qu'il n'aurait pas pu le cacher dans les poches de son manteau.

— Alors, si c'est la raison, répond Jemima sombrement, il reviendra pour le prendre.

Le lendemain, n'ayant plus de travail, je me consacre à Sirg et aux préparatifs du séjour de ma mère qui se résument à changer les draps dans la chambre où Sophie a dormi. Les Chipies ont pris sa valise hier soir, si bien que ce matin, Sophie n'a emporté au bureau qu'un petit sac contenant son nécessaire de toilette. J'ai essayé en vain de la convaincre de revenir ce soir et de passer le week-end avec nous, mais elle n'a même pas cherché d'excuse.

— Ne m'en veux pas, mais je n'ai pas le courage de supporter ta mère et ses grandes théories sur la vie.

Je ne peux pas lui en vouloir...

En revanche, comme je m'ennuie et que la solitude me pèse, que je suis désœuvrée et toujours très énervée par la perte de mon boulot et surtout, comme je n'ai eu aucun coup de fil de la part de Taylor à ce sujet, je prends la plume pour lui écrire une lettre. Quand j'ai terminé, je lis ma composition à Sirg. Pour savoir s'il est d'accord ou pas avec ce que j'ai écrit, je me fie à ses commentaires. S'il jure, je barre la phrase. Il s'en donne à cœur joie, m'offrant les pires jurons de son répertoire si bien qu'à la fin, il ne reste plus grand-chose de la longue missive du début.

*« Cher Taylor.*

*Tu sais certainement que j'ai été virée.*

*J'aimerais avoir ta version des faits.*

*J'espère que tout est revenu à la normale au restaurant.*

*Tao. »*

A la lecture de cette version, Sirg ne m'injurie pas et se contente de grogner, ce que je prends pour une approbation. Je recopie mon brouillon sur le papier à lettres bleu ciel de Mme Audesley et je glisse ma missive dans une enveloppe assortie. Comme je n'ai pas la patience d'attendre que Taylor la reçoive par la poste et qu'il me réponde, je décide de la déposer directement dans sa boîte aux lettres. Le trajet ne sera pas long, je n'en aurai pas pour plus d'une heure, même en transports en commun. Je décide de laisser Sirg tout seul et de faire vite. Ça ne me prend en effet qu'une petite demi-heure pour arriver jusqu'à chez Taylor. A 11 h 30, je glisse l'enveloppe dans sa boîte aux lettres en faisant cliqueter bruyamment le rabat. Aucune importance, à cette heure-ci, il est au restaurant.

Le destin tient à peu de chose, si j'avais pris soin de tenir le couvercle afin qu'il ne heurte pas la boîte en se refermant, je n'aurais jamais su la vérité, toute la vérité et rien que la vérité...

Mais n'anticipons pas, pour l'instant, je viens de déposer ma missive et je m'apprête à faire demi-tour pour rejoindre le métro lorsque soudain la porte s'ouvre. Devant moi, Mary Deacon brandit la lettre destinée à Taylor. Heureusement que Sirg a censuré les passages un peu trop lyriques des premières versions ! Ainsi, même si elle ouvre la lettre et qu'elle la lit, elle n'y trouvera rien de compromettant. J'ai soudain la vision de Glenn Close tenant un couteau à la main dans le film *Liaison fatale*.

— Vous ne voulez pas entrer un moment ? demande-t-elle.

Ma frayeur doit se lire sur mon visage car elle ajoute :

— Je ne mords pas, vous savez.

Je décide d'entrer, ma curiosité étant la plus forte. Une fois dans la cuisine, elle se tourne vers moi et, désignant la bouteille de vin que j'ai offerte à Taylor.

— Je savais que vous étiez venue ici, il a oublié de s'en débarrasser.

Toujours muette, je la regarde. Elle est calme et souriante. Ce n'est pas un sourire amical mais ce n'est pas non plus un sourire cruel.

— Un vin de cette qualité, il n'y toucherait pas, même avec des pincettes. Il a des goûts très snobs en matière de vin, c'est pourquoi j'ai su immédiatement que quelqu'un était venu ici et, comme il n'a pas d'autres petits flirts en ce moment, j'ai tout de suite pensé que c'était vous qui l'aviez apportée.

Je ne sais pas ce qui me vexe le plus : être rabaissée au rang de petit flirt ou être considérée comme une ignorante en matière de vin.

— Asseyez-vous, je vous en prie, poursuit-elle en repoussant la bouteille sur un coin de table.

J'obéis car j'ai un moment de faiblesse. Elle reprend :

— Si je comprends bien, votre fiancé est une pure invention, n'est-ce pas?

— Oui.

— Vous m'avez raconté ça pour me faire plaisir ?

— Oui.

— Vous devez me plaindre, n'est-ce pas?

Je ne lui réponds pas, parce que la réponse est évidente. Je plains cette femme qui va jusqu'à s'introduire dans la maison de l'homme qu'elle convoite pour fouiller partout et trouver chez lui la preuve qu'il est attiré par d'autres femmes qu'elle. Cette réflexion me donne du courage.

— Est-ce que Taylor sait que vous êtes chez lui ?

Elle se met à rire d'un rire grinçant où l'humour n'a pas sa place.

— Bien sûr. Il vous a dit sans doute que cette maison était la sienne, n'est-ce pas ?

— Euh, oui... vous voulez dire que ce n'est pas le cas?

— Vous êtes ici chez moi, même si Taylor se considère chez lui car il partage ma vie depuis plusieurs mois.

Cette femme ne ment pas. Elle dit la vérité, c'est une évidence. Voilà pourquoi la décoration a cette touche de féminité que j'avais remarquée en venant l'autre soir, mais c'est surtout ce qu'elle vient de dire qui me choque. Ainsi, Taylor et elle vivent ensemble depuis des mois!

— C'est bien vous qui êtes venue ici avant-hier, n'est-ce pas?

— Oui, c'était le soir de l'incendie au restaurant.

Elle s'esclaffe avec amertume.

— Mon coup de fil a dû lui faire vraiment peur pour qu'il invente une histoire pareille!



— Vous voulez dire que ce n'était pas vrai ?

Elle hausse les épaules sans répondre. On dirait qu'elle pense à autre chose. Je suis sous le choc.

— J'ai bien senti à sa voix qu'il était inquiet à l'idée que je rentre à la maison. J'étais partie de Londres pour un court voyage, je devais rentrer le lendemain mais finalement, j'ai écourté mon séjour et je l'ai appelé pour lui annoncer que je rentrais plus tôt. Quand on m'a dit au restaurant qu'il était parti, j'ai commencé à avoir des soupçons.

Je remercie le ciel en silence qu'elle ait appelé à ce moment-là et non une heure plus tard... Et si elle avait débarqué sans prévenir!

— Je le préviens toujours quand je suis sur le chemin du retour pour ne pas avoir de mauvaise surprise, dit-elle avec amertume.

— Vous voulez dire que je ne suis pas la première ?

— Loin de là !

Je me retiens de lui demander pourquoi elle supporte cela, mais je suis assaillie par une vague de colère. J'ai perdu mon travail à cause de cette femme qui ne sait pas se faire respecter par l'homme avec qui elle vit ! Je vais lui dire ce que je pense et tant pis si je lui fais de la peine.

— Il dit que vous êtes une vraie peau de vache, mais comme vous êtes le boss, il n'a pas voix au chapitre.

Elle rougit sous l'affront, mais je poursuis avec rage :

— Vous m'avez peut-être virée, mais vous n'avez pas résolu votre problème. Vous n'allez quand même pas passer le reste de votre vie à tirer sur toutes les femmes qui lui tournent autour. Vous n'avez vraiment aucun amour-propre ! Vous pourriez vous demander où est votre fierté !

— Je l'ai mise au vestiaire le jour où il a emménagé avec moi, dit-elle avec lassitude.

— Arrêtez de vous apitoyer sur vous-même.

Je me lève de ma chaise et je récupère la lettre qui est restée sur la table entre nous.

— Elle n'est plus utile désormais. Et si par hasard il m'appelle, ne vous inquiétez pas, je n'ai plus aucune envie de le revoir. C'est un pauvre type et il ne m'intéresse plus.

Je tourne les talons le plus vite possible, au cas où Glenn Close se jetterait sur moi avec un couteau...

Evidemment, j'arrive en retard. Evidemment, Chris m'attend et le pire, c'est que ma mère est avec lui. J'entends son rire rauque avant de la voir. Je ne sais pas si je dois d'abord demander pardon à Chris pour mon retard ou parce qu'il a dû tenir compagnie à ma mère. Quand je pénètre dans la cuisine, il est en train de lui servir une tasse de thé.

— Je suis désolée, lui dis-je, pensant que ces excuses couvriront toutes mes fautes.

— Pourquoi? demande-t-il.

Je comprends qu'il ne réalise même pas que je suis en retard.

— Parce que je n'étais pas là pour accueillir ma mère, bien sûr, mais elle ne devait pas arriver avant ce soir, dis-je en jetant un regard de reproche à celle-ci.

— Chris et moi avons passé un moment délicieux, dit-elle. Par pitié, Tao, arrête de dire tout le temps « ma mère » en parlant de moi.

Elle secoue la tête avec dépit et prend Chris à témoin.

— Ça fait des années que je lui demande de m'appeler par mon prénom, mais elle est butée.

Il est vrai que je m'obstine à l'appeler maman, mais c'est encore la preuve que je tente par tous les moyens d'instiller un peu de normalité dans ma famille hors normes. Ma mère est une ancienne hippie qui n'a pas évolué depuis les années soixante et qui veut que je l'appelle Stella. Peu importe du reste que cela ne soit pas son vrai nom puisqu'elle s'appelle Doreen — un prénom qu'elle déteste car il est trop banal pour elle. Je résiste à la tentation de lui en faire la remarque devant Chris, mais elle est suffisamment ridicule dans sa robe indienne à fleurs et son foulard drapé sur la tête façon Woodstock.

— Il m'a raconté ses voyages, dit-elle. Est-ce que tu savais qu'il est allé partout? En Amérique du Sud, en Inde...

J'aurais dû deviner à son genre un peu mystérieux et à son allure négligée que c'était un baroudeur. Pas étonnant qu'il plaise autant à ma mère.

— J'ai un peu voyagé en effet, mais je ne suis pas allé partout, comme vous dites. Malheureusement, je ne suis pas resté aussi longtemps sur place que je l'aurais voulu.

— Peut-être, Chris, insiste-t-elle, mais en tout cas vous avez voyagé. Vous ne vous êtes pas contenté d'en rêver, ce qui n'est pas le cas de tout le monde, dit-elle en me jetant un coup d'œil entendu.

Je réagis aussitôt.

— Je n'ai jamais dit que je voulais voyager! Je n'en ai pas particulièrement envie et je ne dois pas être la seule personne au monde qui n'est jamais allée plus loin que la Costa del Sol!

Ma mère prend un air désespéré. Je me retiens de lui faire remarquer qu'elle est dans le même cas que moi, mais je ne veux pas la mettre mal à l'aise devant un étranger.

— Je crois qu'il est temps de libérer Chris, qui a beaucoup de travail.

— A propos, dit-il sans bouger de sa chaise, je suis libre ces jours-ci et je peux m'occuper de Sirg si vous avez envie de sortir.

— Formidable! dit ma mère avant que j'aie pu dire quoi que ce soit. Je voulais profiter de mon séjour pour me balader avec Tao. Maintenant, elle n'a plus d'excuse pour refuser.

— Sauf si elle a du travail, dit-il en me regardant.

Pas question d'avouer que j'ai été virée. Je n'ai aucune envie de raconter ma mésaventure avec Taylor et de répondre au feu croisé de leurs questions.

— Je vais m'arranger, dis-je. En tout cas, merci, Chris, pour la proposition.

Il sourit, boit une gorgée de thé, puis ajoute :

— Bon, je vais y aller maintenant. Je passe à 7 heures, n'est-ce pas? dit-il à ma mère avant de se tourner vers moi, si Tao est d'accord bien sûr?

Je regarde ma mère, cherchant à comprendre.

— J'ai invité Chris à dîner. Je vais lui faire ma fameuse recette de légumes aux noix de cajou!

Tout à fait entre nous, la recette en question n'a pas grand-chose de fameux, mais là n'est pas la question. Comme d'habitude, elle n'en fait qu'à sa tête alors que je n'ai aucune envie de dîner avec le jardinier. Mais, comme ils me regardent tous les deux, je prends sur moi et je fais bonne figure. Je me demande bien pourquoi il a accepté son invitation à dîner.

— Je suis d'accord, bien entendu, dis -je à contrecœur, mais je n'ai pas de noix de cajou. Et si on mangeait autre chose? dis-je avec espoir.

— Ne t'inquiète pas, tu me connais, j'en ai apporté !

Une fois Chris parti, je passe le reste de la journée avec elle. En fait, je ne la quitte pas d'une semelle car dès le premier contact entre Sirg et elle, l'antipathie a été mutuelle. Autant elle déteste Sirg, autant elle adore Chris. Elle est intarissable sur lui, au point que je finis par me demander si elle n'est pas tombée amoureuse de lui.

— J'aimerais bien savoir pourquoi tu ne m'avais jamais parlé de lui ! En tout cas, je comprends pourquoi tu as accepté ce job !

— Je ne t'ai pas parlé de lui parce que je n'y ai pas pensé, et il n'a rien à voir avec ma décision de m'installer ici. D'ailleurs, si tu veux vraiment savoir ce que je pense de lui, je ne l'aime pas beaucoup.

Malgré l'offre de Chris de me remplacer auprès de Sirg pour que je puisse jouer les touristes avec ma mère, je n'ai pas changé d'avis à son sujet. Au contraire, cela m'agace qu'il semble apprécier ma mère, sa voix forte et ses manières frustes.

— Tu devrais te décoincer un peu, cela te ferait du bien, dit-elle en éclatant d'un rire rauque. Je me suis toujours dit que tu ne savais pas t'amuser. Fais-moi confiance, tu verras, ce soir, ça va être très sympa!

Son enthousiasme m'est vraiment insupportable. Moi qui rêvais d'aller me coucher pour oublier ma carrière stoppée en plein vol et ma vie amoureuse anéantie, je suis obligée de tenir jusqu'à ce soir et de faire bonne figure.

L'épreuve s'avère encore plus dure que prévu. Son fameux plat de légumes aux noix de cajou est totalement raté et encore plus mauvais que dans mon souvenir. Chris la félicite néanmoins avec politesse. Elle n'a d'yeux que pour lui et, après plusieurs verres de vin, ses roucoulades de plus en plus prononcées me gênent terriblement. J'ai l'impression qu'elle ne se voit pas telle qu'elle est, une femme d'un certain âge, trop grosse, au cou fripé, vêtue comme une gamine des années soixante qui fait du charme à un homme qui pourrait être son fils. Je reconnais que Chris est parfait. Même quand elle va trop loin, comme par exemple quand elle lui dit qu'il a de très belles fesses et que son jean lui va à ravir, il ne se moque pas d'elle et réussit à dévier la conversation sur un sujet moins scabreux. Il l'interroge longuement sur les attrape-rêves qu'elle fabrique, elle donne moult détails sur sa technique et sur les matériaux qu'elle utilise, comme les plumes, le bois et l'osier. C'est à peu près le seul moment de la soirée où je ne suis pas sur les nerfs, mais tout dérape lorsqu'elle se met à se moquer de mon père et de sa nouvelle passion pour le golf. Son air ironique me fait sortir de mes gonds.

— C'est peut-être la seule chose qu'il ait trouvée pour que tu lui lâches enfin les baskets.

Est-ce le poids de la journée, les épreuves traversées, l'arrivée de ma mère, son intrusion dans ma vie, sa façon de se conduire honteusement avec Chris, le poids des non-dits depuis mon enfance ou tout cela en même temps, plus le vin? En tout cas, tout ce que j'avais soigneusement tu depuis mon enfance explose enfin dans un grand torrent verbal et coléreux. Je lui reproche ma jeunesse différente par sa faute, les moqueries des autres enfants à cause des vêtements qu'elle m'obligeait à porter...

Elle m'écoute sans rien dire, sans doute trop choquée pour se justifier. A la fin, elle pousse un profond soupir et, à ma grande honte, se met à sangloter bruyamment sans bouger. Choquée, je me lève et je pars en courant, laissant Chris se débrouiller avec ma mère hystérique. Je me réfugie dans ma chambre — pas question que je redescende pour m'excuser. Je jette mes vêtements autour de moi et je me glisse dans mon lit, je rabats la couette sur ma tête, décidée à me couper de ce monde si cruel et de cette mère qui ne m'a jamais comprise.

J'attends.

J'attends mon châtiment pour avoir osé lui voler dans les plumes.

Contrairement à ma crainte, personne ne vient me gronder ou me punir pour ce que j'ai fait. Prostrée sous ma couette, serrant un oreiller contre moi, je passe des heures dans le noir en essayant de deviner ce qui se passe dans la cuisine en dessous de ma chambre. Mais il ne se passe rien jusqu'à 4 heures du matin, je le sais car je vérifie mon réveil à ce moment-là. Après, je ne sais plus car je m'endors enfin. Au réveil, je me sens honteuse et je regrette mon accès de colère, surtout devant un témoin. Combien de fois dans mon enfance ai-je imaginé ce moment de vérité où je pourrais enfin dire à ma mère tout ce que j'ai sur le cœur ? Mais ce matin, j'ai du mal à affronter la réalité. A quoi bon avoir vidé mon sac ? Avec du recul, je pense que ça ne sert à rien, ma mère ne changera jamais. Elle continuera de se conduire comme elle l'a toujours fait sauf qu'en plus, elle jouera les victimes. Victime de sa vilaine fille à la langue de vipère... Je voudrais être malade, avoir perdu la mémoire, faire comme si la scène d'hier n'avait pas eu lieu et, en plus, j'ai la gueule de bois ! C'est alors que quelque chose de tout à fait inattendu se produit. Toujours couchée sous ma couette, rassemblant mes forces pour affronter la vie, j'entends un petit bruit. Quelqu'un gratte à ma porte. Je croasse un :

— Entrez!

La porte s'ouvre doucement, tout doucement. Je retiens ma respiration à la vue d'un turban multicolore.

Sous le turban, ma mère me regarde et, d'une voix douce et calme, me dit :

— Bonjour, chérie.

Bizarre, sa voix est trop douce et trop calme. Cela ne lui ressemble pas. J'attends le brusque changement, le retour de la fameuse Stella/Doreen. Mais pas du tout, au contraire, j'ai en face de moi une créature modeste et pleine de contrition à la fois familière et étrangère. Elle entre dans la chambre avec un plateau dans les mains.

— Je me suis dit que ça te ferait plaisir de prendre ton petit déjeuner au lit.

Je m'assieds nerveusement dans le lit en installant les oreillers dans mon dos.

— Qu'est-ce que c'est ?

Je jette un regard méfiant sur l'assiette fumante où deux beaux œufs au plat sont encadrés par des tranches de bacon croustillant. Ça fait trente ans que ma mère est végétarienne et qu'elle ne peut regarder une tranche de bacon sans avoir la nausée, alors la cuire!

— Chris a préparé ton petit déjeuner car j'étais incapable de le faire moi-même, mais j'y tenais beaucoup car je sais à quel point tu aimes les petits déjeuners anglais.

Elle tourne autour de moi, attendant que j'aplatisse la couette pour qu'elle puisse déposer le plateau. Je le fais avec réticence car je suis encore ébahie par sa transformation.

— J'ai fait du café, mais je n'ai pas trouvé de jus de fruits.

— Il n'y en a pas, dis-je en regardant les œufs et le bacon avec appétit.

C'est alors que je réalise le sens de ce qu'elle vient de me dire. Chris préparant le petit déjeuner... J'ai une vision proche de l'horreur. Le jardinier que je soupçonne d'aimer les femmes

mûres, passant la nuit avec ma mère... Est-ce pour cela que j'ai l'impression qu'elle a complètement changé ce matin?

— Quand je suis rentrée du marché tout à l'heure, les cris du perroquet m'ont fait peur. Je suis descendue à l'appartement de Chris pour lui demander conseil, il est monté avec moi et m'a donné un coup de main pour la cuisine.

— Mon Dieu, j'avais oublié Sirg ! Comment va-t-il ?

— Il va bien. Chris s'est occupé de lui avant de m'aider, il est toujours en bas, lui aussi prend son petit déjeuner.

Je suis soulagée qu'ils n'aient apparemment pas passé la nuit ensemble, mais je suis tout de même assez mal à l'aise. Je vais devoir descendre et m'excuser auprès de Chris pour avoir oublié Sirg et pour la scène de cette nuit. Je ne parle même pas du cadeau que je lui ai fait en me sauvant hier soir et en lui laissant sur les bras une femme hystérique.

En tout cas, pour l'instant, la femme hystérique fait profil bas. Après avoir déposé le plateau, elle s'assied sur le bord du lit et me conseille de prendre mon temps et de tout manger jusqu'à la dernière miette. Et comme je n'ai rien d'autre à faire, que je meurs de faim et que je ne suis pas pressée d'affronter Chris, je suis ses conseils à la lettre. Je me régale avec mon petit déjeuner favori et, après avoir savouré la dernière miette du dernier toast beurré recouvert de marmelade d'orange, je me sens beaucoup mieux. Elle ne m'a pas quittée des yeux pendant tout mon festin et — c'est un record pour elle — elle n'a pas dit un seul mot. Une fois que je me suis essuyé les lèvres avec une serviette, elle se lève et reprend le plateau.

— Tu as bien meilleure mine maintenant. Si ça ne t'ennuie pas, je descends pour voir si Chris a fini lui aussi.

J'ai envie d'évoquer ce qui s'est passé la nuit dernière mais je sens que ce n'est pas le bon moment et comme je ne veux pas briser l'atmosphère calme et presque magique entre nous, je murmure un merci et je la laisse partir. Je prends mon temps pour me préparer. Avec un peu de chance, Chris sera parti quand je serai prête. L'idéal serait que je ne le rencontre plus jamais et que je vive au premier étage jusqu'au retour de Mme Audesley...

Je m'enduis de mousse odorante hors de prix puis je prends une longue douche chaude pour me rincer de tous mes malheurs. Je sors enfin de la douche et au moment où je me drape dans une grande serviette, j'entends la sonnette de l'entrée. Si j'avais été toute seule à la maison, je n'aurais pas répondu car je n'ai pas envie de voir ni de parler à qui que ce soit. Mais je connais ma mère et je sais qu'elle va naturellement ouvrir la porte. Je m'attends à ce qu'elle m'appelle du bas des escaliers, mais j'ai beau ne faire aucun bruit, je n'entends rien. Je m'approche doucement de la fenêtre qui surplombe la porte d'entrée pour tenter d'apercevoir le visiteur, mais il y a un angle mort et je ne vois rien. Il faudrait que j'ouvre la fenêtre et que je me penche, mais c'est trop risqué car on pourrait m'apercevoir. Maintenant que ma curiosité est éveillée, ça m'énerve de savoir que j'ai de la visite et que j'ignore qui c'est. Soudain, j'aperçois une forme — une femme semble-t-il — qui descend l'escalier et s'éloigne rapidement. Cette silhouette ne m'est pas inconnue. Je m'écarte à temps de la fenêtre au moment où elle se retourne et jette un coup d'œil dans ma direction. Je ne crois pas qu'elle m'ait vue. Elle a l'air préoccupé et, en repensant aux épreuves qu'elle traverse, j'éprouve de la pitié pour elle. Comme ma mère ne monte pas dans ma chambre

pour m'informer de la visite, je m'habille rapidement — un jean, une chemise et un sweater car il commence à faire froid. Je descends l'escalier avec inquiétude. Ma mère est dans la cuisine. Seule, heureusement. Occupée à vider le lave-vaisselle, elle empile les assiettes propres les unes sur les autres. Elle se retourne vers moi en me souriant.

— Que voulait-elle ?

Ma mère me dévisage avec incompréhension se demandant visiblement de qui je parle.

— Oh, tu veux parler de Mary ?

Je lève les yeux au ciel, exaspérée qu'elle ait réussi en si peu de temps à devenir aussi intime avec mon ennemie.

— Elle m'a donné cette lettre pour toi, dit-elle en me tendant une enveloppe blanche.

— Pourquoi est-elle restée si longtemps ? Vous avez parlé au moins durant cinq minutes !

— Nous avons parlé de tout et de rien, dit-elle en haussant ses épaules rondes. Elle aurait préféré te parler directement, bien sûr, mais je lui ai dit que tu ne te sentais pas très bien ce matin... Au fait, est-ce que tu te sens mieux? demande-t-elle avec inquiétude.

J'acquiesce, encore étonnée de tant de sollicitude.

— Elle m'a paru inquiète pour toi et m'a dit de te transmettre son meilleur souvenir. Elle te souhaite un prompt rétablissement. C'est une femme bien qui m'a fait une très bonne impression.

C'est la meilleure de l'année!

Ma mère est sûrement possédée par un *alien* charmant et prévenant. C'est comme si on lui avait fait une transplantation de personnalité, sans parler de Mary qui vient jusqu'ici pour prendre de mes nouvelles! Que s'est-il donc passé cette nuit pour que les gens qui m'entourent se transforment ainsi ? A moins qu'il ne s'agisse encore d'une ruse de cet esprit tordu et jaloux ! C'est ça, Mary est venue pour repérer l'endroit où j'habite afin de mieux surveiller mes faits et gestes et vérifier que je n'approche pas son homme de trop près ! J'observe l'enveloppe avec méfiance, je me demande si je ne devrais pas l'apporter au commissariat avant de l'ouvrir au cas où elle m'exploserait au visage... Je prends sur moi. Je suppose qu'elle ne contient qu'un message d'insulte et je ferais mieux de la jeter avant même de l'ouvrir... Mais si c'est le début d'une longue campagne de harcèlement, il vaut mieux la garder comme preuve pour les tribunaux... Pour la première fois de sa vie et de la mienne, ma mère ne tourne pas autour de moi en me posant des dizaines de questions. A ma grande surprise, elle se remet à ranger les assiettes en silence. Je respire profondément et je passe mon doigt sous le rabat collé afin de décacheter l'enveloppe. Je n'ai jamais reçu de lettre d'insulte mais je me prépare aux pires horreurs. Bizarrement, je me sens fébrile, j'ai l'impression de vivre un moment important de ma vie. C'est pourquoi, après avoir lu le court message qui suit, je suis un peu déçue.

*« Chère Tao.*

*Je vous remercie pour notre conversation d'hier. Je crois avoir enfin retrouvé la raison. Je vous prie d'accepter le chèque que je joins à ma lettre ainsi que mes excuses pour tous les désagréments que vous avez*

*subis. J'adresse directement à Jerry Marlin la commission de l'agence pour le travail que vous avez effectué.*

*Avec mes sincères salutations.*

*Mary Deacon. »*

Je jette un œil sur le chèque en question et je suis ébahie. C'est le montant qui était prévu dans mon contrat pour deux semaines de prises de vue. La reconnaissance de mon travail, même si mes photos ne paraîtront pas dans le livre de Taylor, me met du baume au cœur. Mais qu'entend-elle par « J'ai retrouvé la raison » ? Peu importe, on verra plus tard, pour l'instant, je relis le montant du chèque et je pousse un petit cri de joie.

— Que se passe-t-il ? demande ma mère.

Mais comme c'est une histoire trop longue et trop compliquée, je lui dis simplement que mon salaire est arrivé plus vite que prévu. Et comme elle a l'air de se réjouir pour moi, elle ne me gratifie d'aucun de ses commentaires habituels sur la disproportion entre mon salaire faramineux et mon temps de travail (si elle savait!)

Je lui propose alors de partir en balade toute la journée — si Chris est d'accord, bien entendu.

— Je suis sûre qu'il le sera, dit-elle avec assurance, il m'a chargé de te répéter qu'il était libre cette semaine. Il a du travail d'écriture, quelque chose comme ça, mais c'est un travail sédentaire.

Le problème, c'est que je n'ai aucune envie de lui parler...

— Ça ne t'ennuie pas d'aller le prévenir pendant que je m'occupe de Sirg ? Il doit se demander ce que je deviens !

Ça doit être vrai car il ne m'a jamais témoigné autant d'attention. En me voyant entrer dans sa pièce, il me salue d'un cri joyeux, vole jusqu'à moi, se perche sur mon épaule et se love dans mon cou. Il me murmure des mots doux, pas les insultes habituelles, et je comprends que je lui ai manqué. J'ai honte de le laisser encore une fois mais après une heure de câlins et de mots doux, il retourne sur le haut de sa cage et me tourne le dos pour me signifier qu'il en a assez de me voir. C'est l'heure de son émission de radio, et je le laisse en tête à tête avec le présentateur. Je ne peux éviter de saluer Chris quand il vient prendre ses fonctions auprès de Sirg mais, heureusement, je me sens beaucoup mieux que ce matin et j'ai la force de lui faire face. Comme il ne me fait aucun reproche, je quitte la maison l'âme en paix. Ce n'est qu'en arrivant dans le métro que je me souviens soudain de la raison pour laquelle ma mère est venue à Londres.

— Ton exposition !

— Oublions ça, dit-elle d'un air penaud, je ne veux pas t'ennuyer, je suis sûre que tu préfères passer la journée à faire les boutiques.

Je m'arrête soudain et je la dévisage en soupirant, je commence à trouver qu'elle en fait un peu trop, dans le genre mère parfaite.

— Ecoute, maman, euh, Stella, c'est complètement idiot, tu es venue exprès pour cette exposition, et il n'est pas question que tu la rates. Où est-ce ?

Ses yeux brillent de joie.



— C'est près de Spitalfields Market.

Est-ce le fait de l'avoir appelée Stella ou la perspective de l'exposition qu'elle rêvait de voir? En tout cas, je réalise que ce n'est pas si difficile de lui faire plaisir et que ça ne me coûte pas grand-chose.

— C'est parfait. Ce n'est pas très loin de l'endroit où j'habitais avec Sophie, je t'inviterai ensuite à dîner chez Félix, c'est mon café préféré.

Je suis d'autant plus généreuse que j'ai été payée. Bien sûr, l'argent n'est pas encore sur mon compte, mais j'utiliserai ma chère carte de crédit qui m'a déjà tant dépannée!

Avec un sourire, elle m'emboîte le pas, et nous nous engouffrons dans le métro comme si nous avions l'habitude de nous balader ainsi ensemble tout le temps. Nous ne revenons à Hampstead qu'à 8 h 30 du soir. Sirg dort, et Chris est dans la cuisine. Au moment où nous entrons dans la pièce, il referme l'ordinateur posé sur la table devant lui.

— Vous avez passé une bonne journée?

— Oui, excellente, dis-je en regardant ma mère.

Elle me rend mon sourire et, comme elle a l'air fatiguée, je lui propose une tasse de thé. Par politesse, j'en propose aussi une à Chris. A ma grande surprise, ma mère refuse, et Chris accepte.

— Je suis épuisée, dit-elle avec un bâillement très exagéré. Je monte un verre d'eau dans ma chambre et je vais me coucher.

— Je vous verrai avant votre départ? demande Chris en se tournant vers elle.

— Je ne crois pas, je repars demain vers le Nord.

Elle le regarde comme si elle hésitait à l'embrasser mais elle me jette un coup d'œil et change d'avis. Elle embrasse le bout de ses doigts et lui caresse la joue doucement.

— Vous êtes quelqu'un de bien, Chris, et vous êtes de bon conseil.

Je sens que je rougis brutalement. Pendant notre balade, ma mère m'a dit que la nuit dernière, Chris et elle ont parlé pendant des heures de notre relation à toutes les deux. Il l'a aidée, m'a-t-elle dit, à voir plus clairement les choses entre nous et à comprendre les raisons des problèmes de notre relation. Je sais qu'il est le seul responsable du changement de comportement de ma mère et, si je lui en suis évidemment reconnaissante, j'en suis aussi très gênée.

— Vous êtes une femme adorable, Stella, dit-il en s'approchant d'elle et en la prenant dans ses bras, un geste qu'elle-même n'avait pas osé faire un instant plus tôt.

Elle a l'air tellement heureuse, et je décèle tant de complicité entre eux que je me sens presque coupable de ne pas pouvoir avoir une telle relation avec ma propre mère. La journée s'est plutôt bien passée, mais je reconnais que c'est elle qui a fait tous les efforts. D'accord, je l'ai accompagnée à son exposition, nous avons ensuite mangé des œufs au bacon chez Félix, mais il y a encore du ressentiment et de la méfiance de ma part. La seule concession que j'ai faite, c'est de l'appeler Stella.

— Je viendrai te dire bonsoir tout à l'heure, dis-je platement en me tournant vers la bouilloire qui commence à siffler.

Quand je me retourne de nouveau, elle a disparu, et Chris me regarde avec curiosité. J'imagine

qu'il attend que lui raconte comment la journée s'est passée mais je n'ai pas vraiment envie d'étaler ma vie devant lui. Toutefois, je suis intriguée par un certain nombre de choses.

— Pourriez-vous m'expliquer comment vous avez réussi ce miracle, lui dis-je du ton le plus amical possible.

— Je ne comprends pas très bien le sens de cette question, dit-il en s'asseyant en face de moi.

— Comment avez-vous réussi à faire de ma mère une vraie mère?

— Je n'ai rien fait, je l'ai seulement écoutée.

— Mais vous avez sûrement dit quelque chose...

Il repousse l'ordinateur afin de poser ses deux coudes sur la table et il concentre son regard sur moi.

— Je lui ai seulement dit que je savais ce que c'est de se sentir différent du reste de sa famille, dit-il en joignant ses mains et en appuyant son menton dessus.

Je le regarde sans rien dire, j'attends qu'il continue.

— J'ai eu une éducation sévère et stricte au milieu de plusieurs sœurs et frères qui ont tous fait de grandes études et qui ont tous un excellent job dans lequel ils font carrière.

Il grimace et je me garde de l'interrompre.

— Je suis le vilain petit canard. Je ne rêvais que de voyages, de plantes et de jardins. Pour eux, je suis un peu un raté. Tout le monde, surtout mon père, passait son temps à essayer de me faire changer d'avis et à tenter de m'imposer sa vision des choses.

— Ce n'est pas la même chose que moi. Je suis fille unique, et c'est moi qui avais honte de mes parents, enfin, de ma mère.

— Je crois qu'il y a des similitudes dans le fait de se sentir différent des autres, de ne pas ressembler aux gens qui vivent autour de vous, surtout à ceux qui sont censés compter le plus dans votre vie.

— Pourquoi êtes-vous parti à Londres ?

— Parce que je veux sans doute encore leur prouver que je peux réussir ma vie à ma façon. Je cherche encore leur approbation.

Je ressens exactement la même chose. Je sais que mon père a approuvé le choix de mes études de photographie, mais je suis toujours en quête de l'approbation de ma mère. En travaillant d'abord dans une banque et en m'installant avec Malcolm, j'ai commencé par faire exactement l'inverse de ce dont elle rêvait pour moi, mais ce n'était pas ma voie et je la cherche toujours.

— Crois-tu que ce changement miraculeux va durer? dis-je en passant au tutoiement qui me semble naturel après ces confidences mutuelles.

— Ça dépend de toi. Ce n'est pas gagné, elle arrêtera si elle n'obtient rien en échange. Je la crois très fragile en ce moment. Il est peut-être temps que tu penses à elle, pour une fois.

— C'est ce que j'ai fait aujourd'hui, dis-je, aussitôt sur la défensive. Je lui ai suggéré de rentrer demain et d'essayer de recoller les morceaux avec mon père. Son comportement l'inquiète. Il est impatient avec elle, il sort beaucoup et de plus en plus tard. Elle est persuadée qu'il a rencontré

quelqu'un d'autre.

En prononçant ces mots, je me rends compte que je n'y crois pas une seconde. Je n'imagine pas du tout mon père avec une autre femme. Pour moi, c'est quelque chose d'inconcevable, surtout à son âge.

— Elle m'a dit la même chose. Elle croit que le golf n'est qu'une couverture, c'est pourquoi elle est si agressive quand elle en parle.

— Je voudrais qu'elle soit plus honnête par rapport à ses propres sentiments, dis-je avec du reproche dans la voix. Il faudrait qu'elle ait le courage d'affronter la vérité et qu'elle ne se moque pas de lui quand il dit qu'il va jouer au golf alors qu'elle est certaine qu'il va rejoindre une autre femme.

— Ne sois pas trop dure avec ta mère, nous faisons tous cela. Nous nous cachons la vérité car nous ne voulons pas l'affronter. Nous tournons autour du pot parce que nous avons peur de souffrir.

Je me demande s'il y a un lien avec ce que je vis moi-même, mais comme la bouilloire se met à siffler, je verse l'eau dans la théière.

— Je n'ai plus le temps de boire une tasse de thé, j'ai du travail qui m'attend à la maison et je ne peux malheureusement pas le remettre à un autre jour.

Je ne sais pas si c'est vrai ou si c'est l'excuse qu'il a trouvée pour s'éclipser parce qu'il en a assez de mes problèmes et de ceux de ma famille. Je ne peux pas lui en vouloir, bien sûr, mais je ne peux pas non plus m'empêcher de ressentir un peu de déception en le voyant partir.

Le lendemain, au moment de prendre son train, ma mère me promet de me téléphoner rapidement pour me raconter où elle en est avec mon père. Sans doute stressée à la perspective d'affronter la situation, elle est redevenue totalement elle-même, c'est-à-dire telle qu'elle était avant de se confier à Chris. D'une certaine façon, ça me rassure, et je dirais même que ça m'amuse de l'entendre me conseiller d'arrêter de manger de la viande parce que j'ai mauvaise mine. Quoi qu'il en soit, son séjour et sa rencontre avec Chris ont été bénéfiques car, pour la première fois, elle m'a dit qu'elle est fière de moi et de la façon dont je mène ma vie. Je me sens vaguement honteuse de lui avoir caché que j'ai perdu mon job.

Assise dans le métro pour rentrer à la maison, je repense au petit mot de Mary et notamment au passage dans lequel elle me dit avoir retrouvé la raison. Je me demande bien ce que cela signifie. A force de chercher le sens de ces mots je me décide enfin à lui téléphoner pour en avoir le cœur net. Elle a heureusement utilisé du papier à lettres à en-tête et son numéro privé est inscrit dessus. Je suis nerveuse en composant le numéro. Je redoute que Taylor ne décroche, ce qui serait très embarrassant pour nous deux. Je prends néanmoins le risque. La sonnerie résonne plusieurs fois dans le vide et finalement, le répondeur se met en route. La voix de Mary me demande de laisser mes coordonnées et m'assure qu'on me rappellera au plus vite. Je donne mon nom et l'heure de mon appel puis je raccroche et je me traite aussitôt d'idiote car si c'est Taylor qui découvre le message, ça compliquera encore la situation. J'ai peur qu'il ne se moque de moi, mais il est trop tard.

Après les événements des jours derniers et les nombreuses visites que j'ai reçues, j'apprécie cette journée de solitude. A part Sirg, qui me tient compagnie, je n'ai rien à faire et je prends conscience, en me promenant dans la maison, à quel point celle-ci est immense. Mais, si magnifique soit-elle, je n'envie pas Mme Audesley de vivre ici avec pour toute compagnie un African Grey. Bien sûr, Sirg est particulièrement drôle et attachant, mais je préfère la compagnie des humains. Est-ce le fait d'avoir pensé à elle, toujours est-il que, quelques instants plus tard, Mme Audesley téléphone du Portugal.

— Comment va mon bébé? demande-t-elle dès que je décroche.

— Il va bien, dis-je en voyant Sirg faire des acrobaties dans sa cage. Actuellement il a la tête à l'envers.

— Il va bien, répète Sir Galahad qui fait une contorsion et me regarde par en dessous.

— Il me regarde pendant que nous parlons.

— Est-ce que je peux lui parler?

Je me lève et approche le téléphone de la cage. Je ne sais pas trop où sont ses oreilles alors je tends le combiné le plus près possible de sa tête. Je ne veux pas être indiscreète mais j'entends Mme Audesley murmurer et, à la façon dont Sirg penche la tête, je vois qu'il l'écoute attentivement. Soudain, il pose son bec sur le téléphone, fait son bruit favori, la bouilloire qui siffle et, pour la première fois depuis que je suis installée ici, il fait référence au neveu de Mme Audesley.

— Fais attention à toi, Jérôme !

On dirait qu'il veut transmettre un message à sa maîtresse ; je me sens aussitôt coupable de lui avoir caché la visite de Jérôme et ce qui en a découlé. Je reprends le téléphone et je dis la première chose qui me passe par la tête.

— Je suis sûre que vous lui manquez beaucoup, vous aussi.

Mais elle est alertée.

— Est-ce que c'est bien le nom de Jérôme que Sir Galahad vient de prononcer?

Je ris nerveusement.

— Non, je ne crois pas, mais il dit parfois des choses étranges. Par exemple, il vient de me demander de sortir les poubelles !

— Il a raison, nous sommes dimanche et les éboueurs passent demain à l'aube. Je vous ai laissé cette information avec les autres instructions. J'espère que vous avez pensé à sortir les poubelles dimanche dernier ?

J'ai évidemment complètement oublié, mais heureusement, Chris y a pensé à ma place. J'essaie de nouveau de changer de sujet.

— Comment se passe votre séjour au Portugal ? J'espère que vous avez meilleur temps que nous !

— Il pleut des cordes en ce moment, mais cela n'a aucune importance. Je voudrais comprendre pourquoi Sir Galahad vient de parler de Jérôme. Ça fait très longtemps qu'il n'avait pas mentionné son nom.

— Il est venu l'autre jour, dis-je paniquée, mais je ne l'ai pas laissé...

— J'en étais sûre ! s'exclame-t-elle, triomphante, Sir Galahad ne parle jamais pour ne rien dire. J'espère que vous ne l'avez pas laissé entrer?

Je ferme les yeux avec désespoir. Pourquoi lui ai-je dit que Jérôme était venu? J'aurais dû nier, tout simplement. Sir Galahad n'a pas pu entendre Jérôme car sa porte était fermée. Cela ne peut être qu'une coïncidence. Et comme j'ai récupéré les miniatures et que tout est rentré dans l'ordre, je lui réponds :

— Evidemment!

— J'espère, Tao, et s'il revient appelez Chris immédiatement, vous me le promettez?

— Je vous le promets, ne vous inquiétez pas. Il n'est pas revenu cette semaine et je pense que je ne le reverrai pas de sitôt.

— J'aimerais partager votre optimisme, Tao, mais s'il reparaît, soyez prudente, il est capable de tout et surtout, appelez Chris !

Je sais maintenant qu'elle n'exagère pas, je peux témoigner que Jérôme est en effet capable de commettre des mauvaises actions et je me remémore avec un certain malaise la mise en garde de Sophie sur une éventuelle vengeance de sa part. Dès qu'il va s'apercevoir de la substitution, il devinera qui en est l'auteur. S'il est parti jeudi pour le Japon, il est sans doute déjà de retour. Cela me rend soudain très nerveuse. Je fais le tour de la maison pour vérifier que toutes les portes et les fenêtres sont bien fermées. Je suis tentée de passer un coup de fil à Chris, mais je sais que c'est un

prétexte pour le revoir et parler avec lui. Pour tromper mon ennui et rompre le silence de cette grande maison vide, je vais dans la pièce de Sirg pour mettre un disque. La collection de C.D. de Mme Audesley est essentiellement classique et je me décide pour *Don Giovanni*. Sirg approuve mon choix en hochant la tête. La musique de Mozart rythmée par les mouvements de balancier de Sirg m'hypnotise au point que je ne me rends pas compte qu'il y a un nouveau bruit. C'est en voyant Sirg dresser la tête et en l'entendant répéter ce bruit que je me rends compte qu'on sonne à la porte.

— Ding dong ! fait Sirg à tue-tête.

Je suis tétanisée, à force de penser à Jérôme, je suis persuadée que c'est lui. Quelqu'un semble s'acharner sur la sonnette car le ding dong continue de plus belle.

— Ding dong ! répète Sirg en me regardant avec reproche.

J'éteins le son et je sors de la pièce en fermant la porte pour que Sirg ne me suive pas. J'arrive dans l'entrée sur la pointe des pieds. Je ne veux surtout pas me faire entendre par le visiteur inattendu. La sonnette retentit une nouvelle fois avec encore plus d'insistance. Je m'approche de la porte à pas de loup et je jette un coup d'œil par le judas. Ce n'est pas Jérôme, mais je ne suis pas soulagée pour autant. Mon visiteur est, après Jérôme, la deuxième personne que je redoute le plus de voir. Pourtant, poussée par je ne sais quel instinct destructeur, je lui ouvre la porte.

— Dieu merci, tu es là ! s'exclame-t-il comme si c'était une question de vie ou de mort. Je peux entrer ?

J'étais résolue à le laisser s'expliquer sur le pas de la porte, mais je me souviens que Chris est juste en dessous et risque de tout entendre de notre conversation. Je m'écarte pour dégager le passage et lui fais signe d'entrer. Je ferme la porte derrière lui en silence et je lui indique d'un signe de la main le chemin de la cuisine. Une fois dans la pièce, je me tourne vers lui et je lui demande sèchement ce qu'il vient faire ici.

— Je sais ce que tu penses, dit Taylor sur un ton désespéré, mais je te demande seulement de m'écouter...

Je regarde ostensiblement ma montre.

— Je te donne cinq minutes.

Il a l'air soulagé et d'un geste théâtral, il sort une bouteille cachée jusqu'alors derrière son dos.

— Tu trouveras un tire-bouchon dans le tiroir du buffet derrière toi, dis-je froidement, et des verres dans ce placard.

C'est très étrange. Je sais que je suis en train de faire une grosse bêtise, mais il y a une autre partie de moi-même, plus importante que la première, qui meurt de curiosité et qui veut savoir ce qu'il est venu chercher. Il prend son temps pour ouvrir la bouteille et ne parle pas tant qu'il n'a pas servi le vin dans nos verres, puis il s'assied en face de moi.

— Mary m'a dit que vous avez parlé ensemble, dit-il d'une petite voix, et c'est vrai que la situation est très compliquée.

— C'est le mot, en effet, dis-je sur un ton sarcastique. Le fait que tu vives avec Mary rend en effet la situation assez compliquée!

— Je vivais avec elle, c'est du passé ! C'est terminé, c'est la stricte vérité.

Je repense aux mots de Mary qui m'avaient parus obscurs et tout se met soudain en place.

— Tu veux dire qu'elle a retrouvé la raison et qu'elle t'a mis à la porte ?

— Cela ne s'est pas exactement passé comme cela, dit-il, vexé. Nous vivions ensemble mais cela ne marchait pas très bien entre nous. Quand je t'ai dit qu'elle ne représentait plus rien pour moi depuis un moment, j'ai dit la vérité.

Il pousse un profond soupir.

— Ça faisait longtemps que je voulais aborder la question avec elle mais te rencontrer a accéléré les choses.

Il plonge le nez dans son verre de vin et se tait.

— Et tu es venu me dire que puisque c'est terminé avec elle, la voie est libre et que nous pouvons désormais voguer vers le soleil couchant...

— Ce n'est malheureusement pas aussi simple que cela, dit-il tragiquement.

— Mais si tu es venu jusqu'ici, c'est parce que tu crois avoir encore une chance de me faire changer d'avis ?

Je prends une gorgée de vin, excellent au demeurant.

— Ecoute, dit-il sur un ton exagérément patient, je comprends très bien ta colère, mais...

— Ah, oui, tu peux dire que je suis en colère ! Tu m'invites prétendument chez toi pour me séduire alors que tu vis avec une autre femme et quand soudain, elle t'annonce son retour inopiné à la maison, tu inventes une histoire rocambolesque d'incendie dans ton restaurant pour me faire déguerpir en vitesse.

— Je sais, c'était une erreur mais j'avais trop peur de te perdre.

— Mais il n'y avait rien entre nous, bon sang ! Tu me connais à peine ! Ne dis pas n'importe quoi !

Il plonge ses beaux yeux noirs désespérés dans mon regard vert.

— Je ne dis pas n'importe quoi. Je te connaissais à peine mais j'ai tout de suite senti que je voulais faire du chemin avec toi. Pourquoi crois-tu que je t'ai demandé de faire les photos de mon livre ?

— Je croyais que c'était parce que tu appréciais mon travail.

Je bois une nouvelle gorgée de vin.

— C'est vrai, tu as beaucoup de talent, mais tu m'as attirée dès le premier regard.

C'est peut-être de la flatterie, ou le vin sur un estomac vide, mais je me sens rougir. Il ne me quitte pas des yeux tout en remplissant de nouveau mon verre. Je suis écarlate. C'est peut-être un menteur et un manipulateur, mais il est terriblement séduisant et il me semble que nous n'avons pas terminé ce que nous avons commencé l'autre soir ! Je bois mon verre cul sec et je le lui tends pour qu'il le remplisse encore. Après tout, quel mal y a-t-il à se faire du bien ? Toutes ces théories sur le fait de faire l'amour la première fois me paraissent dépassées, surtout quand on n'a pas fait l'amour depuis longtemps ! Je m'entends dire d'une voix énamourée :

— Si nous allions dans le salon, ce serait plus confortable, tu ne crois pas?

Et, malgré l'air triomphant qu'il affiche aussitôt, je l'entraîne. Après tout, nous sommes deux adultes majeurs et consentants. Malgré la promesse du moment tant attendu, je ne peux m'empêcher de revenir sur le sujet.

— Il y a quand même quelque chose qui me dérange, c'est d'avoir perdu mon travail.

— Je suis dans le même cas que toi !

Je me retourne et je le dévisage. Je n'aime pas son ton geignard, mais l'amertume que je lis sur son visage me fait sourire.

— Alors, elle t'a viré toi aussi ?

Nous nous asseyons côte à côte sur le canapé.

— Ce n'est pas exactement ça, dit-il sur la défensive, disons qu'elle n'a pas renouvelé mon contrat.

Je ne vois pas beaucoup de différence entre nos deux situations, mais je n'insiste pas.

— Tu n'auras aucun mal à travailler avec un autre producteur.

— Ce n'est pas aussi simple que ça, elle prétend que le marché regorge d'autres chefs tout aussi talentueux que moi prêts à signer demain pour faire une émission de télé.

Ne perdant pas de vue la raison pour laquelle je lui ai proposé de venir dans le salon, je pose mon verre sur la table basse, me rapproche de lui et susurre d'un ton rassurant :

— Tu sais très bien que tu es soutenu par tous tes fans!

— Sans doute, soupire-t-il sans paraître remarquer ma main sur sa cuisse. Je devrais peut-être prendre les choses en main et contacter des producteurs moi-même.

— Prendre les choses en main ce serait bien, en effet, dis-je en caressant sa jambe. Et quand le livre sortira, ça t'aidera.

— S'il sort ! s'exclame-t-il dépité. Elle a tout arrêté aussi de ce côté-là !

Je ne peux pas m'empêcher d'admirer le style de Mary. Malgré ce que Taylor lui a fait subir, elle ne s'est pas effondrée. Au contraire, elle a fini par réagir et a coupé tous les ponts avec lui. Je pense avec fierté que je suis certainement pour quelque chose dans son sursaut d'orgueil, mais revenons à nos moutons, je m'égare. Nos lèvres sont si proches que le souvenir du baiser torride que nous avons échangé l'autre jour m'assaille soudain.

— Tu auras sûrement d'autres opportunités dans le futur.

Je pose la main sur son pull en cachemire noir. Il sursaute. Etonnée, je le dévisage.

— Tu n'as rien compris, Tao.

— Rien compris, quoi?

— Que ma carrière est fichue, à cause de toi et de cette bonne femme totalement aigrie!

— Elle est bien bonne, celle-là !

— Elle est bien bonne, celle-là ! répète Sirg exactement sur le même ton, dans la pièce voisine.

Taylor regarde autour de lui d'un air ahuri.



— C'est un African Grey du Congo. Je ne vois pas en quoi ce qui t'arrive est ma faute. Quant à Mary, elle n'a fait que te rendre la monnaie de ta pièce ! Il me semble que tu t'es bien servi d'elle, n'est-ce pas ?

Totalement dégrisée à présent, je me demande ce que j'ai bien pu lui trouver ! La sonnerie de mon portable interrompt la réplique cinglante qui me pendait aux lèvres.

— C'est Mary. Il est là ?

— Euh, qui ? dis-je dans le téléphone avant de comprendre qu'elle parle de lui évidemment. Ah, oui, vous avez raison ! C'est une bonne supposition !

J'utilise comme elle un langage codé pour que Taylor ne devine pas qui me parle.

— Je voulais juste que vous sachiez qu'il cherche un endroit où poser ses valises ce soir, si vous voyez ce que je veux dire.

— Je vois très bien.

Je le regarde d'un air dégoûté car je comprends enfin le sens de sa visite, mais il ne fait pas attention, bien trop occupé à se lamenter sur son sort.

— Je voulais vous appeler plus tôt, poursuit Mary, mais j'ai reçu un appel d'une autre de ses amies tout à l'heure, je devrais dire une de ses ex-amies. Il a essayé de s'installer chez elle mais elle l'a envoyé balader.

Je me sens rougir de honte et je tourne la tête pour qu'il ne voie pas mon visage.

— C'est très intéressant, dis-je calmement, merci pour le tuyau.

— Je vous rappelle plus tard car il y a un autre sujet dont je voudrais parler avec vous.

— A tout à l'heure.

Je raccroche et je me tourne vers Taylor. A nous deux mon bonhomme, je suis prête !

— Si tu as perdu ton job à cause de moi, j'en suis ravie, dis-je froidement.

Il me regarde, interloqué.

— Je venge toutes les « bonnes femmes aigries » que tu as semées sur ton passage et dont tu t'es servi pour atteindre tes objectifs.

Il blêmit mais je poursuis impitoyablement.

— Je viens de parler avec Mary. Il paraît que je ne suis pas la première chez qui tu viens pleurer aujourd'hui ?

Il a soudain l'air inquiet du rat pris dans une nasse. Son visage prend un air mauvais, mais avant qu'il ne dise quoi que ce soit, je reprends mon petit laïus :

— Je veux seulement que tu saches que mon attirance pour toi n'était que physique. Je n'en ai strictement rien à faire de ta prétendue brillante carrière ou plutôt de ce qu'il en reste. Alors je te conseille de reprendre cette bouteille car il est temps de plier les gaules !

A son air confus, je comprends qu'il ne connaît pas cette expression typiquement anglaise.

— Je traduis : va te faire voir ailleurs ! C'est plus clair maintenant ?

Je n'ai pas besoin de le dire deux fois.

C'est l'heure de coucher Sirg. Je suis le rituel habituel, je lui chante ses petites comptines, je lui gratte le cou et il s'endort tranquillement. Une fois sa porte refermée, je rappelle Mary. Je lui raconte que j'ai mis Taylor à la porte, elle a l'air enchantée de la nouvelle.

— J'espère que vous ne m'en voulez pas de vous avoir prévenue mais je savais que vous étiez sa prochaine victime et je voulais vous épargner cela.

Inutile de lui dire qu'au moment où elle a téléphoné, c'est moi qui m'apprêtais à prendre Taylor dans mes filets. Cela ne la regarde pas et je n'ai toujours pas digéré le fait que je n'étais que le numéro deux sur sa liste.

— Qui est la femme chez qui il est allé avant de venir chez moi ?

— Oh, une femme qu'il fréquente apparemment depuis un bout de temps. Il l'a menée par le bout du nez. J'ai découvert qu'elle habite près de chez vous. Elle est plus âgée que vous et elle est sans doute plus désespérée par la solitude. C'est une proie de choix pour quelqu'un comme lui. Ne soyez pas déçue qu'il ait d'abord tenté sa chance auprès d'elle, elle est assez riche, ce qui est un argument de poids pour lui.

J'aimerais en savoir plus sur cette mystérieuse femme, mais ce n'est pas le moment.

— Vous vouliez me parler d'autre chose ?

— Oui, mais vous ne m'avez pas dit la raison de votre appel.

— Je tenais à vous remercier pour le chèque.

Inutile de lui demander ce que veut dire son retour à la raison, j'ai l'explication maintenant.

— Je vous en prie, je suis vraiment désolée que vous ayez fait les frais de ma triste vie privée et que vous n'ayez pas pu montrer toute l'étendue de votre talent.

Mary Deacon est totalement remontée dans mon estime.

— Il m'a dit que vous n'aviez pas renouvelé son contrat ?

— Son étonnement me surprend. Ce type est d'une incroyable naïveté, comment a-t-il pu imaginer que nous pourrions continuer à travailler ensemble après ce qui s'est passé !

Je prends la mesure de la mise en garde de Jerry, il avait parfaitement raison de me conseiller de ne jamais mélanger le travail et les sentiments !

— Mais vous sciez la branche sur laquelle vous êtes assise car il a quand même beaucoup de succès, non ?

— On perd aujourd'hui, on gagne demain, dit-elle avec philosophie. C'est aussi l'une des raisons de mon appel... J'ai cru comprendre que vous êtes une voisine de Chris Harris ?

Je reste muette. Je ne sais pas du tout de qui elle veut parler.

— Il vit dans un appartement au rez-de-chaussée de votre maison, d'après ce qu'on m'a dit.

— Oh, vous voulez parler de Chris ! Je suis désolée, je ne connais pas son nom de famille. Que voulez-vous savoir ?

— On m'a dit que c'est un jeune paysagiste très talentueux et c'est tout à fait le genre de

personne que je recherche.

— Je ne connais pas cet aspect de sa personnalité. Je croyais qu'il était un simple jardinier. Il est jeune, c'est vrai. Si vous voulez que je vous mette en contact avec lui, je peux toujours lui donner votre numéro de téléphone.

— Il paraît qu'il est très brillant mais qu'il est aussi très modeste. Je ne veux pas le contacter pour qu'il s'occupe de mon propre jardin. Je recherche des nouveaux talents inconnus pour relancer l'émission d'Alan Titchmarsh. Le jardinage est le nouveau sport à la mode, s'enthousiasme-elle, je suis certaine qu'il pourrait doper l'audience.

Je suis très étonnée par ses paroles.

— Vous voulez dire qu'il vous intéresse pour animer une émission télévisée?

— S'il a autant de talent qu'on me l'a dit, il pourrait être la vedette d'une série d'émissions. Ce que je voudrais que vous me disiez, vous qui le connaissez, c'est s'il a un look sympa. Je sais que l'apparence ne devrait pas compter autant que le talent, mais dans mon métier, c'est essentiel. Il ne faut pas qu'il soit moche, vous comprenez?

Encore sonnée par ce que je viens d'entendre, Chris, future star de télé, je réponds sans réfléchir :

— Mais il n'est pas moche, il est même très beau et il a un superlook !

— C'est ce qu'on m'a dit en effet, mais je me demandais si celle qui m'en a parlé n'était pas trop partielle. Et à propos de sa voix et de sa façon de parler? Comment s'exprime-t-il ? Est-ce que vous l'imaginez passer à la télévision?

— Oui, tout à fait, dis-je en pensant à sa voix claire. J'ai remarqué qu'il a un petit accent du Nord.

— C'est parfait! Et son genre?

Je repense à ma mère qui est tombée immédiatement sous le charme de Chris.

— Il est euh, charmant quand il le veut bien, dis-je prudemment.

Inutile de lui dire qu'il est aussi cassant et désagréable car cela ne regarde que moi.

— Un homme charmant, c'est exactement ce que nous cherchons! Tout cela me semble être un excellent début, on m'a dit aussi qu'il est en train d'écrire un livre?

— La personne qui vous a renseignée est très bien informée.

Je repense au tas de feuilles posé à côté de son ordinateur et je suis un peu vexée qu'il ne m'en ait pas parlé. Cela dit, je ne lui ai pas posé la question.

— Il travaille pour elle, explique Mary. En fait, pourquoi ne pas vous le dire. La femme qui m'a parlé de Chris Harris est aussi la femme chez qui Taylor s'est rendu avant de venir pleurer chez vous. Il sortait avec elle avant qu'il ne vous rencontre et quand j'ai découvert qu'il me trompait avec elle, je lui ai demandé de choisir entre nous.

Je soupire en silence.

— Je sais, j'étais folle, mais j'ai compris, maintenant.

— Comment avez-vous fait connaissance toutes les deux?

— Je l'ai croisée en sortant de chez vous l'autre jour et cette rencontre a tout déclenché. Je m'étais raconté des histoires à son sujet. Je la rendais responsable de tout ce qui s'était passé mais j'ai changé d'avis. C'est Taylor, le responsable de ce gâchis. Il s'est servi d'elle comme il s'est servi de moi. Il lui a même emprunté de l'argent pour acheter une voiture et il ne l'a jamais remboursée.

Je ne sais pas ce qu'il attendait de moi, à part un lit où dormir et moi pour lui tenir chaud... Je ne suis pas riche et je n'ai pas de relations. J'ai soudain un soupçon.

— Est-ce qu'elle a une quarantaine d'années, elle est blonde et très élégante?

— Je crois qu'elle est un peu plus âgée, je dirais la cinquantaine mais sinon, c'est bien son portrait. Vous la connaissez?

— Non, mais je crois que je l'ai déjà croisée.

Je revois la silhouette de la femme élégante et blonde juchée sur des talons hauts et descendant furtivement l'escalier qui mène chez Chris. Tout devient logique, je comprends maintenant pourquoi elle est si intéressée par la carrière de mon voisin jardinier.

— Le monde est vraiment petit, dis-je sombrement.

— Comme vous dites, soupire Mary tristement.

Je me demande si elle va vraiment aussi bien qu'elle le dit, mais je ne suis pas assez intime avec elle pour l'interroger. Et, si sa façon de réagir est de partir à la chasse de nouveaux talents, je leur souhaite bonne chance à tous les deux.

— Vous vouliez me parler d'autre chose, je crois ? dis-je en me dirigeant vers la fenêtre et en écartant les rideaux.

Il fait noir dehors, et je me rends compte qu'on me voit parfaitement de la rue.

— Oui, je voulais vous dire que si ça marche avec Chris Harris, il pourrait y avoir du travail pour vous aussi.

— Vraiment? dis-je surprise.

— Je ne veux pas trop m'avancer, car je ne sais pas où il en est avec son livre, mais s'il a besoin de photos pour l'illustrer, j'ai pensé que vous pourriez vous en charger.

Que de si... Il faut d'abord qu'il accepte de rencontrer Mary puis qu'il accepte de travailler avec elle. Le plus improbable serait qu'il accepte de travailler avec moi ! Nous sommes en meilleurs termes maintenant, mais j'ai toujours l'impression qu'avec moi, il est sur ses gardes. Et puis il y a un problème majeur.

— N'oubliez pas que je suis avant tout photographe gastronomique.

— Gastronomie, jardinage, il n'y a aucune différence !

— Vous trouvez? La première différence, c'est que les photos gastronomiques sont le plus souvent réalisées en studio.

— Mais vos photos de marchés réalisées en extérieur étaient excellentes!

D'accord, je reconnais qu'elle a raison et puis je n'ai pas envie de la contrarier car sa proposition me touche beaucoup.

— D'accord, nous verrons. En tout cas, je vous remercie d'avoir pensé à moi.

— En m'ouvrant les yeux, vous m'avez rendu un grand service, Tao, et je voulais vous remercier.

— Le chèque suffit amplement. Ne vous sentez pas obligée de me proposer autre chose.

— Comme vous le dites vous-mêmes, Tao, nous verrons.

Et nous raccrochons toutes les deux.

Malgré ma crainte de voir débarquer Jérôme, il ne se passe pas grand-chose dans les jours qui suivent le coup de fil avec Mary. L'événement de la semaine, c'est le jour de grand ménage d'Olive et, évidemment, les cris de protestation de Sirg.

Je n'ai pas non plus de nouvelles de Chris, ce qui est normal puisque je n'ai pas eu besoin de faire appel à lui ces derniers temps. Je suppose qu'il travaille sur son livre. Je suis encore sous le coup de la révélation de sa véritable personnalité. Je l'avais pris pour un rustre mal élevé alors qu'il est délicat, attentionné, prévenant et artiste. Il a apparemment une très bonne réputation dans son métier. De plus, il écrit un livre sur le sujet et il a suffisamment de talent pour qu'on songe à lui pour animer des émissions télévisées. Bref, je me suis complètement plantée à son sujet. Je n'ose téléphoner à Mary pour lui demander si elle l'a enfin contacté, mais je meurs d'envie de le savoir. Notre relation s'est apaisée mais les circonstances de notre rencontre sont tout de même assez étranges et me laissent une impression bizarre. Je n'ose pas non plus demander à Chris où il en est, je ne sais pas pourquoi mais, maintenant, il m'intimide. Ce serait assez naturel que je l'appelle car j'ai fait le lien entre Mary et lui et, d'une certaine façon, je suis concernée par ce projet professionnel. S'il avait envie de me voir et de me parler, il saurait où me trouver. Conclusion : il n'a pas envie de me voir. Je passe des heures à tourner tout cela dans ma tête et à me demander pourquoi il ne prend pas de mes nouvelles. Il doit savoir que j'ai été virée de mon job, Mary le lui a certainement dit et elle lui a aussi sûrement raconté dans quelles circonstances. Il doit vraiment me prendre pour une idiote d'être tombée dans les bras de ce bellâtre de Taylor, et aussi pour une menteuse pour avoir prétendu que mes relations avec lui n'étaient que professionnelles. C'était vrai quand je le lui ai dit mais quelle importance? Il retiendra que je lui ai menti, voilà tout. Je comprends maintenant pourquoi Chris était si hostile à Taylor. Il sait depuis longtemps que ce type est un salaud. Et sa colère contre Taylor montre à quel point il tient à cette femme, riche, belle, blonde et élégante. Il sera bientôt célèbre et aussi riche qu'elle... J'avoue que je suis jalouse, mais seulement parce que ça a l'air de vraiment marcher pour Chris qui s'apprête à vivre de sa plume alors que de mon côté, c'est la catastrophe !

D'accord, je viens de toucher un chèque confortable qui va me mettre à l'abri du besoin durant quelques mois, mais après ? Sur le plan professionnel, c'est le vide complet. Nous sommes mercredi, j'appelle l'agence tous les jours depuis le début de la semaine et il n'y a aucun contrat en vue. Quand j'entends la voix d'Amber, je prends sur moi pour être aimable car elle sait évidemment que mon contrat a été rompu. Elle répond toujours brièvement mais à son ton ironique, je sens qu'elle jubile. Le coup de fil de ce matin est particulièrement difficile parce qu'après m'avoir dit avec délectation qu'il n'y avait toujours pas de travail en vue pour moi, cette peau de vache m'a demandé si j'avais des nouvelles de Taylor.

— Non, ai-je répondu sans réfléchir, et je n'en aurai certainement pas!

— Je le pense aussi.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— Oh, rien, dit-elle d'une voix onctueuse avant de me raccrocher au nez.

Cet appel m'a laissé un goût amer. La solitude commence aussi à me peser sérieusement alors je

décide de réagir et je passe un coup de fil à Sophie pour lui demander de venir dîner avec moi ce soir. Elle est fatiguée parce qu'elle travaille beaucoup. C'est son remède quand elle n'a pas le moral et en général, cela lui vaut une promotion. Je lui ai déjà tout raconté au sujet de Taylor et de Mary et elle n'a pas paru surprise car elle n'a jamais apprécié Taylor. Mais je me sens tellement seule et déprimée que j'insiste. Pour l'appâter, je lui dis qu'il y a du nouveau du côté de Chris. Il est vrai qu'elle ne sait pas encore qu'il est en passe de devenir la coqueluche des jardiniers du dimanche.

— S'il te plaît, je suis en train de devenir folle, je m'ennuie et j'ai plein de trucs à te raconter!

— O.K., mais tu ne m'en voudras pas si je m'endors avant la fin.

— J'ai seulement besoin de ta présence, peu importe si tu dors!

Sa visite me fait tellement plaisir que je décide d'organiser une petite fête en son honneur. Je dresse une liste de courses, j'explique à Sirg qu'il va rester seul un moment, mais je lui promets de lui rapporter une friandise au retour. Cela fait quelques jours que j'ai envoyé mon chèque à la banque et mon compte doit être de nouveau créditeur, mais je m'en assure auprès de celle-ci avant de sortir. J'achète deux beaux filets de saumon chez le poissonnier ainsi que les ingrédients pour faire une sauce hollandaise — ma seule et unique spécialité culinaire. Au marché, je choisis des carottes, des haricots verts, des petits pois et des pommes de terre nouvelles. Et parce que finalement, tout cela paraît un peu trop sain, je complète le menu par un gros pot de crème glacée Pavlova à la framboise. Je termine par le rayon des alcools et j'achète une bouteille de vodka à la framboise pour accompagner la crème glacée Pavlova ainsi que deux bouteilles d'un vin si cher que je suis presque sûre que même Taylor l'apprécierait. Je n'oublie pas la promesse que j'ai faite à Sirg et je lui achète une mangue fraîche. Je rentre à la maison les bras chargés et le cœur joyeux car ma sortie m'a fait un bien fou. Dix minutes plus tard, j'ai à peine eu le temps de vider mes sacs que le téléphone sonne. C'est ma mère. Elle m'a déjà appelée dimanche soir pour dire qu'elle était bien arrivée et qu'elle avait le moral, mais aujourd'hui, elle semble nerveuse et sa voix est saccadée, comme si elle avait pris des substances illicites.

— Je t'appelle pour que tu saches ce qui se passe.

— A quel sujet?

— Entre ton père et moi, bien sûr!

— Et que se passe-t-il entre mon père et toi?

— Il a une aventure avec une de ses collègues, dit-elle sur un ton dramatique, et je pars à Goa.

Il y a deux informations dans la phrase, je choisis la pire.

— Goa, tu veux dire en Inde? Là où vont tous les hippies de la planète ?

— Précisément. Je suis ravie, et Mélanie vient avec moi. Tu connais Mélanie ?

— Oui, je crois. Elle fait des shampoings aux chiens ?

— Elle est beaucoup plus que cela. C'est une spécialiste du comportement animal! dit-elle d'une voix haut perchée (j'avais raison pour les substances illicites). C'est un job très sérieux!

— Je m'en doute, mais ce n'est pas pour ça qu'elle part en Inde avec toi, je suppose?

— Il n'y a pas de hasard dans la vie, tu sais ! dit-elle avec une note d'admiration dans la voix.

Nous parlions toutes les deux de nos vies l'autre jour, et nous sommes tombées d'accord sur le fait que les hommes sont des salauds ! Il n'y en a pas un pour racheter l'autre et on peut tous les mettre dans le même panier ! Bref, de fil en aiguille, on s'est dit qu'on devrait davantage penser à nous et faire ce que nous avons toujours voulu faire. Comme par hasard, elle m'a avoué qu'elle avait toujours rêvé d'aller en Inde, comme moi !

— Et papa ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire d'aventure avec une collègue ? Et si c'est vrai, pourquoi est-ce que tu n'en parles pas avec lui ?

Je pose la question mais je connais déjà la réponse. Cela fait longtemps qu'elle avait des soupçons, mais elle avait peur d'affronter la vérité et de souffrir.

Par ailleurs, elle est persuadée que mon père n'ose pas me téléphoner car il a honte de m'avouer qu'il a une liaison.

— J'en ai longuement parlé avec lui et j'ai tout essayé pour le faire changer d'avis. Mais ne sois pas triste pour moi, Tao, finalement, c'est le coup de pouce du destin que j'attendais pour réaliser enfin mes rêves. J'ai toujours trouvé de fausses excuses pour ne pas entreprendre ce voyage en Inde. Je me suis occupée de toi et de papa pendant toutes ces années et je l'ai fait avec joie, mais puisqu'il me trompe, qu'il aille se faire voir !

— Tu veux dire que votre mariage est fini ? dis-je en sentant ma gorge se serrer et des larmes envahir mes yeux.

— L'avenir nous le dira, dit-elle d'une voix émue, mais tu sais, Tao, il faut toujours voir le bon côté des choses. Il est temps pour moi de faire ce qui me plaît et nous verrons bien comment les choses évoluent. Je voulais te dire, Tao, que j'ai pris cette grande décision grâce à Chris. Je lui suis très reconnaissante de m'avoir écoutée l'autre jour. Il m'a permis de voir les choses de façon positive.

Est-ce que cela veut dire que Chris est responsable de la séparation de mes parents ?

— Tu pars quand ?

— Très bientôt. J'ai déjà quitté la maison. Mélanie a mis son mari à la porte et je me suis installée chez elle. Nous avons un certain nombre de formalités à accomplir avant notre départ et notamment des vaccinations à faire. Mais je te demande surtout de ne pas intervenir auprès de ton père pour le faire changer d'avis. Je ne reviendrai pas en arrière, Tao.

— Mais...

— Mais rien, dit-elle fermement, je lui ai été fidèle durant trente ans et je ne lui pardonnerai jamais ce qu'il m'a fait.

Ce n'est pas le moment d'insister. Elle reviendra peut-être plus tard sur sa décision.

— D'accord, donne-moi au moins ton numéro de téléphone pour que je puisse te joindre.

Toute guillerette, elle me communique ses nouvelles coordonnées, et je prends sur moi pour ne pas lui montrer mon désarroi. Evidemment dès qu'elle raccroche, mon réflexe est d'appeler mon père. Mais finalement je renonce. Il doit être à son travail à cette heure-ci, et puis je pense que c'est à lui de me téléphoner car il est responsable de cette séparation. Pour la première fois de ma vie, je me sens du côté de ma mère.



Je suis encore plus impatiente de voir arriver Sophie pour tout lui raconter, mais après avoir préparé le repas, mis la table, pris une douche, m'être lavé les cheveux et avoir changé de chemise et de jean, elle m'appelle à 5 h 55 pour me dire qu'elle ne viendra pas. Elle s'excuse beaucoup, surtout quand je lui parle de mes parents, mais elle ne peut absolument pas venir dîner avec moi. Elle est retenue à la banque par un dossier urgent et très complexe et elle finira très tard.

— On peut se voir ce week-end si tu veux? propose-t-elle.

Mais je suis si déçue que je réponds un vague :

— Je ne sais pas si je suis libre.

— Comme tu veux, dit-elle en étouffant un bâillement qui me fait aussitôt regretter mon égoïsme.

— Excuse-moi, mais je me sens si seule et si triste! J'avais vraiment besoin de parler à quelqu'un ce soir. Tant pis, on se verra ce week-end et si tu veux, on ira en boîte. On fera la fête pour nous changer les idées!

— Je ne crois pas que je sois en état de faire la fête, je préférerais aller boire un café et papoter tranquillement.

Je sens qu'elle n'est pas seulement fatiguée, elle est déprimée.

— Tu as revu Jérôme ?

— Non, mais c'est drôle que tu m'en parles. J'ai eu de ses nouvelles par quelqu'un de son département.

Je n'aurais peut-être pas dû prononcer son nom. La plaie n'a pas l'air cicatrisée. Prudemment, je l'interroge :

— Et?

— Et il a disparu. On ne l'a pas vu à la banque cette semaine, et personne ne répond chez lui.

— Oh, mon Dieu, tu crois qu'il a été assassiné par la mafia japonaise?

— Tu ne crois pas que tu en fais un peu trop ?

C'est peut-être la culpabilité mais je ne pense pas en faire trop ! Je vois Jérôme ouvrant sa mallette devant ses acheteurs japonais et leur air ahuri puis furieux devant les biscuits Bath Oliver... A moins qu'ils n'aient beaucoup d'humour, ils ont sans doute voulu se venger de cet affront. Et je suis sûre que les truands japonais ne plaisantent pas avec ce genre de provocation!

— Je ne plaisante pas, Sophie...

— Un de ses collègues passera chez lui ce soir, dit-elle d'une voix posée prouvant qu'elle ne s'inquiète pas trop.

— Tu me tiens au courant?

Au fond, j'espère qu'il ne lui est rien arrivé de trop horrible. L'idéal serait qu'il soit retenu loin de Londres jusqu'à ce que j'aie changé d'adresse.

Après avoir raccroché, je regarde les filets de saumon d'un air désolé. Ils marinent toujours tranquillement dans le jus de citron vert. Je me demande bien qui je pourrais inviter à partager mon festin. La vodka que j'ai placée tout à l'heure au freezer est à la bonne température. Je sors un verre du Frigidaire où il rafraîchissait en attendant l'heure de l'arrivée de Sophie. Je le remplis de

glace pilée, je verse un trait de vodka dessus et je bois le liquide glacé. Il descend le long de mon gosier et aussitôt, je sens une délicieuse chaleur m'envahir. La vie me paraît soudain beaucoup plus simple. Je m'en sers un second que je bois plus lentement cette fois et en compagnie de Sirg. Comme il est mon seul interlocuteur et que je commence à être pompette, je lui dis qu'il est le plus bel oiseau du monde. Je lui fait plein de compliments, je lui dis que je l'aime. Il se perche alors sur mon épaule, tourne sa tête vers moi et, sans doute pour me dire que nous sommes sur la même longueur d'ondes, imite le générique de son émission de radio préférée, puis il descend le long de mon bras et renifle l'intérieur de mon verre avec curiosité. Il relève le bec, me regarde et secoue la tête comme s'il me désapprouvait de boire de la vodka. Je hausse les épaules, l'installe sur mon autre bras et lève mon verre à sa santé avant de boire une nouvelle gorgée. La glace a fondu et l'on sent davantage le goût de la framboise. Ce qui me fait penser à la crème Pavlova et au fait que je meurs de faim. J'embrasse Sirg sur le haut de la tête et je le remets dans sa cage en lui promettant de lui rapporter une tranche de mangue de la cuisine quand, soudain, la sonnette de l'entrée retentit. La vodka m'a donné confiance en moi, je m'approche donc de la porte et jette un œil dans le judas sans masquer le bruit de mes pas. Je hausse les sourcils avec surprise.

— Je viens de recevoir un coup de fil de ta mère, dit Chris quand j'ouvre la porte.

— Entre.

Il me suit dans la cuisine où m'attend la bouteille de vodka et le saumon mariné.

— Tu attends quelqu'un?

— J'attendais Sophie, mais elle a annulé. Tu veux un verre ? Il y a du vin si tu préfères.

— Je crois que je préfère ce que tu bois. J'ai besoin de quelque chose de fort.

— A cause de ma mère?

— Non, à cause de mon travail, je suis fatigué mais je suis content d'avoir terminé pour aujourd'hui.

Je sers la vodka dans le deuxième verre givré que j'avais prévu pour Sophie.

— Tu travaillais sur ton fameux livre?

Il me regarde avant de répondre :

— Oui. Je crois que nous avons parlé à la même personne récemment et il ne s'agit pas de ta mère.

Je lui tends son verre, il sent le liquide avec un air appréciateur avant de l'avaler cul sec comme je l'ai fait moi-même avec mon premier verre.

— Waouh, excellent, dit-il en reposant son verre devant lui, l'air un peu sonné.

Comme il n'en dit pas plus sur Mary, je mets la conversation sur ma mère.

— Elle t'a parlé de ses projets ?

— Oui, elle voulait des conseils sur les lieux à visiter et sur les endroits où elle pourrait s'installer pour quelque temps.

— Et tu lui a dit tout ce que tu savais, bien sûr, dis-je avec une pointe de rancœur comme si je le rendais responsable du départ de ma mère pour l'Inde.

— J'ai fait de mon mieux pour la renseigner, dit-il nonchalamment, mais si je suis venu te voir ce soir c'est pour te rassurer. Elle a peur que tu ne t'inquiètes à son sujet, et je lui ai promis de m'occuper de toi ce soir.

Je m'assieds sur une chaise de la cuisine.

— J'espérais qu'elle changerait d'avis, elle a toujours beaucoup plus parlé qu'agi.

— Apparemment, les choses ont changé, dit-il en s'asseyant en face de moi. Elle semble très déterminée.

— J'espère que ce voyage n'est pas trop risqué.

— Je ne pense pas, et elle ne part pas toute seule.

— Je ne vois pas ce qu'une shampoineuse pour chien pourrait faire face à un danger.

— Tu parles comme si tu étais sa mère, dit-il en riant.

— C'est comme cela que je me sens avec elle depuis toujours.

Je tends la main et je prends mon verre qui, à mon grand désarroi, est vide. J'avise la bouteille entre nous et je propose à Chris un deuxième verre qu'il accepte. Il nous sert tous les deux puis lève son verre.

— Portons un toast à ta mère, souhaitons-lui de découvrir à Goa ce qu'elle cherche depuis si longtemps.

Je souris et j'avale mon troisième verre de vodka. L'effet est immédiat. Totalement désinhibée, je lui demande s'il est libre ce soir, il me répond qu'il l'est en effet, je lui propose de rester dîner avec moi. Nous passons plusieurs heures très agréables ensemble. Chris m'aide à préparer le dîner, puis il met la table pendant que j'assaisonne les légumes. Nous parlons de tout et de rien. Nous nous installons dans la pièce de Sirg pour dîner avec lui. C'est une idée de Chris et, chaque fois que nous levons notre verre, il secoue la tête en faisant des « rout rout » de désapprobation, puis il s'intéresse de nouveau à sa mangue. Notre dîner à trois est très joyeux et je mets le succès de cette soirée sur le compte de la vodka et du vin. Nous nous rendons compte soudain que Sirg devrait dormir depuis une bonne heure. Alors Chris se lève, m'aide à débarrasser et m'annonce qu'il doit partir. J'aimerais bien qu'il reste encore un peu, parce que... sans doute ai-je peur de rester toute seule dans cette grande maison à m'inquiéter à cause de Jérôme. Mais malgré tout l'alcool que j'ai ingurgité ce soir, je n'arrive pas à le lui avouer. En le raccompagnant à la porte, titubant un peu sur mes jambes, je réalise que nous n'avons pas reparlé de Mary. Nous n'avons pas non plus parlé d'une certaine dame blonde juchée sur de ridicules escarpins à talons mais c'est évidemment un sujet délicat à aborder... Je préfère biaiser et parler de son livre, ma curiosité ayant pour excuse la perspective d'un travail.

— Tu me signeras un autographe?

Il me regarde avec incompréhension.

— Tu vas devenir célèbre avec tes émissions sur le jardinage!

— Oh, tu parles de cela, dit-il en fronçant les sourcils. J'ai refusé sa proposition. Ce genre de notoriété n'est pas pour moi, je n'ai aucune envie d'être sous le feu des projecteurs. Je vais déjà avoir du mal à gérer la publicité autour de mon livre.

Il s'en va et, alors que je referme la porte derrière lui, mon esprit embrumé comprend qu'une nouvelle opportunité de travailler vient de me passer sous le nez.

Je me réjouis que cette petite soirée impromptue ait brisé la glace entre nous, me dis-je une fois allongée dans mon lit. Je suis incapable de dormir. J'ai l'impression d'entendre des bruits dans la maison, mais j'ai beaucoup trop peur pour aller vérifier et je finis par tomber dans un sommeil agité.

Je me réveille à l'aube pour constater avec soulagement que rien n'a bougé autour de moi et que nous n'avons pas été cambriolés. C'étaient sans doute les lattes du parquet qui grinçaient ou bien le simple fruit de mon imagination. Rassurée, je descends dans la cuisine et je vide le lave-vaisselle. Puis je fais du thé et j'emporte ma tasse dans la chambre. Je ne me sens pas vraiment dans mon assiette après les écarts de la veille et, en voyant le soleil au-dehors, je décide de faire un petit footing. L'air frais me remettra les idées en place et me donnera le petit coup de fouet nécessaire pour bien démarrer la journée.

Je n'ai malheureusement pas de tenue à la dernière mode — accessoire indispensable pour courir dans un quartier aussi chic que celui-ci. J'enfile un T-shirt et des baskets et je passe le vieux jogging noir qui m'a servi de pyjama ces jours derniers (mais ça, je suis la seule à le savoir). Je suppose qu'à cette heure matinale, je ne rencontrerai pas grand monde et, si je cours vite, personne ne remarquera que mon vieux jogging est troué. Je ferme soigneusement la porte à clé après avoir branché l'alarme et j'enfouis la clé dans le sac que je porte autour de la taille. Heureusement que dans le quartier de Hampstead, il n'y a pas trop de boulangeries. Je ne suis donc pas tentée de m'arrêter pour acheter des bagels. En revanche, il y a plus de joggeurs que je ne l'aurais cru. Je ne sais pas trop dans quelle direction aller, je suis donc un couple de joggeurs qui va à peu près à la même allure que moi. Soufflant et transpirant, j'arrive dans un grand espace verdoyant que je suppose être la Heath. La brume qui s'est levée donne un aspect fantomatique aux gens. Je distingue des corps vêtus de Lycra noir qui passent dans mon champ de vision avant d'être absorbés par le brouillard. J'ai l'impression d'aller au ralenti car tous les coureurs me dépassent, à part une personne, un octogénaire en short kaki. Comme j'ai peur de me perdre, je ne veux pas accélérer la cadence. Et puis ça fait longtemps que je n'ai pas couru, et la soirée d'hier a été un peu trop arrosée.

J'aperçois un bosquet à quelques mètres devant moi. Je décide de faire demi-tour à cet endroit, puis je change d'avis en apercevant, à demi dissimulé derrière le bosquet, une silhouette familière, celle d'un homme qui ressemble à Jérôme Audesley. Le cœur battant, je repars aussitôt dans la direction opposée. Quelques minutes plus tard, j'ai rejoint une rue que je connais. Rassurée par cet univers familier, je me persuade que j'ai eu une hallucination sans doute due au manque d'oxygénation du cerveau ou à l'effort physique inhabituel. Conjugés avec l'épais brouillard, tous ces facteurs peuvent expliquer ce mirage. Que ferait en effet Jérôme ici à 6 heures du matin ? L'évidence de la réponse me glace le sang, si bien que, de retour à la maison, je m'enferme à double tour et je ne mets plus le nez dehors jusqu'au soir.

Je téléphone à ma mère chez Mélanie, et elle me vante de nouveau les qualités de Chris.

— J'aimerais tellement que tu rencontres quelqu'un comme lui, dit-elle d'une voix rêveuse, qui m'agace aussitôt.

Il est évident que pour ma mère je ne suis ni assez attirante ni assez intelligente pour plaire à un homme aussi exceptionnel ! Comme si je n'étais pas suffisamment bien pour lui et que je ne puisse aspirer qu'à rencontrer une pâle copie de Chris.

— Quoi de neuf de ton côté ? As-tu des nouvelles de papa? dis-je sèchement pour changer de sujet.

— Non, je suis repassée à la maison en son absence pour prendre quelques affaires dont j'avais besoin. Nous ne nous sommes pas parlé.

Elle n'a pas l'air troublée le moins du monde.

— Sait-il au moins où te joindre ?

— Evidemment, il n'arrête pas de téléphoner mais je ne prends pas ses appels.

— Il veut donc te parler!

— Bien sûr qu'il veut parler, mais je me moque pas mal de ce qu'il a à me dire. En me trompant avec cette poule, il a coupé les ponts avec moi.

— Tu dis « poule » parce qu'elle est plus jeune que toi ?

J'ai du mal à imaginer mon père avec une fille de mon âge! Elle ne répond pas. J'insiste. La voix blanche, elle m'explique enfin.

— Elle est plus vieille que moi, si tu veux tout savoir ! Et plus grosse ! Je ne sais pas pourquoi, Tao, mais c'est pire que s'il avait couché avec une blonde de trente ans!

Je vois très bien ce qu'elle veut dire. Elle aurait pu éventuellement comprendre le fantasme classique de l'homme mûr, mais la situation qu'elle décrit est finalement plus choquante et bien plus inquiétante car cela ne ressemble pas à un coup de tête.

— Tu voudrais qu'il revienne?

Je ne lui demande pas si elle peut lui pardonner mais si elle aimerait qu'il la choisisse, elle.

— Je ne sais plus très bien ce que je veux, Tao, dit-elle d'une voix sincère. La seule chose évidente pour moi, c'est que j'ai envie d'aller en Inde. Le reste attendra mon retour. Si je reviens! conclut-elle en riant.

Je ne l'imagine pas finir sa vie en Inde, inutile de m'inquiéter à l'avance, d'autant qu'avec sa peau claire et le soleil de plomb, elle risque de souffrir! Elle m'informe que Mélanie et elle ont réservé leurs billets. Elles partent dans deux semaines. Je mesure alors toute sa détermination à accomplir ce voyage. Cinq minutes après avoir raccroché, mon portable sonne de nouveau et Sirg, qui ne perd pas une occasion de s'exprimer, répète la sonnerie à tue-tête. On dirait une compétition entre deux téléphones. Ça fait un raffut incroyable. Encore sonnée par la révélation que ma mère vient de faire sur la double vie de mon père, j'attrape mon portable et je m'adresse à l'imitateur en criant :

— La ferme!

Ce que je regrette aussitôt, car Sirg arrête de sonner et hurle des séries de « La ferme! » parfaitement imitées. J'ai la conviction que cette nouvelle expression va enrichir son répertoire et que, malheureusement, Mme Audesley comprendra immédiatement que j'en suis l'auteur. Au téléphone, Sophie est tout excitée. Elle coupe les salutations d'usage et va droit au but :

— Je sais tout!

— Tout, quoi?

— A propos de Jérôme.

— Oh, dis-je en retenant mon souffle.

— Je t'ai dit qu'un de ses collègues devait aller jeter un coup d'œil chez lui pour savoir ce qui se passait. Figure-toi qu'il n'y a plus rien, plus un meuble ! Il a tout vidé ! Et ce n'est pas tout !

— Quoi encore?

La peur m'envahit progressivement car je repense à la vision de ce matin dans le parc.

— Il avait raconté à tout le monde que l'appartement était à lui, alors qu'en fait, il n'était que locataire. Et comme il ne payait pas son loyer depuis plusieurs mois, il a été expulsé ! Il paraît même qu'il avait acheté les meubles à crédit et qu'il ne les remboursait pas ! Tu te rends compte ?

— Mais cela n'explique pas pourquoi il ne vient plus travailler.

En revanche, cela peut expliquer pourquoi il se promène dans mon quartier à 6 heures du matin, mais je garde cette réflexion pour moi.

— Il était sur le point de se faire virer ! C'est sans doute pour ça qu'il a volé les miniatures. Il avait besoin d'argent! Il avait emprunté de l'argent à tout le monde autour de lui et il était criblé de dettes.

— Ça veut dire qu'il est prêt à tout!

Je me décide enfin à lui raconter ma vision de ce matin. J'insiste sur le fait qu'il y avait du brouillard et que je ne suis sûre de rien. Sophie est perplexe.

— Que ferait-il dans ce parc à l'aube ? Est-ce que tu crois qu'il aurait pu dormir là-bas cette nuit?

— Je ne sais pas, mais si c'était lui, sa présence à proximité de la maison est mauvais signe.

— Tu devrais peut-être appeler la police?

— Pour leur dire quoi ? Que j'ai peur que quelqu'un cambriole la maison? C'est déjà fait, la maison a été cambriolée. Quant à moi, je me suis introduite chez un de ses amis sans sa permission à l'aide d'une clé volée par une complice et j'ai retrouvé les objets volés grâce à un type louche qui est sans doute lui-même un criminel ! Et je ne suis pas sûre que l'histoire des biscuits les amuse beaucoup.

— Je suis d'accord avec toi. Ils n'ont pas besoin de connaître tous les détails, mais tu ne peux quand même pas rester là à mourir de trouille en attendant qu'il débarque pour te demander des comptes ? Tu devrais téléphoner à Mme Audesley pour tout lui raconter et lui demander conseil.

— Je ne peux pas. Elle me rendra responsable de tout ce qui s'est passé et que veux-tu qu'elle fasse de là où elle est? Même si elle décide d'écourter son séjour au Portugal, Jérôme aura sûrement agi avant son retour. Est-ce que tu peux venir dormir ici cette nuit? dis-je d'une toute petite voix.

— Je suis désolée, Tao, mais Jemima fait une fête ce soir à l'appartement pour annoncer ses fiançailles.

En attendant la nouvelle, j'en oublie aussitôt toutes mes angoisses.

— Jemima se fiance ? Mais je ne savais même pas qu'elle avait un petit ami!

— C'est un revenant! Elle a revu un de ses ex le week-end dernier, et ils ne se quittent plus. Ils veulent se marier en grand tralala! Apparemment, il a toutes les qualités requises, bonne famille, bonne situation, le rêve de Jemima... Quant à Fiona, elle a le cœur brisé car elle perd sa meilleure amie, sa colocataire et, pour tout le monde, elle va passer pour la laissée-pour-compte de l'histoire.

— Tu veux dire que Jemima va déménager ?

— Oui, et même très rapidement, car Edward, son fiancé, vit dans un appartement extraordinaire dans un quartier hyperbranché et elle s'installe chez lui la semaine prochaine!

— Donc, sa chambre va se libérer!

— Oui, et j'ai tout de suite pensé à toi ! J'ai parlé avec Fiona, elle est d'accord pour que tu reprennes la chambre de Jemima au retour de Mme Audesley. Jemima a payé son loyer jusqu'à la fin du mois. Tu dois donc t'engager à prendre la suite.

— Ça me semble parfait.

— Evidemment, tu es invitée à la fête de Jemima ce soir, si tu peux te libérer, bien sûr.

— Je ne vois pas comment!

— Pourquoi ne demandes-tu pas à Chris de tenir compagnie à Sirg ? En plus, si Jérôme débarque, il me semble que ce serait bien que Chris soit là, non ?

— Je ferai mon possible pour venir, dis-je.

A la réflexion, je pense aussi que la présence de Chris ce soir à la maison est une bonne idée.

— Il faut que j'y aille, maintenant, dit-elle, je croise les doigts pour ce soir. J'espère que tu pourras venir ! Et préviens Chris que tu as vu Jérôme et que tu as peur qu'il ne débarque à l'improviste.

Je raconterai plus tard à Sophie ma soirée de la veille avec Chris. Ou comment, d'ennemis, nous sommes presque devenus amis. En attendant, avant de changer d'avis, je descends demander à Chris s'il peut me remplacer ce soir auprès de Sirg. Je n'ai pas vu Chris aujourd'hui mais l'ambiance entre nous était tellement sympa hier soir que j'espère enfin être remontée dans son estime. C'est pourquoi, quand il ouvre la porte, son visage fermé me fait l'effet d'une douche glacée. J'ai l'impression que je suis la dernière personne au monde qu'il a envie de voir. Je lui souris néanmoins car j'ai vraiment envie qu'il me dépanne ce soir. Suivant les conseils de Sophie, je veux d'abord le mettre en garde contre Jérôme.

— Est-ce que je peux te parler une minute? Son visage se ferme encore davantage et il jette un coup d'œil derrière lui. Dans l'entrebâillement de la porte, j'aperçois, assise sur un des canapés, de dos, la femme blonde et élégante.

— J'ai de la visite.

— Je vois, dis-je froidement, je vais être brève.

Il soupire et sort sur le pas de la porte en refermant le battant derrière lui. J'ouvre la bouche pour lui parler de Jérôme, mais je me retiens à temps réalisant que si je lui raconte tout, il



m'obligera à rester à mon poste sans bouger jusqu'à l'arrivée de Mme Audesley alors que mon objectif est justement de sortir quelques heures pour me distraire.

— Je voulais te demander un service. Je dois sortir ce soir et j'ai besoin de ton aide pour garder Sirg.

— Tu t'absentes pendant combien de temps ? demande-t-il impatientement.

— Euh, entre 20 heures et 23 heures, dis-je en calculant rapidement combien de temps je vais pouvoir supporter le bonheur de Jemima et les lamentations de Fiona.

Il soupire et, durant quelques secondes, je me dis que c'est raté et qu'il va refuser, puis il regarde sa montre pensivement et acquiesce en hochant la tête.

— D'accord, dit-il, ça ira, mais je ne suis pas libre avant 20 h 15.

— Merci, dis-je aussi froidement que lui.

Je suis vexée par son attitude. Je croyais que nous avions fait la paix, mais c'est comme si la soirée d'hier n'avait pas eu lieu. Et puis, il y a autre chose.

Une chose nouvelle et que j'ai du mal à m'avouer. Je crois bien que je suis jalouse de cette femme blonde et mystérieuse qui l'attend sur son canapé.

Je prends un taxi jusqu'à Shoreditch car je me suis mise sur mon trente et un. Je porte ma robe gitane, celle que j'avais achetée pour le désastreux dîner avec Taylor. Je me suis fait un chignon et j'ai ajouté une touche de maquillage. Autant d'efforts pour pas grand-chose, car Chris arrive en courant à 20 h 10 et me jette à peine un coup d'œil. Il a sa tête des mauvais jours. A part le fait que je suis complètement épuisée — je n'ai toujours pas récupéré de ma soirée de la veille et de ma gueule de bois —, je suis bien décidée à m'amuser. J'apporte une bouteille de champagne et deux bouteilles de vin pour contribuer à la fête.

Celle-ci bat déjà son plein quand j'arrive à l'appartement, et tout le monde semble joyeux de fêter le bonheur tout neuf de Jemima. Je suis un peu surprise par Edward qui a l'air d'être un type vraiment sympa. Il a beaucoup d'humour mais il est un peu trop BCBG à mon goût, voire un peu efféminé. Fiona n'essaie même pas de faire semblant de se réjouir pour sa meilleure amie. Elle la débîne pendant les dix minutes que je passe avec elle.

— Tu sais, évidemment, qu'Edward est à voile et à vapeur ?

— Qu'est-ce que tu racontes? dis-je effarée.

— Ce n'est que la pure vérité. Jemima n'est qu'une couverture pour sa famille et ses collègues. Marié ou pas, il continuera à sauter sur tout ce qui bouge, à condition qu'il porte un pantalon.

Je m'éclipse avec une excuse bidon pour parler à quelqu'un d'autre. Nous ne sommes qu'une douzaine autour de Jemima et d'Edward. Les fiançailles proprement dites seront célébrées plus tard dans la famille de Jemima. Lorsque je m'approche de la reine de la soirée pour la féliciter, elle m'accueille avec une chaleur inhabituelle.

— Je ne serais pas là ce soir sans toi, me dit-elle mystérieusement.

— Je ne comprends pas.

— Si je ne t'avais pas aidée à déménager à Hampstead l'autre jour, je n'aurais jamais rencontré cet horrible perroquet. Je n'aurais donc jamais cherché une pharmacie et je n'aurais pas croisé Sara.

Mon expression ahurie la fait rire.

— Tu ne connais pas Sara ? C'est une de nos amies communes à Edward et à moi. Pour résumer, après m'avoir vue à la pharmacie, elle l'a appelé et lui a dit qu'elle venait de me rencontrer. Il a aussitôt débarqué ici et nous avons repris notre relation là où elle en était restée il y a quelques années.

Elle me regarde comme si j'avais des pouvoirs magiques, mais si ce que m'a dit Fiona est vrai, elle pourrait bien m'en vouloir un jour...

Vers 21 heures, Fiona, qui a du mal à supporter le bonheur de son amie, suggère de lever le camp et d'aller boire un verre ailleurs. Ce n'est pas une très bonne idée car chacun doit se lever tôt le lendemain, mais personne n'a envie de se quitter et sa suggestion est acceptée par tous. Je n'oublie pas que je dois être rentrée avant 23 heures, mais je suis la bande. Nous nous répartissons dans trois taxis et nous arrivons devant un bar d'aspect assez quelconque situé près du bureau de Fiona — elle connaît le patron. Nous nous installons au bar pour passer la commande. Sophie se

penche vers moi et murmure entre ses dents :

— Ne te retourne pas mais ce salaud de Taylor Wiseman est de l'autre côté du bar avec une femme.

En règle générale, dans ce genre de situation, on a le réflexe de se retourner pour vérifier par soi-même. Mais je ne bouge pas d'un pouce parce que je sais parfaitement qui est la femme qui l'accompagne, pour l'avoir croisée dans les toilettes où nous avons échangé un regard méfiant.

— C'est Amber, dis-je à Sophie. La standardiste de l'agence photo dont je t'ai parlé. C'est elle qui fait toujours barrage entre le patron et moi.

Sa présence en même temps que Taylor ne peut pas être une simple coïncidence. Je suis certaine que c'est elle qui l'accompagne. Tout s'éclaire, à présent. Son hostilité à mon égard, sa façon de dévorer Taylor des yeux. Son obstination à vouloir m'éloigner de lui venait du fait qu'elle était attirée par ce minable!

— Si tu la voyais, dit Sophie, on dirait un chat devant un pot de crème. Attention elle est en train de te regarder.

— Et Taylor, tu crois qu'il m'a vue?

— Je n'en ai pas l'impression.

— Je préfère m'en aller avant qu'il ne s'aperçoive de ma présence.

Je n'ai aucune envie de tomber nez à nez avec Taylor ni de dire à Amber qu'elle avait raison de me conseiller de me méfier. Cela ne me regarde plus et ils se sont bien trouvés, tous les deux. Je dis au revoir à Sophie qui ne me retient pas, je m'excuse auprès de Jemima et d'Edward, et je rentre chez moi où j'arrive vers 10 heures. Je suis heureuse de trouver la maison allumée et Chris qui m'attend. Pendant tout le trajet du retour en taxi, j'ai pensé à lui et je me suis enfin décidée à l'interroger au sujet de sa visiteuse blonde pour voir sa réaction. Il a l'air surpris de me voir rentrer si tôt. Il semble préoccupé et il ne me pose aucune question. Un peu vexée par son manque d'intérêt, je le laisse rentrer chez lui en le remerciant du bout des lèvres d'avoir gardé Sirg. Je suis si fatiguée que je n'ai pas le courage de me préparer une tasse de thé. A peine la porte refermée derrière Chris, je monte dans ma chambre. Dix minutes plus tard, je suis au lit, bien décidée à dormir le plus tard possible. Je plonge dans le sommeil et je rêve de Sir Galahad. Il m'appelle de son cri guttural — un cri étrangement très réel — jusqu'au moment où je me rends compte que ce n'est pas un rêve. C'est la première fois qu'il crie ainsi au beau milieu de la nuit et mon intuition me dit que quelque chose ne tourne pas rond.

Je tends l'oreille, cherchant à percevoir d'autres bruits dans la maison qui pourraient expliquer ses hurlements. Je ne sais pas combien de temps je reste assise dans mon lit, la couette serrée entre mes mains — sans doute pas plus d'une minute ou deux. Mais au moment où je me dis que le pauvre oiseau a dû faire un cauchemar et qu'il doit avoir besoin de réconfort, j'entends les marches de l'escalier grincer. Par réflexe, je sors en silence de mon lit et je m'éloigne à quatre pattes dans le coin le plus éloigné de la porte, entre mon lit et la fenêtre. Bêtement, je n'ai pas fermé les rideaux avant de me coucher et la lune éclaire la pièce comme en plein jour. Je réfléchis à toute vitesse. Si quelqu'un pénètre dans ma chambre et voit le lit défait, il saura aussitôt que je suis encore dans la pièce. Il lui suffira de tourner la tête pour m'apercevoir. Je repars en silence en direction du lit et je tire la couette pour faire croire que personne n'a dormi là. Je sens par tous les

pores de ma peau qu'il y a quelqu'un dans la maison. Mon cœur bat à tout rompre. J'ai une conscience aiguë de ma solitude, mes mains tremblent tellement que j'ai du mal à attraper mon portable sur la table de nuit. Je respire le plus calmement possible pour ne pas me laisser envahir par la panique. Impossible de me souvenir du numéro de Chris pour la bonne raison qu'il ne me l'a jamais donné. Il a beau habiter dans l'appartement du dessous, il pourrait aussi bien vivre en Mongolie ! Faisant appel à ma mémoire, je parviens à composer en tremblant le numéro de Sophie en priant pour qu'elle n'ait pas éteint son portable pour la nuit. Grâce à Dieu, elle décroche à la troisième sonnerie. A la limite de l'hystérie, je chuchote que ce n'est pas une blague, que je suis vraiment en danger et que je n'ai jamais eu aussi peur de ma vie.

Elle raccroche aussitôt sans un mot et sans me dire non plus ce qu'elle compte faire. Au même moment, la poignée de la porte de ma chambre tourne et la porte pivote sur ses gonds. J'entends quelqu'un entrer dans la pièce. Je mords ma main droite pour empêcher mes dents de claquer trop fort. Les pas progressent lentement. Si le lit avait été plus haut, j'aurais pu me cacher dessous. Le bruit de pas cesse. Malgré mes yeux fermés, je sens que l'assassin se tient à quelques centimètres de moi.

— C'est sans doute ce qu'on appelle le syndrome de l'autruche? interroge une voix mâle.

J'ouvre les yeux, je lève la tête et j'aperçois Jérôme qui me regarde l'air narquois.

— Si tu ne me vois pas, alors je ne peux pas te voir? poursuit-il.

Je m'attendais tellement à être agressée par un monstre assoiffé de sang que je suis presque soulagée que ça ne soit que lui. Je me sens un peu ridicule, ainsi recroquevillée par terre au milieu de la nuit.

— A moins que tu ne sois en train de chercher quelque chose sur le sol ? Une lentille de contact, peut-être ?

— Peut-être, dis-je, consciente du spectacle ridicule que je lui offre, avec mon grand T-shirt et mes mèches folles.

Je me glisse sous ma couette pour cacher ma nudité embarrassante. Mon soulagement n'est que de courte durée. Il s'assied au pied du lit et me regarde fixement.

— Tu m'as beaucoup compliqué les choses, Tao.

Mon sang se glace dans mes veines. Il poursuit :

— A cause de toi, j'ai perdu mon appartement et mon travail, sans parler du fait que je suis désormais la risée des milieux artistiques internationaux.

— Les milieux louches, tu veux dire. Quant à la perte de ton appartement, je ne vois pas en quoi c'est ma faute. Tu n'avais qu'à payer ton loyer et pour ce qui concerne ton job, je n'y suis pour rien non plus, dis-je avec véhémence, malgré le regard noir qu'il me lance.

— Je vois que tu sais tout. Avoue que tes amis et toi, vous vous êtes bien amusés à mes dépens.

— Tu nous as surtout causé beaucoup d'inquiétude!

Il rit ironiquement.

— Ça m'est bien égal. L'inquiétude des uns et des autres ne me ramènera pas ce que j'ai perdu!

— Mais ce que tu fais ici ce soir, en revanche, pourrait te rapporter gros, n'est-ce pas ? C'est

tellement simple de s'attaquer à une vieille dame sans défense ! Avoue que c'est pour ça que tu t'es introduit dans cette maison!

— Oui, et aussi parce que j'avais deux mots à te dire.

— Et comment as-tu réussi à entrer dans la maison ? dis-je repensant à l'alarme que j'ai soigneusement branchée hier soir.

— Ma tante manque cruellement d'imagination. Je n'ai eu aucun mal à deviner le numéro de code de l'alarme et comme j'avais pris soin de laisser la fenêtre du perroquet entrouverte, je suis entré comme dans un moulin.

— Ce n'est pas un perroquet, c'est un African Grey, dis-je machinalement.

Je comprends que le jour où il est venu avec Sophie, il a dû laisser la fenêtre ouverte parce qu'il prévoyait de revenir pour voler le Reynolds. Il est vrai que j'ai vérifié toutes les fenêtres sauf une. Quelle idiote! Ça veut dire que Sir Galahad a vu Jérôme. Voilà pourquoi il a prononcé son nom quand Mme Audesley a téléphoné. Il essayait simplement de prévenir sa maîtresse! A propos de Sirg, j'ai un horrible soupçon.

— Tu n'as pas fait de mal à Sir Galahad, j'espère?

— Tu me prends pour qui ? dit-il d'un air éccœuré. Ce n'est pas parce qu'il crie trop fort que je vais lui tordre le cou ! Je l'aime bien, cet animal, figure-toi.

Je suis soulagée pour Sirg mais toujours inquiète pour moi. Je suis recroquevillée sous ma couette, Jérôme est assis au pied du lit et ne semble pas vouloir en bouger.

— Je n'ai pas dit à Mme Audesley que tu étais venu l'autre jour et je le regrette, mais cette fois, ça ne se passera pas comme ça. Si quoi que ce soit disparaît, elle saura qui est le voleur!

— Et alors ? Que veux-tu qu'elle fasse ? dit-il avec un rire mauvais, qu'elle appelle la police? Jamais de la vie! N'oublie pas que je suis son neveu. Elle ne voudra jamais déclencher un scandale dans la famille.

— Alors tu n'as vraiment aucun scrupule, dis-je, éberluée par autant d'assurance.

— Les scrupules ne rapportent rien et ne paient pas le loyer. En revanche, les miniatures et le Reynolds me permettront de voir venir un certain temps.

Que répondre devant tant de malhonnêteté? Je pousse un grand soupir. Je suis à court d'arguments, je pourrais parler des heures que cela ne changerait rien. Il est décidé à se servir dans les trésors de sa tante et je n'y peux rien.

— Si tu as tant besoin d'argent, pourquoi est-ce que tu n'en demandes pas à tes parents ?

— Cela ne te regarde pas, répond-il en colère, et je n'ai pas besoin des conseils d'une gardienne de perroquet!

— Ce n'est pas un perroquet, c'est un African Grey, dit une voix qui n'est pas la mienne.

Je me tourne vers la porte et j'aperçois une silhouette à peine éclairée par la lune.

— Qu'est-ce que... ? bafouille Jérôme en sursautant.

Deux personnes se précipitent dans la pièce et pendant quelques secondes, je ne distingue plus que des cris et des bruits de lutte. Terrifiée, je m'enfouis sous ma couette et je ferme les yeux. Au

bout de quelques secondes qui me paraissent durer une éternité, je n'entends plus que des halètements. Je baisse prudemment le drap, je tends la main vers la table de nuit et j'allume la lumière. Je contemple alors un spectacle inattendu. Dressé comme un coq en colère, Chris Harris domine de toute sa taille un Jérôme réduit à néant sur le plancher. Tel l'arbitre du match, l'homme à la toile d'araignée tatouée sur la joue se tient légèrement en retrait. Peter Parker, sans sa perruque qui a volé à l'autre bout de la pièce, a l'air triomphant du grizzli qui aurait pêché un saumon.

— Que faites-vous ici ? dis-je en remontant le drap sur moi pour tenter de retrouver un peu de dignité.

— Quand Sophie a reçu ton appel, elle m'a aussitôt prévenu sur mon portable, explique Peter, le crâne chauve comme un œuf. Comme j'étais justement en bas de l'immeuble, elle m'a envoyé les clés de la voiture des Chipies et je suis arrivé le plus vite possible.

— Tu as fait vite, en effet!

Il se rengorge sous le compliment. Je me tourne alors vers Chris.

— Et toi? Comment se fait-il que tu sois là?

— Il m'a prévenu au passage.

Sur le sol, le pauvre Jérôme est vraiment pathétique. Son aspect m'inquiète.

— Vous ne l'avez pas trop amoché, j'espère?

— Ne t'inquiète pas, il survivra, répond Chris ironiquement, mais il faut décider ce qu'on va faire de lui.

— Dans l'intérêt de Mme Audesley, nous devons le laisser partir. Vous savez qu'elle redoute un scandale et si nous appelons la police, nous pouvons être sûr que ça fera du bruit.

— Le relâcher ? Tu n'y penses pas ! Tu peux être certaine qu'il reviendra!

Peter est indigné par ma clémence, ce qui est assez comique quand on pense à son récent passé de délinquant...

Je regrette presque ma proposition en voyant le petit sourire satisfait sur le visage de Jérôme.

— Je ne pense pas qu'il revienne de sitôt, poursuit Chris, parce que je vais m'installer moi-même ici et que je vais changer le code de l'alarme.

A l'idée de Chris emménageant dans la chambre voisine de la mienne, j'ai soudain le cœur qui palpite... Mon enthousiasme est de courte durée.

— Moi aussi, je reste dans les parages, au cas où ce salaud n'aurait pas compris la leçon.

— Je vous remercie beaucoup tous les deux, dis-je, soulagée d'être si bien entourée.

— C'est une bonne idée, ajoute Chris en se tournant vers Peter. Je ne veux surtout pas qu'Adrienne souffre de quelque façon que ce soit à cause de ce type. Je te paierai pour ton travail.

— Merci, dit Peter, ravi, qui s'approche alors de Jérôme et le soulève d'une seule main. On va prendre l'air, mon bonhomme.

Et Peter quitte ma chambre en poussant devant lui un Jérôme à la mine défaite. On peut dire qu'il a perdu toute sa morgue et sa suffisance !

— Est-ce que ça va? me demande alors Chris.

Mais mon portable sonne à ce moment précis. Je me penche pour l'attraper car il a glissé sous le lit. C'est Sophie, paniquée. Je la rassure aussitôt.

— C'est fini, ne t'inquiète pas!

Je la remercie d'avoir prévenu Peter et je lui raconte la neutralisation de Jérôme par Chris. A la fin de notre conversation, je suis de nouveau seule dans ma chambre. Mais comme j'entends des voix à l'étage en dessous, je me glisse hors de mon lit et je descends l'escalier. Peter et Chris sont dans la pièce de Sirg qui, à ma grande surprise, ne manifeste aucune hostilité envers Peter. Juché sur le haut de sa cage, Sirg prodigue un échantillon de son répertoire devant deux témoins hilares.

— La ferme! crie-t-il en imitant ma voix à la perfection.

— Il est génial! s'extasie Peter.

Flatté, Sirg le salue d'une inclinaison de la tête, puis quand il m'aperçoit, il me gratifie d'un sifflement d'admiration.

— Bravo, mon vieux, lui dis-je en lui caressant les plumes.

Il s'envole et vient se percher sur mon épaule.

— Il sait qu'il a été courageux car c'est lui qui a donné l'alarme, dit Chris avec admiration.

Je suis bien ingrate car je ne les ai pas encore remerciés pour leur intervention. Maintenant que j'ai recouvré mes esprits, je leur propose une tasse de thé. Malheureusement, Peter accepte alors que Chris décline ma proposition. Il doit retourner à son appartement car il se lève tôt le lendemain matin. Avant de partir, il fait le tour de la maison pour s'assurer que toutes les issues et les fenêtres sont bouclées. J'installe Sirg dans sa cage et j'accompagne Chris à la porte.

— Est-ce que tu étais sérieux en proposant de t'installer ici?

— J'ai vraiment dit ça ? demande-t-il d'un air étonné. En tout cas, je ne crois pas que ce soit nécessaire cette nuit car je ne pense pas qu'on reverra Jérôme de sitôt. Il aurait beaucoup trop peur de rencontrer Peter une nouvelle fois !

— Si c'est parce que tu crains de ne plus pouvoir recevoir, ton, euh, tes... amies, ne t'inquiète pas, elles seront aussi les bienvenues.

— Ça te rassurerait que je m'installe dans la maison? demande-t-il en souriant.

— Oui, pendant quelques jours au moins, ce serait bien. J'ai vraiment eu très peur cette nuit.

— D'accord, mais si ça ne t'ennuie pas, je viendrai demain. Je ne tiens pas à déménager toutes mes affaires au milieu de la nuit.

Je suis déçue qu'il me quitte si vite. J'ai été tellement choquée par l'intrusion de Jérôme que ça m'aurait fait du bien de reparler de cela avec Chris. Evidemment il reste Peter, mais même si nous nous connaissons mieux, il me fait toujours un peu peur.

Je l'appelle dans la cuisine et je lui demande de surveiller la bouilloire pendant que je couche Sirg. De retour auprès de lui, je suis surprise de constater qu'il a préparé le thé, sorti des tasses, du lait et des gâteaux. Et ce qui me déconcerte encore davantage, c'est qu'il porte de nouveau sa perruque. Pour relancer la conversation, je lui demande s'il a eu des nouvelles des services sociaux. Il répond que tout s'est arrangé de ce côté-là. Ensuite, bizarrement, il me parle de Sophie.

Pendant au moins dix minutes, il me pose des dizaines de questions sur elle. J'ai l'impression qu'il voudrait que je lui serve d'intermédiaire.

— Est-ce que tu crois que ça lui ferait plaisir si je lui envoyais des fleurs ?

Il a l'air soudain si timide qu'il en devient touchant, mais je ne peux pas faire ça à Sophie ! Je ne veux pas non plus lui faire de peine. Je cherche désespérément une idée pour l'éconduire sans le blesser.

— Il faut que je te dise quelque chose, mais tu dois me promettre d'être discret. Voilà, Sophie est... euh, elle est gay.

Pendant une dizaine de secondes, il me regarde sans rien dire. Il a l'air déçu puis il me jette un coup d'œil lubrique.

— Et toi et elle... ?

— Ça ne te regarde pas !

Je préfère qu'il reste dans le doute à mon sujet, de peur qu'il ne reporte son affection sur moi !

— Et l'autre ?

— Quelle autre ?

— La copine de celle qui va déménager ?

— Fiona ?

— Oui, elle est lesbienne elle aussi ?

— Non.

Je jubile intérieurement et je me félicite : il est clair qu'il a déjà oublié Sophie et qu'il a jeté son dévolu sur une nouvelle proie. N'ayant pas les mêmes liens d'amitié avec Fiona qu'avec Sophie, je n'en éprouve aucun remords.

Il me quitte tout guilleret après avoir mangé un gâteau et bu une tasse de thé.

Je vais enfin me coucher et je plonge dans un sommeil lourd.



Mon réveil me tire du lit à 7 h 30 le lendemain matin. Une fois debout, je fais un tour complet de la maison pour vérifier que rien ne manque. J'aurais dû le faire cette nuit mais j'étais trop épuisée. Je suis soulagée de constater que les miniatures comme le Reynolds sont à leur place. Je me demande ce que Jérôme va faire maintenant que la source de ses revenus est tarie. Pour un homme qui a été élevé dans la soie et qui se retrouve sans travail ni logement, la chute doit être brutale. J'espère qu'il va quitter Londres et partir le plus loin possible.

Mon portable sonne alors que je suis en train de préparer ma première tasse de thé. Je suis étonnée d'entendre la voix d'Amber. J'imagine qu'elle crève d'envie de me dire qu'elle a passé la soirée avec Taylor ! Mais je me trompe du tout au tout.

— Je vous appelle de la part de Jerry. Il y a du travail pour vous. C'est pour une nouvelle campagne de publicité.

Aucune passion dans sa voix, mais une efficacité toute professionnelle. Elle me communique une adresse à Romford dans l'Essex. Je m'étonne qu'on fasse appel à moi pour travailler dans un lieu aussi éloigné de Londres et je m'inquiète de la façon dont je vais pouvoir me rendre sur place. La vieille Amber désagréable et acariâtre refait aussitôt surface.

— Vous voulez le job, oui ou non ?

Je le veux évidemment, donc je me tais. Je lui demande un contact téléphonique, elle répond sèchement qu'il n'y en a pas.

— Soyez là-bas à 3 h 30.

Après avoir raccroché, mon inquiétude grandit. Chris m'a dit hier soir qu'il devait se lever tôt pour un rendez-vous. S'il est occupé toute la journée, je vais être obligée d'annuler mon rendez-vous. Je devrai téléphoner à Amber car c'est mon seul contact et cette perspective ne m'enchante pas du tout. Je descends chez Chris et je laisse un message dans sa boîte aux lettres pour lui demander de me prévenir s'il rentre chez lui avant midi. Je lui explique pourquoi et combien c'est important pour moi. C'est en remontant chez moi que j'aperçois Mary Deacon.

— Que faites-vous ici ?

— Je suis venue voir Chris. Je veux essayer de le persuader de tourner une émission pilote.

— Il est sorti, je suis désolée pour vous.

J'admire la force de caractère de cette femme qui n'a pas l'air marquée par sa rupture avec Taylor. Je lui raconte que je l'ai vu hier soir avec Amber mais cela ne lui fait ni chaud ni froid.

— Ce n'est qu'un pauvre type ! Parlons plutôt de Chris, pensez-vous que vous pourriez le faire changer d'avis ?

Sa question me fait sourire.

— Je crains de n'avoir aucune influence sur lui et il m'a semblé inflexible quand nous en avons parlé. D'après lui, il n'est pas fait pour vivre sous les projecteurs.

— C'est pour ça que j'ai tellement envie de travailler avec lui ! Ça me changerait des prétentieux qui ont la grosse tête !

Je suppose qu'elle veut parler de Taylor...

— Je vous promets de faire tout mon possible pour le convaincre.

— Vous êtes formidable, Tao, je compte sur vous et surtout, tenez-moi au courant assez rapidement, car si ça ne l'intéresse vraiment pas, je devrai changer mon fusil d'épaule et chercher quelqu'un d'autre.

Et comme la productrice débordée qu'elle est, elle me dit au revoir et disparaît.

De retour chez moi, je téléphone à ma mère qui ne mentionne pas une seule fois mon père dans la conversation. Je finis par mettre les pieds dans le plat et ce qu'elle me révèle alors me laisse K.-O.

— Il vit chez nous avec sa vieille bique mais ça m'est bien égal. Je ne pense plus qu'à mon voyage et il me tarde de partir.

Elle raccroche après m'avoir dit que Mélanie l'attend pour faire d'ultimes emplettes pour leur expédition en Inde. Je me sens abandonnée par cette mère qui court après un rêve de jeunesse et par ce père qui semble avoir oublié l'existence de sa fille unique.

A midi et deux minutes, alors que je m'apprête à téléphoner à Amber pour annuler le rendez-vous, on sonne à la porte. C'est Chris avec mon message à la main.

— J'espère que ce n'est pas trop tard?

— C'est parfait!

Il me propose de prendre son van pour aller à Romford et il me dessine même le plan pour m'y rendre sans encombre. Je suis touchée par tant de gentillesse. D'après lui, en raison des embouteillages, il faut compter environ une heure et demie pour aller là-bas. Il revient donc à 2 heures, et je suis soulagée de voir qu'il apporte avec lui un sac pour la nuit.

— Ah oui, j'oubliais, dis-je nonchalamment au moment de partir, la productrice de télévision est revenue. Elle aimerait que tu acceptes de tourner une émission pilote, juste pour se faire une idée.

— Il y a vraiment des gens obstinés ! s'exclame-t-il, énervé.

— Je vois que même ton amie n'a pas réussi à te convaincre!

— Quelle amie? demande-t-il d'un air étonné.

Je me jette à l'eau, c'est l'heure de vérité.

— Celle qui était chez toi hier quand je suis venue te voir.

— Oh, Helen ? Elle a tout essayé pour me convaincre de changer d'avis mais ni elle ni Mary Deacon n'y sont arrivées.

Je suis assez satisfaite que sa petite amie ait si peu d'influence sur lui et assez impressionnée de voir qu'il est aussi sûr de lui. J'aimerais bien rester un peu plus longtemps pour en parler avec lui, mais le temps presse et je dois y aller au risque d'être en retard à mon rendez-vous.

— Je préparerai le dîner, si tu veux, ce soir, propose-t-il. Il y des choses que tu n'aimes pas ?

— J'aime tout sauf le champagne !

Quelques minutes plus tard, je suis en route vers une nouvelle aventure professionnelle à bord

d'une voiture qui sent terriblement le compost...

Je suis de retour à 7 heures du soir après un après-midi épouvantable dans les embouteillages et ce qui me met le plus en colère, c'est qu'il est trop tard pour appeler Amber pour lui dire le fond de ma pensée!

Mon seul interlocuteur étant Chris, c'est à lui que je raconte mes malheurs une fois installée en face de lui dans la cuisine.

— Tu veux dire qu'elle t'a sciemment envoyée là-bas pour rien ? Mais pourquoi ferait-elle une chose pareille?

— Pour se moquer de moi, bien sûr ! Je suis partie là-bas sans même vérifier si la société existait! Je suis vraiment débile!

— Pourquoi aurais-tu vérifié ? Je trouve que tu as eu une réaction normale. Si quelqu'un avec qui je travaille me donne l'adresse d'un chantier, je lui fais confiance. Alors pourquoi dis-tu qu'elle voulait se venger de toi ?

— A cause de ce salaud de Taylor Wiseman, dis-je sans réfléchir. Il lui plaît, elle sort avec lui mais elle est persuadée que je suis son ex alors elle se venge.

Il y a un silence opaque. Puis il demande :

— Tu es vraiment son ex ?

Attention, prudence ! Je n'oublie pas qu'il m'avait mise en garde contre Taylor et je ne veux pas passer pour une andouille.

— Non, pas vraiment, j'ai dîné un soir avec lui pour fêter notre future collaboration. J'ai compris qu'il sortait avec Mary Deacon et ça s'est arrêté là.

Mon explication le laisse visiblement sceptique. Il me regarde sans rien dire avec un air de reproche. J'ai la désagréable impression qu'il connaît déjà toute l'histoire dans les moindres détails.

— Ecoute, je n'ai rien à faire de ce type. La seule chose qui m'intéressait en lui, c'était le travail. Et maintenant, c'est tombé à l'eau et je n'ai plus d'espoir non plus du côté de l'agence!

— Il y a d'autres agences et tu pourras travailler pour moi, si tu veux.

Il parle tellement calmement et je suis tellement survoltée que je ne comprends pas immédiatement le sens de sa phrase.

— Je viens de terminer mon livre et je cherche un photographe pour l'illustrer. La maison d'édition m'a suggéré de travailler avec deux photographes, mais ce serait aussi bien avec toi.

J'ai déjà reçu des offres plus gracieuses mais celle-ci au moins a l'air sérieuse. Je bois une gorgée de vin et je grimace car il a un horrible goût de vinaigre puis je le regarde fixement.

— Tu es sérieux? Mary m'avait proposé de travailler avec toi si tu acceptais de tourner cette émission de télévision, mais...

— Voilà encore une autre raison de ne pas travailler avec elle. Je ne supporte pas qu'on prenne des décisions à ma place! Et pour ce qui est d'illustrer mon livre, oui, je suis sérieux. Je te propose de travailler avec moi à condition que tu n'aies pas trop d'idées compliquées. Je veux que ce livre soit le plus simple possible.

— J'accepte, dis-je après un bref moment de silence.

Il sourit enfin et je lui rends son sourire. Notre dîner est très joyeux. Nous mangeons une tourte surgelée au poulet et aux champignons, accompagnée d'un vin médiocre. Je passe l'un des meilleurs moments de ma vie. Nous finissons notre soirée en disputant une partie de Monopoly que j'ai trouvé au fond d'un placard. Il achète Mayfair et Park Lane sur lesquels il place de nombreux hôtels. Heureusement que Sirg vient à mon aide en lui volant deux maisons et trois hôtels sinon j'aurais fini la partie complètement ruinée. Pour la première fois depuis longtemps, je passe une bonne nuit. Je me sens en sécurité avec Chris dormant dans la chambre à côté de la mienne.

— Tu ne le trouves pas si mal que ça, finalement ? demande Sophie.

En ce samedi matin, nous avons enfin réussi à nous retrouver toutes les deux pour boire un café chez Starbucks. Ça fait une demi-heure qu'elle m'écoute me lamenter sur mon histoire de famille décomposée. Elle a eu l'air soulagée lorsque j'ai changé de sujet et que j'ai parlé de Chris. Elle me dévisage d'un air malicieux, et je me sens rougir comme une gamine surprise la main dans un sac de bonbons.

— Je n'ai pas dit qu'il me plaisait! Ça n'a rien à voir avec ce que je ressentais pour Taylor. J'ai simplement changé d'avis à son sujet, c'est tout.

Je tente de masquer mon trouble en saupoudrant mon café de chocolat.

— Tu as changé d'avis parce qu'il t'a proposé du travail?

— Pas seulement!

A son air hilare, je comprends que je suis tombée dans le panneau.

— Il est vraiment, euh... sympa. Et je me sens bien quand il est là, c'est tout.

— Et ça ne te fait rien qu'il sorte avec une femme de l'âge de sa mère?

— Pourquoi est-ce que ça me gênerait? Il fait ce qu'il veut de sa vie, cela m'est bien égal, dis-je, néanmoins crispée par sa question.

— Je ne te crois pas. Avez-vous parlé de cette femme? Comment s'appelle-t-elle déjà?

— Helen. Non, je n'ai pas abordé la question avec lui et oui, pour une raison qui me dépasse, je suis jalouse d'elle.

Voilà, c'est dit. Je me sens mieux d'avoir enfin avoué à haute voix ce que je ressens depuis quelques jours pour Chris. Ça n'a rien à voir avec l'attirance physique que j'avais pour Taylor, et je n'arrive pas à identifier ce nouveau sentiment. Je m'en ouvre à Sophie qui, étrangement, me comprend.

— On confond parfois une intense attirance physique avec d'autres sentiments plus profonds. Dans ce cas, la relation est vouée à l'échec parce qu'on ne choisit jamais la bonne personne, et je sais de quoi je parle.

— Sans doute. Mais quand j'étais en présence de Taylor, mon cœur battait la chamade, et je rougissais comme une tomate alors qu'en présence de Chris, je suis tout à fait naturelle sauf que je suis affreusement jalouse!

— Que comptes-tu faire?

— Que puis-je faire? Provoquer la blonde en duel ? Lui arracher les yeux avec mes ongles ? Je dois me contenter d'être amie avec lui, un point c'est tout!

— Tu ne sais même pas s'ils sortent vraiment ensemble !

J'en suis certaine, mais je change de sujet car je sais que cette conversation est stérile.

— Tu m'avais dit que tu voulais me raconter quelque chose?

— Deux choses, en fait. La première concerne Fiona, dit-elle avec un petit sourire en se

penchant vers moi. Tu ne vas jamais le croire, mais Peter Parker est venu sonner hier soir à la maison pour l'inviter au karaoké chez Peeler.

Je mets ma main devant ma bouche pour cacher mon étonnement. Je ne pensais pas qu'il irait jusque-là. Il m'a prise au sérieux ! Tout est ma faute !

— Oh, mon Dieu, j'espère qu'elle ne l'a pas insulté et qu'il ne vous a pas mises à la porte en représailles !

— Pas du tout, c'est même le contraire car elle a accepté son invitation.

— Ne me dis pas qu'il lui plaît?

— Bien sûr que non, mais elle a envie de s'encanailler avec « les gens du peuple » comme elle dit. Je crois surtout qu'elle veut prouver à Jemima qu'elle peut sortir et s'amuser sans elle.

— J'espère que ça ne tournera pas mal, dis-je avec un vague sentiment de culpabilité.

— Ne t'inquiète pas pour elle. Je suis sûre qu'au fond Peter est un type bien. En revanche, je me demande pourquoi c'est elle qu'il a invitée?

Je lui raconte ma conversation avec Peter qui croit désormais que nous sommes gay.

— C'est peut-être une bonne idée, dit-elle en riant, après tout, j'ai si peu de succès avec les hommes!

— Tu n'es pas la seule, dis-je en soupirant à mon tour. A propos de préférence sexuelle, crois-tu que les insinuations de Fiona au sujet d'Edward ont un fondement quelconque?

— C'est tout à fait possible, mais je suis persuadée que, pour Jemima, ça n'a aucune importance. Du moment qu'elle vit dans un grand appartement et qu'elle peut passer tous ses week-ends à la campagne, elle est heureuse. Elle ne demande rien d'autre à la vie !

— C'est triste. Et quelle est l'autre chose que tu voulais me raconter?

— On m'a proposé un job à New York, et je pense que je vais accepter.

— New York ? Tu plaisantes ?

Je suis complètement sonnée. Il y a deux minutes à peine, j'envisageais de m'installer de nouveau avec elle dans l'appartement libéré par Jemima et maintenant... Sophie me regarde et secoue la tête tristement.

— C'est très sérieux. On ne peut pas dire que les dernières semaines se soient très bien passées pour moi ici. Je crois que j'ai besoin d'un nouveau départ.

J'ai envie de la faire changer d'avis mais tous les arguments qui me viennent à l'esprit sont très égoïstes.

— Quand penses-tu partir?

— Bientôt... le mois prochain sans doute.

— Cela a l'air passionnant, dis-je d'un ton peu convaincu.

— Je sais, ça va être un bouleversement professionnel mais...

— Mais quoi?

— Rien. Je me suis rendu compte que, à part toi, quelques collègues et Félix, rien ne me

manquera. J'irai aussi facilement à Manchester de New York que de Londres.

Elle exagère, évidemment, mais je comprends ce qu'elle veut dire.

— En somme, tu es prête à partir ?

— Je crois. Il va falloir me trouver une remplaçante dans l'appartement.

— Quand je pense que ce n'était même pas la peine de faire croire à Peter que tu étais une lesbienne, dis-je pour détendre l'atmosphère. Quant à moi, je vais avoir le choix entre deux chambres !

Nous nous quittons peu après car Sophie veut aller à la gare pour prendre son billet pour Manchester. Elle doit annoncer la nouvelle à ses parents qui l'ignorent encore. Quant à moi, complètement effondrée par cette avalanche de mauvaises nouvelles, je rentre à la maison où je découvre Chris dans tous ses états à cause de Sir Galahad.

— Regarde son poitrail.

Je me penche et je découvre une large bande de peau à la place des plumes qui l'ornaient la veille encore.

— Mon Dieu, que s'est-il passé ?

— Anxiété, répond Chris sombrement. J'ai l'impression que c'est le contrecoup des événements des derniers jours. Il a sûrement été plus stressé qu'il n'y paraissait. Je crains d'être obligé de prévenir Adrienne.

— Tu vas lui parler de Jérôme ?

— Elle se doutera que quelque chose de grave s'est produit, mais je veux surtout la renseigner sur l'état de santé de Sirg.

— Et si on appelait d'abord le vétérinaire ?

— Je l'ai déjà fait mais elle nous en voudrait beaucoup si on ne la prévenait pas.

Sir Galahad, juché sur le haut de sa cage ne perd pas un mot de notre conversation.

— Qu'en penses-tu, Sirg ?

En guise de réponse, il s'arrache de nouvelles plumes qu'il lance en l'air. Les plumes volettent autour de nous comme de tristes confettis.

— Appelle-la, dis-je résignée, mais ne l'inquiète pas trop, je suis sûre que ce n'est pas si grave que cela.

Il appelle Mme Audesley de la pièce à côté pendant que je rassure Sirg en lui parlant doucement. Puis, comme il est presque 1 heure de l'après-midi, je tourne le bouton de la radio. Il cesse aussitôt de s'arracher les plumes et écoute son émission attentivement. Je rejoins Chris au moment où il raccroche.

— Elle rentre par le premier vol.

— Comment a-t-elle réagi ?

— Plutôt bien, étant donné les circonstances. J'ai même eu l'impression qu'elle était contente d'avoir un prétexte pour rentrer plus tôt que prévu. Elle n'a pas l'air de beaucoup s'amuser là-bas et elle est persuadée qu'elle manque à Sirg. Tu sais, c'est une femme très indépendante et elle doit

avoir du mal à se plier aux habitudes d'autres personnes, même s'il s'agit de son fils.

Son explication me soulage mais il reste un détail.

— Tu lui as parlé de Jérôme ?

— Non, je pense qu'il vaut mieux attendre qu'elle soit arrivée pour tout lui raconter.

Le vétérinaire nous rend une visite éclair et décrète que Sirg a sans doute subi un choc émotionnel. Il donne quelques gouttes à verser dans son eau et nous demande une somme astronomique pour le déplacement. Chris ayant un rendez-vous à l'extérieur, je reste toute seule et je commence à broyer du noir. Le départ de Sophie, la séparation de mes parents, la perte de mon travail, la trahison de Taylor, le retour de Mme Audesley, le choc émotionnel de Sirg, Chris et son Helen...

La sonnette de la porte retentit, c'est...

— Je suis Alina.

—... ?

— La vendeuse de la boutique de décoration.

— Excusez-moi, je pensais à autre chose ! Je croyais que vous étiez en Ecosse ?

— Oui, j'y étais en effet pendant deux semaines. J'avais dit à votre amie que je revenais ce week-end.

— Elle m'en a parlé, mais je n'avais pas réalisé que deux semaines étaient déjà écoulées ! Comment ça s'est passé ? dis-je en l'emmenant dans la cuisine pour préparer une tasse de thé.

— C'était génial ! J'y ai vécu les plus beaux moments de ma vie ! Et ce qui est encore mieux, c'est que l'on m'a demandé de revenir parce qu'ils veulent développer mon personnage dans la série que je tourne.

— Génial !

Je suis contente pour elle, même si je la connais à peine.

— J'espérais voir Chris, dit-elle.

— Il est sorti, il avait un rendez-vous cet après-midi. Un travail qui ne pouvait pas attendre.

— J'ai entendu dire qu'on lui a proposé une émission à la télévision ?

— Oui, mais comment le savez-vous ?

— Ma mère me l'a dit. Elle m'a aussi raconté qu'il a refusé la proposition.

— Mais comment votre mère le sait-elle ?

— Parce que c'est elle qui en a eu l'idée.

— Est-ce que votre mère ne s'appellerait pas Helen par hasard ?

Elle acquiesce.

— J'ai fait la connaissance de Chris la première, puis je l'ai présenté à ma mère qui cherchait un jardinier. Il a travaillé pour elle et j'ai l'impression qu'elle a un peu craqué pour lui, dit-elle en souriant avec indulgence. Je lui ai dit de faire attention parce qu'elle a déjà vécu une histoire difficile avec un homme plus jeune qu'elle et puis flasher sur le petit copain de votre fille, c'est



plutôt ringard !

Mon bras qui tient la théière reste en suspens. Je dévisage le petit elfe souriant en face de moi alors que peu à peu, toutes les pièces du puzzle se mettent en place.

— C'est vous la petite amie de Chris ?

— C'est très compliqué. Je suis justement venue le voir pour en parler avec lui.

Elle soupire en regardant ses pieds d'un air gêné. Je fais le thé à toute vitesse, je pose la théière sur la table et en levant les yeux, je me rends compte que j'ai transféré ma jalousie sur Alina. Mais comme tout masochiste qui se respecte, j'ai besoin de connaître les détails.

— Vous voulez en parler ?

— On a commencé à sortir ensemble il y a deux mois et je crois que je lui ai fait peur car je suis allée trop vite pour lui.

— Qu'est-ce qui vous fait croire ça ?

— Parce qu'il a refusé que je m'installe chez lui quand je le lui ai proposé. Son refus m'a blessée et je l'ai très mal pris.

— Je comprends. Et que s'est-il passé ensuite ?

Elle a soudain l'air gêné et me regarde en face.

— J'ai sans doute fait une grosse bêtise, mais le lendemain, encore sous le coup de la colère, j'ai accepté ce tournage en province. Je suis venue le lui annoncer mais il n'était pas chez lui ce soir-là, ou alors il n'a pas voulu m'ouvrir.

Je me souviens de ce jour où Chris m'a dit qu'il avait du travail et qu'il ne serait là pour personne.

— Vous en avez reparlé avec lui depuis ?

— Non, j'étais trop en colère. Je n'avais pas envie de parler avec lui et puis, s'il avait voulu me joindre, il aurait pu le faire facilement par l'intermédiaire de ma mère, qui est venue souvent discuter avec lui pour se remonter le moral.

Je préfère ne pas lui dire à quel point je suis au courant de la déprime de sa mère. Je préfère en savoir plus sur les relations entre Chris et elle.

— Vous n'êtes plus en colère contre lui, maintenant ?

— Non, c'est fini, dit-elle avec un ravissant sourire. Tout ce que je souhaite, c'est clarifier la situation et m'expliquer avec lui une bonne fois pour toutes.

Je comprends pourquoi il était si bougon durant les premières semaines. Je croyais être la cause de sa mauvaise humeur mais, en fait, il souffrait du départ impromptu d'Alina pour l'Ecosse. Je ne pensais qu'à moi alors qu'il ne me voyait probablement même pas ! Voilà pourquoi il allait mieux ces jours-ci. Il savait, par l'intermédiaire de sa mère, qu'Alina allait revenir bientôt !

Alina trempe ses lèvres dans son thé pour tester la température et, jugeant qu'il est buvable, elle avale tout le contenu de la tasse d'une façon assez peu délicate pour un elfe.

— Merci pour le thé, mais je dois y aller. J'ai ma petite idée sur l'endroit où il est et si je ne me dépêche pas, je risque de le manquer.

— Bonne chance, dis-je à mi-voix à travers mes dents serrées en refermant la porte derrière elle.

— Merci, répond-elle, un sourire lumineux sur le visage.

Et, alors que j'admire sa silhouette gracile de danseuse descendre les marches, elle s'arrête et se tourne vers moi.

— Ce serait sympa de se revoir avant mon départ ! Passez-moi un coup de fil, j'aimerais bien savoir comment votre séjour se passe ici.

J'aimerais la détester, mais j'en suis incapable!

Le lendemain, à 14 h 30, un taxi dépose Mme Audesley sur le perron. Elle se précipite à l'intérieur de la maison en me jetant un bref bonjour et se rend directement dans la pièce de l'African Grey. Je lui emboîte le pas, mais je m'éclipse rapidement car je sens qu'ils ont besoin d'intimité, même si ça peut paraître un peu bizarre.

Je suis très heureuse pour elle de l'accueil que Sirg lui réserve car je craignais qu'il ne boude. Ça fait deux semaines que je m'occupe de lui, et je n'ai jamais eu l'impression que « sa maman », comme Mme Audesley le dit elle-même, lui manquait. Leurs retrouvailles sont très émouvantes. Elle lui murmure des mots tendres, et il se comporte comme s'il avait terriblement souffert de leur séparation. J'en suis même un peu vexée mais au fond, je me réjouis pour elle de cette manifestation d'amour, car elle a peut-être eu peur qu'il finisse par s'attacher davantage à moi qu'à elle.

Je vais discrètement dans la cuisine pour préparer du café en espérant que le breuvage préféré de Mme Audesley la disposera favorablement à mon égard malgré ce que nous nous apprêtons à lui révéler concernant Jérôme. Je dis « nous » parce que Chris et moi avons décidé de le lui exposer ensemble et je lui suis extrêmement reconnaissante de partager cette épreuve avec moi.

Une fois le café prêt, je passe un coup de fil à Chris pour lui demander de monter. Je ne l'ai pas vu depuis qu'il a quitté la maison hier matin. Il est rentré tard hier soir alors que j'étais déjà couchée. Je l'ai entendu taper doucement à ma porte peu après minuit, mais je n'avais aucune envie de le voir tout guilleret après ses retrouvailles avec Alina et j'ai fait semblant de dormir. Le lendemain matin, j'ai attendu qu'il soit parti pour me lever à mon tour. Il m'avait laissé un petit mot sur la table de la cuisine pour me dire qu'il serait absent toute la journée car il devait dessiner les plans du jardin d'un nouveau client. Dans un post-scriptum, il ajoutait qu'il souhaitait commencer les photos du livre la semaine prochaine, si j'étais d'accord, bien sûr. Comme toujours, nos relations sont exclusivement professionnelles, mais désormais, cela me fait souffrir. Ce serait inconscient de ma part de laisser passer une telle opportunité, mais je ne crois pas être capable de supporter qu'il me parle d'Alina toute la journée. J'avais déjà du mal à supporter l'idée qu'il sorte avec sa mère, alors avec le charmant petit elfe, c'est bien pire!

Je sais que cela paraît complètement fou car il ne me fait pas du tout le même effet que Taylor. Je ne ressens ni nervosité ni excitation en sa présence. Sophie avait raison en disant que l'attraction physique peut vous faire perdre la tête! Je suis donc tout à fait certaine de ne pas être amoureuse de Chris mais en même temps, il est très important pour moi. Je suis perturbée par des sentiments étranges et en le voyant arriver, deux minutes après mon coup de fil, souriant et l'air heureux, mon cœur se serre. Nous avons à peine le temps d'échanger deux mots avant que Mme Audesley nous rejoigne dans la cuisine. Il m'a proposé de prendre la parole, et je ne trouve rien à redire. Alors il lui déballe tout. Depuis l'arrivée inopinée de Jérôme, jusqu'à la bagarre nocturne dans ma chambre, en passant par le vol et la récupération rocambolesque des miniatures. Assise tranquillement en face de nous, Mme Audesley l'écoute en buvant son café à petites gorgées sans l'interrompre une seule fois. Je remarque qu'à certains passages du récit de Chris, elle serre légèrement les lèvres mais il m'est impossible de savoir si c'est pour s'empêcher de rire ou au contraire pour contenir sa colère. J'attends en tremblant sa réaction. Quand Chris en arrive à la

conclusion, la bouche de Mme Audesley se crispe davantage et son visage se déforme. Inquiète, je regarde Chris en me demandant si elle ne va pas avoir une crise cardiaque, mais il conserve jusqu'au bout un air imperturbable. Quand le silence se fait enfin, elle nous regarde tous les deux et elle éclate de rire.

— Vous voyez, Adrienne, vous n'auriez pas pu mettre Sirg et votre maison entre de meilleures mains, dit-il en prenant ma main dans la sienne.

A ma plus grande confusion, je ressens un véritable choc au contact de sa peau. J'ai l'impression qu'un courant électrique est parti de la paume de ma main pour remonter le long de mon bras jusque dans mon cou. Je me sens rougir comme une gamine et, quand mon regard croise celui de Chris, qui tient toujours ma main serrée dans la sienne, je vois à son œil amusé qu'il est parfaitement conscient de mon trouble.

— Je suis tout à fait d'accord avec vous, dit Mme Audesley en me souriant chaleureusement. Mais je le savais, Sir Galahad vous aime beaucoup, Tao, et il ne se trompe jamais.

— Vous ne m'en voulez pas trop ?

— Au contraire ! Vous avez été parfaite et votre idée de remplacer les miniatures par des paquets de biscuits est un vrai coup de maître !

Elle rit une nouvelle fois, et je secoue la tête, l'air perplexe.

— J'avais peur que vous ne me preniez pour une idiote et que vous ne me reprochiez l'état fébrile de Sir Galahad. Il ne serait pas comme ça si je m'en étais mieux occupée !

— Ne vous accablez pas, Tao. Il va très bien et, maintenant que je suis de retour, tout va rentrer dans l'ordre, croyez-moi.

Elle a l'air tellement sûre d'elle que je respire enfin, mais je veux savoir si je suis totalement pardonnée.

— Vous ne regrettez pas d'avoir écourté vos vacances ?

Chris et elle se jettent un coup d'œil amusé, puis elle me répond plus sérieusement :

— Je vais être très franche, ma chère Tao, je suis enchantée d'avoir abrégé mes vacances. Mon fils essayait toute la journée de me convaincre de m'installer définitivement au Portugal, et j'avais peur de finir par céder. Je suis enfin de retour chez moi et, malgré son offre qui me touche beaucoup, je suis heureuse de retrouver mes vieilles habitudes. Et maintenant, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je vais aller me reposer un peu car, après toutes ces émotions, j'ai besoin de faire une petite sieste.

J'ai envie de lui demander si je dois faire mes bagages tout de suite ou attendre son réveil pour m'en aller mais, en réalisant que Chris tient toujours ma main dans la sienne, j'ai un nouveau frisson. Une fois Mme Audesley partie, je me force à le regarder.

— Tu peux la lâcher, ça pourrait être mal interprété.

— Par qui ?

— Par Alina, bien sûr.

— Je me demande pourquoi ? demande-t-il d'un air surpris.

Je me sens aussitôt ridicule car j'ai apparemment mal interprété son geste purement amical. Je

retire ma main de la sienne, je me lève et je change de sujet.

— Dois-je m'en aller pendant la sieste de Mme Audesley ?

— Pourquoi veux-tu partir ?

— Parce que je ne sers plus à rien, maintenant.

— Si tu partais sans lui dire au revoir, elle serait vraiment choquée.

— Je ne veux pas être mal élevée mais je ne veux pas non plus qu'elle soit mal à l'aise en me découvrant encore ici à son réveil.

— Comme tu veux. Tu sais où aller ?

— Je retourne à l'appartement de Shoreditch.

— N'oublie pas de fermer à clé derrière toi. Il ne faut pas laisser la maison ouverte à tout vent alors qu'Adrienne dort à l'intérieur.

L'air préoccupé, il revient alors sur ses pas et s'approche de la porte de service dont il vérifie la fermeture. Le dos tourné, il poursuit :

— Comment vas-tu à Shoreditch ?

— En taxi, je pense.

— Si tu me donnes une demi-heure, je peux t'emmener.

J'hésite car je ne sais pas si c'est une bonne idée, mais je finis par accepter sa proposition.

— Je te remercie, c'est vraiment sympa de ta part.

Je fais mes bagages, j'enlève les draps de mon lit et je les dépose dans la buanderie. J'écris un petit mot à Mme Audesley et je fais mes adieux à Sirg. On dirait qu'il comprend car il se niche dans le creux de mon épaule et m'écoute tristement lui dire au revoir. Au moment de le quitter, il murmure doucement dans le creux de mon oreille un tendre « La ferme ! » qui me fait fondre.

J'ai l'impression que je vais lui manquer comme lui-même va me manquer.

— La ferme toi-même, lui dis-je en écho avant de le réinstaller dans sa cage.

Je quitte la pièce sans me retourner. Je descends mes valises dans le hall au moment où Chris arrive avec les clés de son van à la main. Sans un mot, il m'aide à porter mes bagages et, alors que je m'apprête à ouvrir la porte pour quitter cette maison qui fut la mienne durant deux semaines, il me dit :

— Qu'est-ce que tu as voulu dire à propos d'Alina ?

Je n'ai vraiment aucune envie d'aborder la question mais je ne peux pas me dérober.

— Je voulais dire que tu dois être content que tout soit arrangé entre vous.

Un silence, puis :

— Tu crois que nous sommes de nouveau ensemble ?

— Bien sûr, je l'ai vue hier et...

— Et tu t'es dit que c'était reparti entre nous, n'est-ce pas ? Mais tu te trompes complètement ! Elle est venue me dire qu'elle avait rencontré quelqu'un durant son tournage en Ecosse. Je le savais déjà car sa mère me l'avait dit mais elle voulait que les choses soient claires entre nous.

— C'est bizarre, tu n'as pas l'air triste, alors que depuis que je suis ici tu n'es pas à prendre avec des pincettes !

— Moi ? Je n'étais pas à prendre avec des pincettes ? Elle est bien bonne, celle-là ! dit-il en riant. Tu t'es vue toi-même avec tes grands airs ? Tu me prenais de haut parce qu'il y avait un peu de terre sur mon jean !

— Mais pas du tout ! Tu m'as abordée d'une façon tellement familière que je t'ai pris pour un dingue. Je ne m'attendais pas à ce qu'à Londres on parle comme ça aux inconnus.

Il rit, et son rire me fait le même effet que le contact de sa main tout à l'heure.

— Tu n'as pas de peine à cause d'Alina ?

— Non, nous sommes sortis ensemble très peu de temps, et ça n'a jamais été très sérieux entre nous. Alina est quelqu'un que j'apprécie beaucoup mais plus comme amie que comme petite amie. Je suis désolé si je suis arrogant, mais c'est la vérité.

— Elle m'a dit qu'elle voulait vivre avec toi !

— C'est à ce moment-là que j'ai su qu'il fallait mettre un terme à notre histoire, et j'en suis très heureux aujourd'hui parce que j'avais raison. Nous n'étions pas faits l'un pour l'autre.

Je ne sais plus quoi dire. Je suis troublée de constater à quel point je me suis trompée à son sujet.

— Tu as d'autres questions ?

— Non, excuse-moi pour ma curiosité.

Il me jette un regard interrogateur. Je le regarde avec gêne.

— Pourquoi me regardes-tu comme ça ? je lui demande.

— Je me demandais ce que tu ferais si je t'embrassais ?

Mes joues s'enflamment.

— Il n'y a qu'une seule façon de le savoir.

Je ne sais pas combien de temps dure notre premier baiser. Le temps semble s'être arrêté. J'ai une petite pensée pour Taylor (mais c'est seulement à titre de comparaison !) et je peux dire que, même sur ce plan-là, c'est un minable ! Mon cœur bat la chamade, mon corps vibre contre celui de Chris et, dans ses bras, je me sens légère comme une plume.

*Un mois plus tard*

En cette soirée de novembre, il fait chaud chez Félix pour la soirée donnée en l'honneur du départ de Sophie. J'ai demandé à Jemima et à Edward de l'amener sous le prétexte de partager un dîner d'adieu. Elle ignore que tous ses amis sont réunis pour l'occasion, heureusement dissimulés par la buée des vitres. Félix a pris l'initiative d'éteindre l'éclairage au néon et de le remplacer par des bougies allumées sur les tables. Cela change complètement l'atmosphère : le petit bistrot anglais prend soudain un petit air chic de café français. Seul le menu reste typiquement anglais. Outre Chris et moi, il y a les nombreux collègues de Sophie, ainsi que Fiona et Peter, qui ne sortent pas vraiment ensemble ! Comme il me l'a expliqué il y a quelques jours, Peter a décidé, dès le premier soir, que tout était fini entre eux, alors que rien n'avait commencé, parce qu'il ne supportait ni son accent snobinard ni ses gloussements de dinde. Quant à Fiona, elle n'a pas du tout compris qu'elle avait été plaquée pour la bonne raison qu'à aucun moment elle n'a pensé qu'une soirée au karaoké signifiait qu'elle sortait avec Peter. Je pense qu'elle serait horrifiée si elle savait ce que Peter avait en tête!

Mme Parker est là, évidemment, même si personne ne l'a invitée. Dès qu'elle m'a vue, elle s'est mise à me parler de Taylor pour me vanter ses mérites ! L'arrêt de son émission lui fait beaucoup de peine, et son départ pour les Etats-Unis la désole plus encore. Mary m'a raconté qu'il ne trouvait plus de travail à Londres et qu'il avait plié bagages. Quant à Mary, justement, elle produit une nouvelle émission consacrée au jardinage avec une femme pour animatrice. Je ne sais pas ce qu'est devenue Amber, et cela m'est bien égal. J'ai déposé mon book dans d'autres agences, et on me propose de plus en plus de travail. Toutes sortes de contrats, mais bizarrement, aucun n'a de rapport avec la gastronomie. Je n'oublie pas l'essentiel, ma collaboration avec Chris qui, je l'espère, m'ouvrira d'autres portes en tant que photographe généraliste.

Stella est bien arrivée en Inde et, si j'en crois les cartes postales qu'elle m'a envoyées, elle est aux anges. Quant à son mariage avec mon père, je crois que c'est de l'histoire ancienne. Oui, c'est vraiment fini entre eux. Je n'ai pas encore rencontré la femme qui partage aujourd'hui sa vie et je n'y tiens pas. Ce serait déloyal vis-à-vis de Stella et je suis encore trop en colère contre lui. Il a fini par me téléphoner pour me dire qu'il aimait encore ma mère mais qu'il était plus heureux avec quelqu'un qui avait davantage les pieds sur terre. Je ne peux pas lui donner tort sur ce point et je suis rassurée de savoir que Stella est heureuse.

Du côté d'Adrienne, tout va bien. Je lui ai téléphoné ces jours-ci. Elle a remarqué que le répertoire de Sirg s'était étoffé... Comme je sais que j'en suis responsable, j'ai fait profil bas, mais j'ai l'impression qu'elle avait l'air plutôt amusée.

Elle a retrouvé la trace de Jérôme et lui a écrit pour le menacer de faire appel à la police s'il recommençait. Elle lui a également envoyé une somme rondelette grâce à laquelle, d'après Chris, Jérôme s'est envolé pour l'Afrique du Sud. Je me demande bien pourquoi il a choisi cette destination, mais je m'en réjouis. Du moment qu'il ne fait plus de mal à sa grand-tante, je me moque pas mal de ce qui peut lui arriver. Je ne lui pardonnerai jamais d'avoir fait autant souffrir ma chère Sophie. Et justement, comme je pense à elle, la porte du café s'ouvre, et tout le monde

retient son souffle.

— Surprise ! crient trente voix à tue-tête au moment où elle pénètre chez Félix, suivie par Edward et Jemima. Nous éclatons tous de rire en voyant son air ahuri.

Félix met de la musique des années quatre-vingt que nous apprécions tous car notre génération a grandi avec elle, le champagne coule à flot et la fête commence.

Je me contente de vin et, malgré les délicieuses tourtes préparées par Angie et Félix, je suis rapidement aussi pompette que Sophie, si bien qu'à la fin de la soirée, nous pleurons dans les bras l'une de l'autre.

— Tu vas me manquer ! dis-je en sanglotant assise à notre table favorite, dans le coin près de la fenêtre.

— Toi aussi, sanglote-t-elle à l'unisson, mais tu as quelqu'un de bien dans ta vie, maintenant, je suis contente pour toi.

— Je viendrai te voir bientôt !

— Tu as intérêt!

— Et fais gaffe à Taylor Wiseman, il est de retour à New York. Sois prudente !

— C'est une grande ville, tu sais.

Je ne sais pas pourquoi, mais cette dernière remarque redouble nos sanglots!

Heureusement que l'un des convives, moins aviné, fait enfin remarquer à Sophie qu'elle a un avion à prendre dans quelques heures et qu'elle ferait mieux de lever le camp. Elle embrasse tout le monde, promet de nous donner des nouvelles, me serre longuement dans ses bras, ce qui nous vaut un coup d'œil lubrique de la part de Peter, et s'en va avec Fiona.

Quand tout le monde est parti, je donne un coup de main à Angie pour la vaisselle pendant que Chris et Félix rangent les tables. Puis Chris me raccompagne à l'appartement en me tenant par le bras car, sous l'effet conjugué du vin et des hauts talons, je titube un peu.

— Tu ne m'as pas dit comment allait Sirg ?

— Il va bien, ses plumes sont déjà en train de repousser.

— Il me manque.

Chris se tourne vers moi.

— Tu le verrais plus souvent si tu venais vivre avec moi.

— Tu dis ça parce que je suis pompette et que tu crois que je l'aurai oublié demain!

— Alors je te le redemanderai demain.

— Et Fiona ? Je ne peux pas la laisser avec un grand appartement sur les bras !

— Je lui en ai déjà parlé, elle a déjà plusieurs candidates pour vous remplacer toutes les deux, Sophie et toi, dit-il calmement.

— Vous avez tout organisé dans mon dos ? Mais que se passera-t-il si ça ne marche pas entre nous? dis-je avec une petite pensée pour ce pauvre Malcolm et notre pavillon mitoyen.

Mais j'oublie toutes mes questions car, à ce moment-là, Chris me prend dans ses bras et



m'embrasse tendrement. Le courant électrique prend naissance au bout de mes orteils et remonte le long de mes jambes pour se diffuser dans tout mon corps.

Je ne suis pas snob et j'aime beaucoup Shoreditch mais à l'idée de vivre à Hampstead avec lui, je me sens pousser des ailes.

— Quand est-ce que j'emménage?

— Demain, ça te va?

Les yeux fermés, je murmure contre ses lèvres :

— Ça me va très bien.

# DANS LA MÊME COLLECTION par ordre alphabétique d'auteur

LAUREN BARATZ-LOGSTED	<i>Un très gros mensonge</i>
LAUREN BARATZ-LOGSTED	<i>Dans la peau d'une autre</i>
LAUREN BARATZ-LOGSTED	<i>Un très gros changement</i>
DEBORAH BLUMENTHAL	<i>Big Love</i>
DEBORAH BLUMENTHAL	<i>Mon meilleur ennemi</i>
BETSY BURKE	<i>Lucy, un peu... beaucoup... à la folie</i>
BETSY BURKE	<i>Journal d'une apprentie séductrice</i>
LAURA CALDWELL	<i>People attitude</i>
LAURA CALDWELL	<i>Méfiez-vous de vos vœux...</i>
YVONNE COLLINS & SANDY RIDEOUT	<i>Mariée, moi ?... Jamais!</i>
YVONNE COLLINS & SANDY RIDEOUT	<i>Promotion canapé</i>
LYNDA CURNYN	<i>Confessions d'une ex</i>
LYNDA CURNYN	<i>Opération bague au doigt</i>
LYNDA CURNYN	<i>Cherche prince charmant désespérément</i>
LYNDA CURNYN	<i>Petits meurtres en Bikini</i>
LYNDA CURNYN	<i>Les petits secrets de Carly*****</i>
KYRA DAVIS	<i>Sexe, meurtres et cappuccino</i>
KYRA DAVIS	<i>Crimes, passion et talons aiguilles</i>
KYRA DAVIS	<i>Séduction, meurtres et chocolat noir</i>
KYRA DAVIS	<i>Rupture et conséquences*****</i>
KYRA DAVIS	<i>Coups de foudre, crimes et rouge à lèvres</i>
KYRA DAVIS	<i>Sexe, mensonges et petite robe noire</i>
JODY GEHRMAN	<i>Vent de folie en Californie***</i>
JODY GEHRMAN	<i>Bons baisers de Californie****</i>
KELLY HARTE	<i>Ma rivale et moi</i>
KELLY HARTE	<i>Coup de folie sur la City</i>
SUSAN HUBBARD	<i>Petites confidences entre amies</i>
SUSAN HUBBARD	<i>Miss London emménage</i>
HOLLY JACOBS	<i>Opération Cupidon***</i>
HOLLY JACOBS	<i>Un scénario diabolique****</i>
BRENDA JANOWITZ	<i>Comment j'ai survécu au mariage de mon ex</i>
BRENDA JANOWITZ	<i>Mon fiancé, sa mère et moi</i>
MINDY KLASKY	<i>Comment je suis devenue irrésistible!</i>
MINDY KLASKY	<i>Comment trouver (rapidement !) l'homme idéal ?</i>
MINDY KLASKY	<i>Jane, l'amour, la vie... et les hommes !</i>
COURTNEY LITZ	<i>Ça n'arrive que dans les films!</i>
LIBBY MALIN	<i>Il m'aime... un peu... beaucoup ?</i>
WEN DY MARKHAM	<i>Vous avez dit célibataires ?</i>
WEN DY MARKHAM	<i>Ex in the City</i>
WENDY MARKHAM	<i>A quand le grand saut?</i>
WENDY MARKHAM	<i>Moi &amp; mon secret</i>
WENDY MARKHAM	<i>Mon fiancé, mon ex et moi</i>
WEN DY MARKHAM	<i>Talons aiguilles et peinture fraîche</i>
LYNN MESSINA	<i>Fashion Victim</i>
LYNN MESSINA	<i>Made in New York</i>
LYNN MESSINA	<i>Héritière malgré moi</i>
SARAH MLYNOWSKI	<i>City Girl</i>
SARAH MLYNOWSKI	<i>Trois filles en folie</i>
SARAH MLYNOWSKI	<i>Télémania</i>



\*\*\*\*\* titres réunis dans un volume de cinq nouvelles : *Cinq citadines branchées*